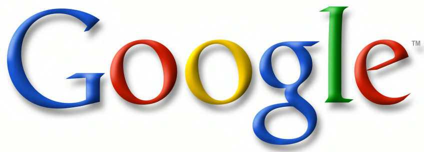

Google

LE

NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL,

OU

INVENTION DU PROCÉDÉ

D'INDUSTRIE ATTRAYANTE ET COMBINÉE,

DISTRIBUÉE

EN SÉRIES PASSIONNÉES.

Par Ch. FOURIER.

> Ce ne sont pas là des hommes; il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause.
> J.-J. ROUSSEAU.
>
> Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. EVANGILE.

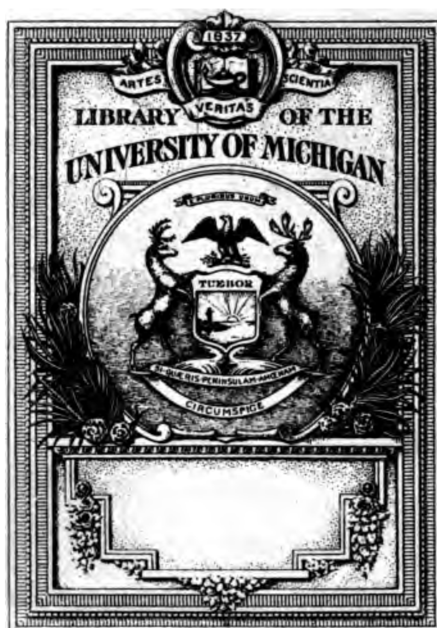
LIVRET D'ANNONC

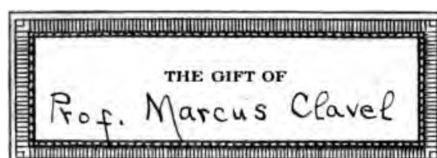
PARIS.

BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° [illegible],
ET LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1830.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


THE GIFT OF
Prof. Marcus Clavel

LE NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL,

OU

L'AGRICULTURE COMBINÉE:

Moyen d'appliquer aux travaux utiles toutes les passions et tous les instincts; de créer l'industrie attrayante ou naturelle, et quadrupler le produit général par le mécanisme des SÉRIES PASSIONNÉES.

LIVRET D'ANNONCE.

« Le dernier des crimes qu'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. » THOMAS.

« L'homme de génie est toujours méconnu quand il devance son siècle en quelque genre que ce soit. » ARAGO.

Les chiffres isolés indiquent les renvois au Traité.
Ici est la réplique aux détractions de la Revue Française.

PRÉAMBULE. — Ce traité enseigne un art dont on désespérait, celui de réunir en gestion combinée des masses de trois à quatre cents familles agricoles et manufacturières, inégales en fortune; et de quadrupler par cette réunion le produit de l'industrie générale qui, estimé en France à six milliards de revenu, s'élèverait à vingt-quatre milliards en régime d'exploitation combinée. Cela est amplement démontré dans l'ouvrage auquel ce livret

sert d'annonce. (On verra au dernier article pourquoi l'annonce ne peut pas être faite dans les formes ordinaires.) Il faut y dévoiler une intrigue de détracteurs qu'on ne pourrait pas démasquer par voie des journaux. J'en donnerai connaissance aux parties intéressées, dans un des derniers articles; mais avant de nous occuper du vandalisme, parlons de la découverte qu'il veut étouffer.

Envisageons d'abord les deux résultats principaux: attraction industrielle et quadruple produit; l'art de faire adopter subitement l'industrie par tous les peuples indolens ou inertes, par les nations sauvages, nègres et tartares, par les fainéans Espagnols et autres. Le quadruple produit qu'on obtiendra de ce nouveau régime industriel, mettra fin à tous les embarras fiscaux et plaintes sur l'impôt; en effet: le fisc, en France, percevant avec peine un milliard sur six, prélèverait fort aisément deux milliards sur vingt-quatre: ce serait un dégrèvement de moitié, une réduction du 6e au 12e. Dans ce cas, en supprimant tous les impôts onéreux, droits réunis, sels, douanes, etc., que j'évalue à deux cents millions, le fisc aurait encore dix-huit cents millions de revenu, et ainsi des autres empires. Il serait aisé d'éteindre en peu de temps les dettes publiques, d'indemniser les classes lésées, rentiers consolidés et autres, et de recouvrer les mauvaises créances, Espagne, Haïti, etc.; car ces régions très fertiles deviendraient tout-à-coup opulentes par l'attraction industrielle et le quadruple produit. D'après ces aperçus on peut juger si la théorie est digne d'examen.

Le côté brillant de cette découverte est que le régime d'agriculture combinée ou travail attrayant s'établira avec la rapidité de l'éclair. Quand on aura vu, par un petit essai sur cent vingt à cent cinquante familles, le quadruplement effectif du produit, et l'industrie devenue plus attrayante que nos jeux, bals et spectacles, il ne sera pas besoin de décrets pour répandre partout ce bel ordre.

L'invention en est due à une continuation de la théorie de Newton, qui, en attraction, n'a expliqué que la branche du matériel; il restait celle des passions et instincts; en l'étudiant par analyse et synthèse, on y découvre les règles du mécanisme d'industrie combinée, distribué en séries de groupes contrastés:

Prof. Marcus Clavel
qt.
312-4-1923

c'est la destination du genre humain, l'ordre assigné par Dieu à nos relations : hors de cet ordre, l'industrie est répugnante e repoussée par les sauvages et les classes libres : elle est le supplice des peuples.

Grâces à l'industrie attrayante, l'esclavage va être supprimé par toute la terre ; les maîtres, empressés de jouir du quadruple produit que donne le mode combiné, offriront la liberté aux esclaves, sauf rançon payable par annuités ; les maîtres seront assurés que l'affranchi n'abandonnera pas le travail exercé en séries passionnées, car il est plus séduisant, plus intrigué que nos divertissemens des villes et des campagnes.

Un inconnu, annonçant une découverte qui doit quadrupler le produit, est d'abord suspecté d'exagération, d'illusion gigantesque ; mais d'où vient que cette même annonce de quadruple produit trouve pleine croyance quand elle est faite par quelque privilégié académique ? En voici un exemple récent :

Les journaux d'août 1829 ont retenti d'un écrit de M. Moreau de Jonnès, démontrant que les prairies artificielles bien cultivées élèvent au quadruple la récolte de fourrage et le produit des troupeaux. Est-ce donc sur les troupeaux seuls qu'on peut quadrupler le revenu ? N'est-il pas vingt autres branches d'industrie, et d'abord celle des travaux de ménage, où l'on pourrait, par le régime combiné, décupler le produit et les économies ? Au lieu de trois cents paysannes allumant trois cents feux et employant trois cents marmites pour cuire trois cents mauvaises soupes, il suffirait de sept femmes, sept feux et sept bassines pour préparer un bon assortiment de potages et bouillons de divers prix, à option. Les frais de main-d'œuvre, d'ustensiles et de combustible se réduiraient au vingtième tout compensé.

On peut lire (*Préf.* 18 *à* 32) un ample tableau de ces bénéfices *possibles sans travail*, comme sur la pêche des petites rivières dont on décuplerait le produit, en se bornant *à ne rien faire*, à ne pêcher qu'en temps opportun ; qu'en dose convenue ; à ne pas prendre le fretin ; à donner à la chasse aux loutres le quart du temps qu'on perd à détruire le gibier.

Combien d'autres améliorations peuvent être faites *sans travail !* Trois cents murs de clôture dans une bourgade seraient inutiles si le vol était impossible, comme il le sera dans le régime

combiné ; il suffira de placer autour des bâtimens et jardins de la réunion une haie vive, au lieu de trois cents murs d'où résulte triple dommage; frais de construction, frais d'entretien, vices d'ombrage et d'humidité. En construisant ces murs, on a donc fait *moins que rien*, puisqu'on en recueille trois dommages, sans aucun produit positif donné par le mur qui n'est que préservatif contre la dent et le vol, mais non pas productif.

Le commerce est encore une fonction qui fait *moins que rien:* s'il y régnait une pleine garantie de vérité, telle que la valeur des objets mis en vente fût connue de l'acheteur aussi bien que du vendeur, les fourmilières de marchands seraient inutiles, il suffirait d'un entrepôt sans capitaux; et dans la seule France, on verrait cinq cent mille individus retourner à l'agriculture; les capitaux seraient offerts aux campagnes, qui aujourd'hui ne peuvent pas s'en procurer à 6 p. °/₀, quand le commerce en regorge à 3 p. °/₀.

Et dans les branches de commerce qui semblent utiles, tout n'est que service parasite. Mille paysans et paysannes viennent au marché apporter légumes, fruits et laitages; vendre le grain sac par sac: cette cohue serait remplacée par une dizaine d'hommes et de chars à soupente, qui distribueraient en peu d'instans, à des ménages de deux mille personnes, et vendraient des parties de grain sur échantillon.

Mais que servent toutes ces utopies, si on ne découvre pas le moyen d'exécution? Le tort des académies est de se repaître ainsi de belles perspectives sans chercher le ressort qui les réalise toutes, le régime combiné. Elles l'auraient trouvé si elles eussent observé leur précepte *d'explorer en entier le domaine de la science:* QUÆRITE ET INVENIETIS.

Au lieu de suivre ce précepte d'exploration complète, chacune des quatre sciences philosophiques a négligé et repoussé la principale branche d'études qui lui était assignée selon ce parallèle :

SCIENCES FAUSSES.	SCIENCES EXACTES.
Moralisme.	Analyse de la civilisation, *section* VI.
Politique.	Théorie des garanties positives.
Économisme.	*Id.* des approximations sociétaires.
Métaphysique.	*Id.* de l'attraction passionnée.

Je définirai ailleurs ces quatre sciences (1).

Je passe aux vices de l'industrie civilisée : elle est devenue si abusive, que ses partisans mêmes en sont confus. L'Angleterre emploie deux cents millions par an à secourir ses indigens, sans pouvoir y suffire : ses légions d'ouvriers manquent périodiquement de travail et de pain ; renfermés dans des ateliers malsains, où on les fait travailler à coups de fouet pendant 16 et même 19 heures par jour (*Préf.*, *p.* 35), ils courent encore le risque d'être frustrés périodiquement de ce travail qui fait leur supplice.

Tel est le régime odieux que la France et l'Europe s'efforcent d'imiter *par concurrence* (*Préf.* 37), par servilité et moutonnerie : fâcheux effet de l'esprit mercantile ! Le premier qui fait le mal entraîne tout à l'imitation, comme on le voit au sujet du

(1) Préludons par quelques indices. On verra dans le traité annoncé,

1° Que la civilisation, sur laquelle on a écrit tant de milliers de volumes, est tout-à-fait inconnue : on peut en juger par la section VI, où je définis les genres et espèces de caractères qui constatent son progrès ou son déclin, et l'erreur des philosophes qui la font rétrograder en croyant lui donner un vol rapide ;

2° Que les garanties sociales dont on raisonne à tout propos (car il n'est bruit que de garantie, contre-poids, balance, équilibre) sont si nulles, que le député Dupin aîné a dit à la tribune : « Toutes les garan» ties que nous avons cru établir ne sont que des illusions. » Il est donc évident qu'on a manqué la science des garanties positives.

3° Il est de même évident qu'on a été pendant quinze années dupe de M. Owen, qui voulait faire des tentatives de ménage combiné ou sociétaire, des approximations ; il n'avait point de théorie certaine, il a échoué : c'est donc une troisième science qui nous restait à découvrir.

4° Il est également certain que nous avons laissé à moitié chemin le calcul de l'attraction commencé par Newton, et que pour l'achever, il faut explorer la branche des passions et instincts, déterminer le mécanisme auquel ils tendent : c'est une quatrième science neuve, et j'en citerais bien d'autres dont la plus brillante est celle de l'analogie, pronostiquée par Schelling 16 et Delaplace.

Des lecteurs orgueilleux sont choqués de cette annonce de tant de sciences nouvelles. Si je n'apportais pas des sciences neuves, des méthodes neuves, mon titre de Nouveau Monde serait une jactance. Le Nouveau Monde continental nous donna des nouveautés précieuses, pomme de terre, vanille, cacao, tabac, quina, cochenille, vigogne, platine, etc. : le nouveau monde scientifique et industriel doit nous donner de même cent nouveautés inespérées.

pain empoisonné : c'est une découverte que le génie mercantile a faite récemment à Bruxelles, d'où elle va se répandre en tout pays. Déjà dans la petite ville de Calais la police a reconnu que sur quinze boulangers arrêtés pour ce crime, il y en avait treize d'empoisonneurs. Bientôt l'empoisonnement sera aussi général sur le pain qu'il l'est sur le vin.

Cette manie de fraude est un résultat inévitable de la concurrence outrée et du vice de population excessive, dénoncé avec raison par M. Malthus. On a étouffé sa voix comme on étouffe toute vérité : la philosophie n'en supporte aucune ; mais pourquoi M. Malthus se borne-t-il à dénoncer un des écueils de l'industrialisme, au lieu de les signaler tous ?

L'industrialisme est le ramas de tous les vices, falsification, monopole, banqueroute, agiotage, accaparement, usure ; il est devenu depuis peu un levier d'agitation politique, un brandon de guerre civile et religieuse. Déjà on a vu un économiste, SAINT-SIMON, demander que le Roi congédie toute sa cour, noblesse, clergé, magistrature, etc. ; qu'il livre les finances, et, par suite, le gouvernement aux boutiquiers des rues Saint-Denis, de la Verrerie et des Bourdonnais ; qu'il forme de ces boutiquiers un conseil *superposé* aux ministres ; qu'on déclare hérétiques le pape, les cardinaux, tous les catholiques et tous les protestans, et qu'on adopte une nouvelle religion de la fabrique de M. Saint-Simon, à qui succèderont vingt autres fabricans de religions : beau germe de guerre civile si on veut les écouter tous.

La nouvelle chimère d'industrialisme est déjà méprisée dans l'Angleterre même qui l'a produite ; ses économistes sont stupéfaits de leur impéritie, et tâchent de s'excuser en disant avec Dugald Stewart, « que leur science est bornée au rôle passif ; que sa tâche est limitée à l'analyse du mal existant. » C'est parler comme un médecin qui dirait : « Mon ministère se borne à faire l'analyse de votre fièvre, et non pas à vous en indiquer le remède. » (*V. préf.* 59.)

D'autres économistes ont fort bien entrevu ce remède qu'on ne veut plus avouer aujourd'hui, parcequ'il exige quelques recherches. Il y a environ trente ans qu'un journal français, la Décade philosophique, effleura le problème ; elle démontrait qu'on obtiendrait quadruple revenu sur l'ensemble de l'industrie, si l'on savait associer en travaux agricoles et domestiques des

masses nombreuses d'environ deux mille personnes, et que leurs bénéfices, leurs économies, s'élèveraient, dans diverses branches, au décuple, au vingtuple. Mais la Décade s'effraya des obstacles ; elle en vint au refrain chéri des Français, à l'excuse d'impossibilité, mystères impénétrables, désolante énigme des passions. C'était avouer que pour associer et combiner les travaux de trois à quatre cents familles, il y a une découverte à faire sur l'emploi des passions et instincts, sur l'art de les appliquer à l'industrie et les concilier avec les inégalités de fortune.

Ce que rêvait alors la Décade peut aujourd'hui s'effectuer subitement, au moyen d'une théorie manquée par Newton et ses continuateurs : c'est *le mécanisme des passions et instincts appliqués à l'industrie ;* l'art de rendre les travaux agricoles, domestiques et manufacturiers plus attrayans que ne sont nos fêtes, bals et spectacles. Tel sera le fruit d'une disposition nommée *séries passionnées*, décrite au Traité : c'est la boussole économique et sociétaire ; elle ne comporte aucune égalité, aucune des dispositions monotones et oppressives qu'entraîne la distribution par famille.

Sa propriété la plus surprenante sera d'entraîner les enfans au travail dès le plus bas âge, dès qu'ils marcheront (*Sect. III*) ; on les verra dédaigner tous les jeux de l'enfance actuelle, et se passionner pour les travaux utiles, à tel point qu'un enfant sera, dès l'âge de cinq ans, très adroit dans une vingtaine de métiers dont chacun lui suffirait aujourd'hui pour moyen d'entretien. On reconnaîtra alors qu'il n'existe point de paresseux, ni parmi les pères, ni parmi les enfans ; mais pour développer leurs instincts, et les appliquer à l'industrie, il faut leur présenter le mécanisme voulu par la nature, les séries passionnées. Jamais les hordes sauvages n'adhèreraient à l'industrie morcelée, qu'on nomme civilisation ; et si les États-Unis veulent se délivrer promptement du fâcheux voisinage des Cannibales de l'ouest, ainsi que des Creeks, Chérokées, Osages, etc., il faut leur présenter l'industrie naturelle et attrayante, distribuée en séries passionnées, ils l'adopteront à l'instant.

Je reviendrai, à la fin du livret (article Candidature), sur les intérêts des empires et des individus à effectuer promptement cette fondation d'essai. Signalons d'abord les fautes commises dans les études relatives à l'industrie.

ARTICLE Ier. — *Distinction du mode juste et du mode faux en industrie. Rang subalterne de la civilisation en échelle du mouvement.*

Ce n'est guère que depuis un siècle qu'on s'occupe d'industrie. Eh ! qu'a fait sur ce point la science dite Économisme ? Elle a sanctionné tous les vices qu'elle a trouvés dominans ; cherchant à se dispenser d'inventions, elle a admis pour base de système l'industrie brute et ignare ; le morcellement des cultures et ménages ; l'anarchie commerciale ou lutte de fourberie ; la concurrence outrée, qui réduit les salaires au plus vil prix ; la population illimitée, qui amène bientôt le peuple à la misère ; car, s'il est vrai, selon M. de Sismondi, « qu'il suffit du quart des hommes existans pour entretenir en nombre la population, sans contrevenir aux lois du mariage, » il faut en conclure que la population doit quadrupler en trente-deux ans là où il y aura dose suffisante de subsistances, et action des quatre quarts du sexe masculin. C'est un argument si foudroyant pour les économistes, qu'ils ont excommunié Malthus, lorsqu'il a osé dire la vérité sur cette importante question.

Dès le commencement du 19e siècle on s'aperçut que la masse des prolétaires allait augmenter considérablement, par double cause, par influence de la vaccine, qui préserve les enfans du peuple, et par extension des manufactures dépréciatives, qui réduisent le salaire de l'ouvrier et l'envoient mourir de faim quand il plaît au fabricant de ne plus l'employer. Il en résulte de graves embarras pour l'administration, qui souvent a sur les bras des milliers d'ouvriers sans travail, poussés au crime par la famine.

On avait reconnu dès l'an 1801 qu'il faudrait trouver un moyen de faire vivre économiquement ces masses d'ouvriers, en formant des ménages combinés ou sociétaires de quinze cents à deux mille personnes, dont les frais ne s'élèveraient qu'au dixième, et qui garantiraient subsistance et emploi dans les crises de stagnation. Il eût fallu mettre au concours cette recherche, les économistes auraient dû s'en occuper, *toute affaire cessante ;* mais ils trouvent plus commode de faire des systèmes sur

le morcellement industriel, que des recherches sur la combinaison industrielle.

Pour concilier ces grandes réunions, il faudrait savoir prévenir le vol qu'exercent les chefs, et concilier les prétentions de chacun. La problème effraya la Décade philosophique; elle lâcha pied sans combat; elle sema le découragement.

Peu de temps après, un sophiste audacieux, M. Rob Owen, spécula sur ce besoin du siècle; il prétendit avoir trouvé le procédé sociétaire, le mécanisme convenable à de grandes réunions: c'était une charlatanerie évidente. Quels moyens donnait-il pour associer? trois monstruosités politiques: 1° l'abolition des cultes et des prêtres; 2° la communauté des biens; 3° la suppression du mariage. Avec ces trois idées saugrenues, il se flattait de régénérer le monde social, et de conduire tous les peuples au vrai bonheur de l'association, C'était le pendant de Crispin qui promet de guérir toutes les maladies avec trois mots: *Microc, Salam, Hippocrata.*

Jamais prédicant n'obtint une vogue si subite, si colossale que M. Owen. Il fut présenté au congrès de Vienne et à divers Souverains; trente journaux d'Europe embouchèrent la trompette pour célébrer ses vertus; c'était un nouveau thaumaturge, un messie social, un foudre de philanthropie, un astre philosophique devant qui pâlissaient les renommées présentes et passées. Le prestige a duré quinze ans, jusqu'à ce que l'expérience ait confondu cette charlatanerie. Les établissemens de la secte oweniste sont en dissolution complète. Leur doctrine régénératrice n'a abouti qu'à engraisser quelques chefs qui se sont emparés des bénéfices, tout en prêchant la communauté des biens et la douce philanthropie.

Comment se fait-il qu'une telle jonglerie ait usurpé la faveur, au point d'exciter de fortes émigrations, des légions de dupes qui allaient sur les bords de l'Ohio chercher le vrai bonheur dans la communauté des biens? C'est que M. Owen avait l'appui du parti philosophique; il promettait de supprimer les cultes et les prêtres; on espérait qu'il fonderait une nation d'athées et matérialistes, car la doctrine Owen est un athéisme déguisé, qui aurait levé le masque plus tard, et engendré une guerre civile et religieuse, lorsque la secte aurait été en force. Il est pro-

bable que cette secte était soutenue en secret par un comité d'athéisme qui subvenait aux frais.

S'il existait une société d'*opposition* aux doctrines philosophiques, elle aurait facilement confondu M. Owen, et prouvé que ses jongleries philanthropiques n'avaient aucun rapport avec le problème d'associer, de combiner en gestion agricole et domestique des masses de trois à quatre cents familles inégales en fortune ; cette combinaison repose sur l'accomplissement des conditions suivantes :

1° Garantie contre le larcin et contre l'intention de larcin, par impossibilité d'emploi des objets volés ;

2° Répartition satisfaisante aux trois facultés industrielles de chacun, au capital, au travail et au talent ;

3° Concours de l'intérêt collectif et de l'intérêt individuel : ils sont toujours en opposition dans l'ordre civilisé ;

4° Mécanisme d'attraction industrielle, garantissant la persistance du peuple au travail, malgré l'avance d'un *minimum* d'entretien décent ;

5° Concurrence *appréciative*, au lieu de la *dépréciative* (celle des économistes), qui conduit par degrés le peuple à la misère, en opérant la baisse de salaire et l'avilissement du travail ;

6° Voie de fortune par la pratique de la vérité, et de ruine certaine par la pratique du mensonge ;

7° Éclosion précoce des instincts (*Préf.* 48), leur application à l'industrie dès le plus bas âge : *Section III* ;

8° Emploi opportun des sexes et des âges toujours déplacés en civilisation, où le sexe masculin envahit tout, même les menus travaux de femme et d'enfant ;

9° Équilibre et limite de la population, dont l'accroissement indéfini rendrait illusoires toutes les voies de richesse, et désunirait les réunions sociétaires.

Telles étaient les premières conditions (il en est bien d'autres) à imposer à tout fondateur sociétaire. On examine rigoureusement un aspirant à l'état de médecin, avocat, ingénieur ; il fallait d'autant mieux scruter et peser les moyens d'un homme qui annonçait une découverte aussi précieuse que celle du mécanisme sociétaire. Mais cette Europe qui se vante de raison,

et qui conteste au pape l'infaillibilité, a proclamé l'infaillibilité de M. Owen; sans aucun examen, on l'a déclaré inventeur en association, quoiqu'il n'apportât, au lieu de théorie, que des lieux communs de morale et de philanthropie, éludant tous les problèmes, entre autres celui de l'attraction industrielle dont il disait: « *On tâchera* de rendre les travaux attrayans. » *Tâcher*, n'est pas un moyen, c'est l'effet d'une absence de moyens.

Son système est l'habit d'Arlequin, une rapsodie de toutes pièces; pas une idée de son crû. Il emprunte à Lycurgue et Pythagore la communauté des biens; aux soi-disant esprits forts l'abolition des cultes; à M. de Senancour et aux Otahitiens l'idée de libre amour; il établit cette liberté sans connaître aucun contre-poids à l'orgie amoureuse corporative (elle ne manquerait pas de naître parmi les owenistes, comme à Otahiti, et d'envahir l'influence). Il a fallu chez notre siècle une forte dose de crédulité pour voir dans ce galimatias de doctrines empruntées une méthode sociétaire. Quel rapport ont ces dogmes avec les neuf conditions imposées ci-dessus?

Au résumé, M. Owen était un sophiste aventureux, tourmenté, comme W. Penn, de la manie de fonder une secte, la mettre en crédit par quelques bizarreries adaptées aux diverses classes dont il avait besoin, savoir :

Abolition des cultes et des prêtres, pour gagner les philosophes ;
Communauté des biens, pour amorcer le peuple ;
Suppression du mariage, pour séduire la jeunesse.

Il a donné à ce ramas de monstruosités le nom d'*association*, nom profané aujourd'hui, tant par la secte Owen que par les ligues politiques au sujet de l'impôt. C'est maintenant un mot vide de sens ; je regrette de l'avoir employé dans mon traité, et j'y substitue dès à présent celui de *Combinaison industrielle.*

Rien ne sera plus aisé que de l'étendre au monde entier, par un petit essai sur cent cinquante familles pauvres qui, dans leurs travaux de culture et ménage, établiront le mécanisme des séries passionnées dont je vais traiter au deuxième article. Il faut préalablement donner connaissance du rang que cet ordre combiné occupe dans l'échelle du mouvement social

fort inconnue de nos sciences, qui ont cru que la barbarie et la civilisation étaient la destinée ultérieure du genre humain.

Echelle du 1er âge du mouvement social, divisée en neuf échelons ou périodes, chacune de quatre phases.

État brut, antérieur à la grande culture.	0.		Bâtarde sans l'homme.	C. 1.	
	1.	S.	Primitive petite culture.	C. 2.	P. 1.
	2.		Sauvagerie ou inertie.	C. 3.	P. 0.
État faux, culture morcelée et répugnante.	3.		Patriarcat, moyenne culture.		P. 2.
	4.		Barbarie, grande culture.		P. 4.
	5.		Civilisation, sciences et arts.		P. 6.
État vrai, culture combinée et attrayante.	6.		Garantisme, demi-combinaison.		P. 10.
	7.	S.	Sociantisme, combinaison simple.	C. 4.	P. 18.
	8.	S.	Harmonisme, combinaison composée.	C. 5.	P. 24.

Nota. La lettre S. indique les périodes organisées en séries passionnées ; la lettre C. indique les rangs des créations passées et futures ; la lettre P. et ses chiffres indiquent le produit que donnerait la France dans chacune des périodes, à estimer six milliards son revenu actuel.

Chacune des périodes a quatre phases correspondantes aux quatre âges de l'homme. La civilisation est en troisième phase, ne sachant pas s'élever en quatrième.

Chaque phase d'une période sociale est distinguée par des caractères très différens (voir 458 ceux de chacune des phases de la civilisation).

Les trois périodes 6, 7, 8, ne sont pas encore écloses, nos sciences immobilistes n'ayant su nous conduire qu'à l'échelon 5, nommé civilisation, dont la naissance fut effet du hasard et non de la science.

L'échelon O indique l'époque où le globe fut meublé d'une création d'essai en grand échantillon, dont on trouve des monumens, des fossiles gigantesques, des crocodiles de cinquante pieds de long (voir 529). Les créations 2e et 3e faites, la 2e,

sur l'ancien continent, la 3e sur le nouveau, forment notre mobilier actuel, et nous n'en recevrions point d'autre avant d'arriver à la période 7e; elle amènera la création no 4, qui attaquera et détruira les méchantes créatures actuelles, ramas d'horreurs et d'immondices, quarante-cinq espèces de crapauds, quarante-deux espèces de punaises, cent trente espèces de serpens, etc.

La création no 5 sera magnifique et donnera d'immenses richesses : nous pourrons la voir commencer au bout de quatre ans, lorsqu'on organisera la période 8e.

Eh d'où tenez-vous ces étranges documens ? dira la critique. Pour savoir d'où je les tiens, il faut lire le traité annoncé par ce livret. Continuons.

Les périodes 3, Civilisation, 4, Barbarie, 5, Patriarcat, qui composent l'industrie mensongère ou état faux, ne reçoivent point de création, parcequ'elles sont un état de scission avec la nature; scission bien prouvée par la répugnance qu'elles inspirent aux hommes sauvages, hommes vraiment libres : elles reposent sur la plus petite réunion possible dite famille, couple conjugal, morcellement infini des travaux ; et sur la plus grande fourberie possible, ou état de commerce arbitraire, concurrence de fraude, et avilissement du travail. La philosophie trouvant ce désordre établi, l'a adopté comme bon, et a bâti là-dessus des systèmes pour se dispenser d'inventer mieux. En outre, n'ayant pas voulu analyser la civilisation (*Section VI*), elle n'a pas su l'élever en 4e phase; puis elle chante son vol sublime vers la perfectibilité, vol qui n'est que l'immobilisme et parfois la rétrogradation, le vol de l'écrevisse.

La société no 6 ne serait pas encore acceptée du sauvage, quoique exempte des misères et des injustices qui déshonorent l'état civilisé; mais elle manque du ressort d'entraînement qui est la série passionnée. Elle réaliserait toutes les garanties rêvées par les philosophes qui n'en savent pas établir une seule, quoiqu'ils aient sous les yeux le type général des garanties *positives* dans le régime des monnaies. C'est une *action unitaire à double contre-poids* (par le change et l'orfèvrerie) : cette méthode, vraiment économique et juste, est le mode qu'on substituerait en 6e période au commerce mensonger que protègent les économistes.

Les sociétés 3, 4, 5, mettent l'homme en guerre avec lui-même, avec ses passions, car il ne peut pas s'y livrer sans être entraîné au mal : ces trois sociétés ne sont pas compatibles avec l'équilibre des passions; il ne commence à naître par degrés que dans les sociétés 6 et 7; il est à son plein dans la 8ᵉ société, où toutes les passions conduisent à l'industrie, à la justice, aux accords sociaux.

Les sophistes ont longuement discuté si l'homme est né bon ou mauvais, vicieux ou vertueux; la question est jugée par l'échelle des périodes sociales. Dans chacune, l'homme veut arriver aux richesses, aux plaisirs, aux grandeurs, qui sont but de l'attraction; il ne peut y arriver que par le vice dans les périodes 3, 4, 5; il doit donc être vicieux pendant la durée de ces trois périodes, et il est nécessairement vertueux dans le cours des périodes 6, 7, 8, où on ne peut parvenir à la fortune que par la pratique de la vérité. Ainsi ceux qui tiennent pour la vérité doivent opiner à sortir au plus vite des trois sociétés mensongères.

Ce serait mal spéculer que de vouloir essayer la 6ᵉ société avant les deux suivantes, car elle ne peut s'organiser que lentement, ses opérations préparatoires absorberaient sept à huit ans, tandis que les sociétés à séries passionnées, n° 7 et 8, peuvent être organisées en six semaines d'exercice, et sont bien plus heureuses, plus productives que la 6ᵉ, qu'on franchira par cette raison.

Une civilisation trop long-temps prolongée conduit à l'athéisme : on ne peut voir dans cette société que la prédominance du mauvais principe nommé esprit infernal; et si l'on a, comme les philosophes, la petitesse de croire que Dieu n'ait pas composé d'autres mécanismes sociaux compatibles avec la justice et la vérité, on en vient à douter de Dieu, nier son existence; car 443
il serait l'équivalent du diable s'il eût voulu la permanence de la civilisation, qui n'est qu'un abîme d'injustice et d'oppression, qu'un échelon pour nous acheminer plus haut, par le moyen des sciences et des arts qu'elle crée.

Des écrivains plus judicieux qu'on ne l'est de nos jours, ont fort bien entrevu que l'état actuel des sociétés est une subversion de la nature. MONTESQUIEU dit : « Les sociétés civilisées sont at- » teintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un

»venin secret et caché.» J.-J. ROUSSEAU : « Ce ne sont pas là des » hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas » pénétrer la cause.» BYRON : « La vie humaine est une fausse » nature, elle est hors de l'harmonie universelle.»

En effet, les trois sociétés civilisée, barbare, patriarcale, sont des contre-sens en mécanique de passions; elles sont à la vraie destinée ce qu'est la chenille au papillon, ce qu'est la comète à la planète. Mais pour sortir de ce dédale, il eût fallu procéder aux quatre branches d'études, page 580, et surtout à celle de l'attraction passionnée. Au lieu de s'en occuper, les métaphysiciens nous ont engouffrés dans une controverse frivole, nommée idéologie, qui ne peut donner aucune lumière sur la destinée sociale, sur le but des passions et de l'industrie, sur le mécanisme que Dieu a dû assigner à nos relations avant de nous créer. Il compose des lois d'harmonie pour les créatures grandes et petites, depuis les astres jusqu'aux insectes : aurait-il pu oublier d'en composer pour l'espèce humaine ?

Il eût été fâcheux pour l'humanité de connaître, dès les premiers siècles, ce code industriel divin, qui ne peut s'établir qu'à l'appui d'un grand luxe. Une telle connaissance aurait causé le désespoir des races primitives qui n'avaient pas les moyens d'organiser le mécanisme des séries passionnées. Dieu a dû subordonner cette découverte aux lumières et au luxe que donnent les sciences et les beaux-arts, fruits de la civilisation. De là vient que des barbares seraient incapables de s'élever au calcul des séries passionnées.

Les civilisés l'auraient pu dès le siècle de Périclès ; mais ils ont été dupes de la science d'immobilisme, nommée philosophie, qui veut emprisonner le monde social dans la 5ᵉ période, nommée civilisation. Les philosophes, qui se vantent de la perfectionner, la font cheminer à rebours (ils veulent la ramener à sa 2ᵉ phase, à la démocratie (*Voir p.* 458) ; d'autre part, les absolutistes, craignant les excès de la démocratie, veulent, pour y échapper, rétrograder en 1ʳᵉ phase, en féodalité nobiliaire.

Ainsi, les philosophes causent double rétrogradation dans le mécanisme civilisé ; en outre, leurs fausses théories sur la liberté empêchent la découverte des garanties positives ou libertés réciproques, dont l'ensemble forme une société mixte (n° 6) entre

l'état civilisé ou morcelé et l'ordre combiné. Ils ont bonne grâce après cela de nous chanter leur vol sublime et leur marche rapide vers la perfectibilité ! Ils seront fort confus de leurs fausses doctrines quand on connaîtra le mécanisme d'industrie combinée ou concert des inégalités : aussi s'efforcent-ils d'étouffer cette découverte par la raillerie et la calomnie. Il paraît qu'un bel esprit, nommé Guizot, est directeur de cette intrigue : je ferai connaître ses méchancetés dans le 3e article, et, sans être professeur d'histoire à six mille francs de traitement, je saurai lui enseigner quel langage devait tenir, dans cette occasion, un professeur d'histoire qui aurait voulu servir les intérêts de l'État et de la science.

On fait grand bruit à Paris d'un comité directeur des intrigues électorales et politiques ; mais la résistance à ce comité ne coûte au gouvernement que dix millions annuellement, en frais de lutte contre le libéralisme ; le comité philosophique lui coûte un milliard, en retardant l'opération qui élèverait le revenu fiscal au double effectif, à deux milliards, tout en réduisant de moitié les impôts, et supprimant toutes les branches onéreuses, droits réunis, sels, douanes, etc.

Ce retard expose les gouvernemens à un autre péril, qui serait l'avènement à la féodalité commerciale, ou usure féodale, opération dont les banquiers et capitalistes n'ont pas su découvrir le procédé : elle les rendrait, en moins d'une génération, propriétaires de moitié du territoire, et aussi maîtres du gouvernement qu'ils le sont en Bengale, où une compagnie de marchands gouverne quatre-vingts millions d'habitans. Nos hommes à portefeuille ne sont encore que des pygmées en rapine ; ces athlètes de bourse ne savent que dévorer LE REVENU présent et à venir, ils n'ont pas su dévorer LE FONDS (507). Notre siècle, dans toutes ses turpitudes politiques, n'est toujours qu'un siècle de médiocrité.

Cependant l'instinct pousse le commerce à l'envahissement ; c'est un lionceau qui grandit et essaie ses forces. La philosophie, qui le déteste en secret, s'allie avec lui contre les gouvernemens ; elle flagorne le commerce pour s'en former un appui. L'autorité, pressée par cette ligue, ne sait quelle résistance opposer.

Il faut s'emparer des armes des deux ennemis. La philosophie prétend répandre des lumières, et le commerce créer des ri-

chesses; il faut prouver au monde qu'ils font tout le contraire; que la philosophie, avec ses faux droits de l'homme et ses faux équilibres de pouvoirs, ne répand que ténèbres et anarchie; que le commerce, avec sa concurrence mensongère, ses menées d'accaparement et de falsification, appauvrit les producteurs et les consommateurs, qu'il n'est qu'une sangsue de l'industrie.

Le gouvernement, qui crée des chaires si coûteuses pour le bel esprit philosophique, devrait en créer une moins dispendieuse pour les nouvelles sciences antiphilosophiques, favorisant le progrès réel que les sophistes promettent. Le parallèle ferait tomber à plat les doctrines de faux libéralisme, parlant sans cesse de garantie, et ne sachant pas garantir au peuple du travail et du pain; prêchant la vérité, et prônant les trafiquans dont chaque parole est un mensonge; dissertant sur l'économie, et protégeant le morcellement des ménages et des cultures.

Ce n'est point par les poursuites et la censure qu'on peut combattre la philosophie; tout acte répressif lui donne des forces: elle crie à la persécution des amis du peuple et des distributeurs de lumières. Créez-lui une opposition, comme elle en crée elle-même au gouvernement; et, pour la convaincre d'obscurantisme, mettez en scène les sciences neuves dont elle redoute l'apparition, les garanties positives et l'attraction industrielle, vous verrez alors la philosophie recueillir autant de huées qu'elle obtient de faveur.

Elle dit, en parlant des rois:

A quels *monstres*, grands dieux, livrez-vous l'univers!

Dès à présent ils peuvent la convaincre d'ineptie, de perfidie, et faire dire de ses coryphées:

A quels OISONS, grands dieux, livrez-vous l'univers!

Les philosophes sentent leur faiblesse et manœuvrent pour empêcher que l'autorité n'ait connaissance de la découverte qui va dissiper leurs torrens de lumières mercantiles. Heureusement pour le succès de cette théorie, il n'est pas besoin de nombreux prosélytes; il suffit (573) qu'un homme remarquable ou *par son rang*, ou *par ses talens*, ou *par sa fortune*, opine DUBITATIVEMENT pour l'examen et l'essai du mécanisme d'industrie combinée et attrayante, dont le pis-aller (572) est de doubler, dès

la première année, capital et revenu ; on verra aussitôt la philosophie capituler, comme elle le fit quand le confesseur de la reine Isabelle opina à *douter et consulter l'expérience*, à faire un petit essai de la théorie de Colomb. Alors tous les beaux esprits de l'Europe entonnèrent une palinodie aussi humble que les outrages avaient été grossiers. Tel sera le dénouement de l'intrigue philosophique signalée aux articles 3 et 4. J'emploie le 2° à un aperçu de la nouvelle science.

Art. II. — *Mécanisme de l'attraction industrielle.*

Un de nos préjugés est de croire, d'après les moralistes, qu'un calcul sur les plaisirs est une frivolité indigne d'attention. Cependant, s'il s'agit de transformer l'industrie en plaisir, la rendre plus attrayante que nos jeux de cartes et de quilles, il faudra, en agriculture, un train de vie fort différent de l'ennuyeuse civilisation, dont les méthodes industrielles répugnent si fort à la nature, que le sauvage dit par imprécation à son ennemi : *Puisses-tu être réduit à labourer un champ.*

Distinguons les ressorts d'attraction industrielle en sept branches, quatre de plaisir et trois de mécanisme.

Les quatre ressorts de plaisir sont, 1° bien-être en subsistances ou luxe corporel interne ; 2° bien-être en vêtemens, logement, transport, ou luxe corporel externe ; 3° train de vie joyeux, ou charme en relations domestiques ; 4° charme de participation, faisant coïncider les jouissances de chaque classe, riche, moyenne ou pauvre, avec celles de chacune des deux autres classes. On obtient tous ces biens par le ménage combiné, qui peuple fort peu, et qui donne tant de produit qu'on est forcé d'en faire consommer une grande partie aux plébéiens, car on ne pourrait pas vendre à des cantons voisins, qui ont de même un superflu copieux par toute la terre. On leur vend à peu près autant qu'on achète d'eux ; mais cet échange ne peut s'étendre au point de réduire le peuple au dénûment où il tombe aujourd'hui. Passons aux détails.

Le premier ressort de plaisir est la bonne chère. Si le peuple est mal nourri, il ne saurait prendre goût au travail. Il doit avoir en abondance, bon pain, bonne viande, bons légumes, bons

fruits, bons laitages et bons vins ; plus, des variantes en volaille, poisson, etc. Nos riches bourgeois peuvent à peine jouir de pareille chère. On va voir que le ménage combiné la garantit aux plus pauvres gens. Reprenons à ce sujet l'utopie de M. Moreau de Jonnès, 579; étendons-la à l'ensemble des cultures et non aux seules prairies.

Si le ménage combiné, pratiquant les bonnes méthodes et l'unité d'action, obtient quadruple ou seulement triple produit sur les fourrages et troupeaux, il aura grande abondance de viande, laitage et engrais ; ses champs, bien fumés et sans jachères, lui rendront un tiers de grain en sus ; et, pourtant, il consommera moins de pain, puisqu'il aura beaucoup de viande et de laitage ; il pourra donc transformer en jardin un quart de ses champs, et en recueillir force légumes qui réduiront d'autant la consommation de pain. Les trois quarts de champs conservés, étant bien fumés, mieux cultivés, bien arrosés, donneront encore l'équivalent de l'ancien produit ; on aura un grand superflu de grain qu'on emploiera à élever des volailles et des poissons en viviers, nourris de pâtes. Les nombreux débris de cuisine serviront à élever beaucoup de porcs.

D'autre part, le ménage combiné, qui n'occupe que six femmes et six feux là où nous employons trois cents femmes et trois cents feux, réduira prodigieusement la consommation de bois et le travail parasite des ménagères. (On peut voir, 203, que l'éducation combinée des petits enfans n'occupe qu'un douzième des femmes qu'absorbe la complication des petits ménages.) On pourra donc, d'après la grande épargne de bois, transformer un quart des forêts en vergers, dont le produit diminuera d'autant la consommation de pain. On affectera au soin des vergers, des fruitiers, des viviers, des colombiers et du menu bétail, les sept huitièmes des femmes devenues désœuvrées par la simplification des travaux du ménage. La méthode combinée épargnera de même aux hommes et aux enfans beaucoup de temps qu'ils donneront au soin des forêts et jardins. La forêt, quoique diminuée d'un quart, fournira, par le travail de culture, plus de bois que n'en donnent aujourd'hui les quatre quarts négligés, et ravagés par les bestiaux et les maraudeurs.

Il suffit de ces détails pour constater le vice radical des cul-

tures actuelles qui ne font vivre que de pain, de châtaignes, de maïs, l'immense majorité de la population. Ce système alimentaire, cette monomanie de pain est la suprême absurdité ; on ne peut y échapper que par le ménage combiné. Ce nouvel ordre, en créant l'attraction industrielle, produira les vins substantiels d'Espagne, Portugal, Calabre, Barbarie et Grèce, à un prix si modéré (il ne coûte qu'un sou aux environs de Malaga), qu'on en pourra fournir en tous lieux au peuple devenu riche par le quadruplement de revenu. Ce peuple, aujourd'hui, ne boit, grâces au commerce, que du poison au lieu de vin; il aura des vins liquoreux pour couper les vins plats de France. Le sucre abondera de même par suite de l'attraction industrielle et de la suppression des douanes; on le mélangera partout aux laitages et fruits en compote; on en formera une branche d'alimens très précieux pour les femmes et les enfans, qui ne désirent que crèmes sucrées, confitures, compotes, marmelades, friandises et pâtisseries sucrées. Tout cela sera au plus bas prix quand l'attraction industrielle aura passionné pour la culture toutes les peuplades sauvages ou barbares de l'Afrique et de la Zone Torride.

Au résumé, le système alimentaire voulu par la nature se compose de sept branches et deux pivots, savoir :

PAIN :	Viande B.,	Fruits,
VIN :	Volaille,	Laitage,
	Poisson,	Sucre.
	Légumes,	

Les autres genres de comestibles et boissons, comme gibier, pâtisserie bière, limonade, sont des accessoires, des alimens secondaires qui se rattachent à l'une des neuf branches.

Au lieu de tendre à cette combinaison des neuf sources d'alimens, les économistes, avec leur concurrence dépréciative du travail, réduisent le peuple au pain; il n'a ni vin, ni viande de boucherie ; les ouvriers de la ville ont un peu de viande sans vin, mais l'ouvrier des campagnes ne mange de la viande qu'une fois par an, le mardi gras. Et ce dénuement existe dans les plus fertiles cantons de la France. La belle France est si pauvre que les soldats n'ont pas de feu dans les casernes quand il gèle à dix degrés. La dose de charbon pour la soupe ne dure que 3 heures.

Notre méthode alimentaire est donc l'exclusion des moyens

que fournit la nature, c'est l'abus du pain. En condamnant le peuple à ne vivre que de pain ou de céréales communes, la maudite civilisation tarit encore la source du pain, car elle réduit les troupeaux au tiers, au quart, et, par suite, les engrais à moitié de ce qu'ils pourraient être.

D'où vient que les faiseurs d'utopie, comme M. Moreau de Jonnès, ne veulent pas envisager, ainsi que je viens de le faire, l'ensemble des vices de notre industrie morcelée et subdivisée par familles, la connexité, le ricochet des abus ? C'est que s'ils présentaient dans son plein le tableau du mal; s'ils montraient le désordre étendu, non pas aux prairies seules, mais aux forêts, aux champs, aux bois, aux eaux, on reconnaîtrait bien vite que le régime civilisé ou morcellement agricole est vicieux dans toutes ses parties, excepté le système des monnaies, et qu'il faut recourir à l'industrie sociétaire ou ménage combiné; on sommerait les savans de chercher un moyen d'organiser ces réunions aptes à l'unité d'action; il faudrait une invention, et c'est ce qu'ils veulent éviter en ne dénonçant que certains rameaux du mal, un seul à la fois, comme le fait M. Moreau: c'est un moyen de mettre en scène quelque nouveau système qui promet le perfectionnement de la civilisation, et nous engouffre dans cette société, au lieu de stimuler à en chercher les issues (525).

Il résulte des détails précédens que l'ordre civilisé est en pleine opposition avec le premier ressort d'attraction industrielle qui, chez le peuple, est la bonne chère. Il en est de même des ressorts 2°, 3° et 4°. Examinons : 2° *bien-être en vêtemens*; le peuple n'est pas vêtu, il manque partout du nécessaire, qui suppose trois costumes des trois saisons, chaude, moyenne et froide; plus, les costumes de travail, le chauffage et l'éclairage. 3° *Son train de vie* n'est qu'un ennui perpétuel, en comparaison du ménage combiné où il ne travaillerait qu'en séances courtes et variées dans des groupes libres, joyeux et bien assortis, avec garantie de trois bons repas et d'un ample dividende pécuniaire au bout de l'année, dividende pris sur le quadruple produit. 4° ressort, *la participation*: le peuple civilisé ne participe en rien au bien-être des riches; l'accroissement du luxe est pour lui une pauvreté de plus, en multipliant ses privations. Dans l'ordre combiné, il participerait à tout progrès: on peut

voir, 290, article de la *domesticité indirecte*, que le plus pauvre des hommes aura au moins trente domestiques par qui il sera servi passionnément, de préférence et sans salaire. Les participations gastronomiques, chap. 26ᵉ, 27ᵉ, sont une autre source de merveilles pour le peuple ; on voit, 321, que le plus pauvre des hommes, en ménage sociétaire, est mieux servi *sur les objets qu'il consomme*, qu'on ne peut l'être à la table d'un monarque civilisé : 68. Assertion incroyable et pourtant bien démontrée, 322. Au reste, dans les services des trois classes, riche, moyenne et pauvre, l'assortiment gradué garantit à chacun l'avantage de rencontrer précisément son goût sur chaque mets, 320 : c'est un raffinement dont nos compagnies de gastronomes sont tout-à-fait privées, car on les sert comme si le goût des divers convives était uniforme sur chaque mets. Une salade, une omelette est servie à douze personnes qui ont peut-être douze goûts différens sur ce mets, et qui auraient besoin de douze variétés en salade ou omelette. Ce raffinement ne peut s'établir que par emploi des séries en culture et en préparation. Les civilisés, en voyant cette méthode, reconnaîtront que leurs Apicius, leurs Grimod, ne sont que des obscurans gastronomiques, ignorant les premiers élémens de l'art.

Il est démontré, 108, que la méthode décrite sous le nom d'*éclipse*, élimine de chaque canton tout produit inférieur, et donne les bons en quantité énorme ; de sorte que par les échanges de canton à canton, le peuple, même aux tables de 3ᵉ ordre, jouira de comestibles précieux que les riches aujourd'hui ne peuvent pas se procurer, parcequ'on ne sait pas élever chaque produit à la perfection, pas même au degré *passable*, car à Paris, moitié des pommes de terre sont gâtées.

Le peuple obtient, en mécanisme de participation, quantité de menus avantages, comme des repas en chère de 1ᵉʳ ordre, au moins chaque semaine, lors de la fête des groupes dont il est membre ; il aura chaque jour, à moitié prix, la desserte des tables de 1ᵉʳ ordre, et ce produit de revente sera déduit sur les frais des riches ; de sorte que les uns et les autres gagneront à la participation, et s'aimeront par utilité réciproque (voir les accords intentionnels, section IV).

Une participation des plus précieuses est celle des communi-

cations couvertes, chauffées, et ventilées, 82. Cette innovation fera regarder en pitié les palais des civilisés, qui n'ont pas même un porche couvert et chauffé pour monter en voiture.

La plupart des objets de luxe, voitures, chevaux, spectacles, seront fournis au peuple sans frais, 317; le soin, l'entretien et l'éducation de ses petits enfans seront gratuits, sect. III; il n'aura aucune dépense de femme ni d'enfant gagnant suffisamment par eux-mêmes, par l'attraction industrielle; il jouira de la pleine insouciance (voir la section IV).

Quant au paysan actuel, importuné la nuit par les enfans criards et la vermine; le jour, par les garnisaires, les rats de cave et la morale, qui lui ordonne d'aimer à s'ennuyer méthodiquement, et de payer les impôts avec joie (morale de *Saint-Lambert*, affichée par ordre du ministre *François de Neufchâteau*), il ne peut exercer son travail ingrat qu'avec un extrême dégoût. AIMEZ LE TRAVAIL, nous dit la morale : c'est un conseil ironique et ridicule. Qu'elle donne du travail à ceux qui en demandent, et qu'elle sache le rendre aimable; car il est odieux en civilisation par l'insuffisance du salaire, l'inquiétude d'en manquer, l'injustice des maîtres, la tristesse des ateliers, la longue durée et l'uniformité des fonctions.

Aujourd'hui, que l'art de rendre le travail aimable et fructueux est découvert, il est évident que la morale nous trahit en nous conseillant d'aimer une industrie vexatoire et contraire à la nature; d'aimer le mal-être pour justifier la paresse des philosophes, qui ne veulent pas prendre la peine de chercher le mode naturel et attrayant que Dieu a dû assigner à notre industrie avant de nous créer. Aurait-il eu moins de sollicitude pour nous que pour les abeilles, guêpes, castors, fourmis, à qui il assigne et révèle un mécanisme d'industrie attrayante? Il en a de même composé un pour nous; mais, pour le découvrir, il fallait le chercher. QUÆRITE ET INVENIETIS, aide-toi, le ciel t'aidera.

Ce mécanisme est amplement défini dans le Traité annoncé; et je ne peux pas en donner ici une description abrégée, parceque c'est une méthode si différente de nos coutumes, que les demi-aperçus qu'on en donnerait exciteraient la défiance. J'engage à la lire dans le Traité, elle y est bien abréviativement décrite, car la grammaire du mécanisme d'attraction y est

réduite à moins de soixante pages (section Ire), dont à peine vingt demandent une attention soutenue. La théorie en est si intelligible qu'elle est à la portée des enfans de dix ans.

L'étude de cette facile méthode qui va quadrupler le produit, n'exige pas le centième du temps qu'on donne à l'étude de *l'économisme* ou fausse économie politique; on en lit cent traités pour s'engouffrer dans un labyrinthe de systèmes plus ou moins malfaisans, car, en pratique, ils produisent le contraire des biens qu'ils ont promis; ils enveniment tous les maux existans, indigence, fourberie, etc.; ils ne savent pas même indiquer à la France une ressource de deux cents millions de revenu dont elle a besoin pour remplacer les impôts onéreux; et pourtant, rien n'est plus aisé à créer que ce nouveau revenu de deux cents millions (voir ici le 4e article).

Cependant on consent, par espoir de lumières, à se meubler la tête de ces innombrables théories que dément l'expérience, et on consent, en pratique, à des corvées effrayantes pour doubler son revenu, des voyages aux antipodes, etc.: voici un moyen de quadrupler le revenu effectif et quarantupler le revenu relatif, ou *participation*, en se livrant sans cesse au plaisir.

Ces brillantes perspectives indisposent contre ma théorie: c'est bien à tort, car j'ai dit et redit qu'on pourra essayer le ménage combiné en degré simple et peu brillant; mais, que pour juger des réductions dont ce mécanisme est susceptible, il faut le connaître en plein cadre, en haut degré. On voudrait que cette théorie enseignât, comme la morale, à s'ennuyer méthodiquement, à se réprimer, haïr ses passions, haïr la nature, la franchise; n'aimer que l'hypocrisie et la pauvreté. Ces prédications gasconnes sont utiles dans l'ordre civilisé, où il est forcé d'abuser le peuple sur son malheureux sort et sur les disgrâces auxquelles expose la pratique *exacte* de la vertu.

Mais dans l'ordre combiné ces astuces morales ne seront plus bonnes à rien; les grands ne pourront jouir du revenu quadruple en effectif, et quarantuple en relatif, ou participation, qu'autant que le peuple sera élevé au rôle d'attraction industrielle, c'est-à-dire, fort heureux, éclairé et vivant dans l'abondance, dans les raffinemens; il faudra l'habituer à aimer la bonne chère pour parvenir à consommer l'énorme produit que donnera ce

nouvel ordre ; dès lors toutes les astuces de la morale qui veut nous habituer au mal-être deviendront inutiles et nuisibles ; il faudra y substituer une théorie de raffinement des plaisirs combinés avec l'attraction industrielle.

Le lecteur se défie lorsqu'il voit en 1[re] section qu'il s'agit d'un calcul sur les plaisirs ; il parcourt superficiellement cette section, qui est la grammaire du mécanisme sociétaire, la partie qu'il faut connaître avant de passer outre. Dans cette petite grammaire sont expliqués, chap. 5 et 6, les trois ressorts qui dirigent le mécanisme d'un ménage combiné. Jusqu'ici je n'ai envisagé cette réunion qu'en hypothèse. On a pu reconnaître qu'elle produirait un bien-être colossal, et que Dieu a dû aviser à quelque moyen d'établir ce quadruplement de revenu dont il nous inspire le désir. Ce moyen est la série passionnée, méthode qui établit dans toutes nos relations agricoles, domestiques et manufacturières, la justice distributive et l'unité d'action.

Sans vouloir décrire ici une série passionnée, je me borne à dire que c'est une corporation de divers groupes réunis par identité de goût pour une fonction, comme la culture d'une fleur ou d'un fruit ; et, affectant à chaque variété de ce fruit un groupe spécial qui en prend soin, et qui se compose de sectaires engagés par passion, sans aucun stimulant de besoin, devoir, morale, raison, contrainte.

Les séries passionnées ont toutes les propriétés des séries géométriques ; par exemple : l'influence des groupes extrêmes formant les deux ailes, y est en balance 365 avec la double influence des groupes moyens, formant le centre qui est toujours plus nombreux en groupes, et qui opère sur les espèces les plus précieuses.

On peut consulter sur ce sujet les chap. 1, 2, 3, 4, tous très courts et décrivant les distributions du personnel d'une série, et d'une phalange ou réunion de séries passionnées : il en faut au moins une cinquantaine pour organiser la manœuvre d'attraction industrielle dans son plus bas degré 451. Leur distribution est, quant au matériel, semblable à celle des compagnies, bataillons et divisions d'une armée ; et quant aux relations, semblable à celle des parties de l'opéra, nommées dessus, medium et basse.

Le jeu des passions, dans ce mécanisme, est tout l'opposé

Une fatalité bien remarquable est que les Parisiens, qui se vantent de raffinement, et qui ont la prétention de savoir vivre si bien et si vite, n'aient jamais songé à spéculer sur l'exercice des plaisirs en séances courtes et contrastées; cette facile utopie aurait conduit à la découverte des séries passionnées (le calcul des séances courtes est la 20e des trente-deux issues de civilisation, page 524).

Loin de connaître cette boussole de plaisir, les Français, surtout à Paris, donnent tête baissée dans le régime des longues séances; ils vont passer au bal six heures de nuit, compromettre la santé pour voir sauter des automates (car les femmes dites *comme il faut* sont des automates à la danse; elles y affectent le genre glacial, moral et sans passion; en outre elles ne savent pas danser). Dans ces séances de six heures de bal, il n'y a d'autre diversion que le jeu, plaisir faux, puisque moitié des

justice, nous a ménagé un moyen d'établir l'équilibre et la balance ou justice, dans le mécanisme des passions et de l'industrie.

Il est fâcheux que ces auteurs, qui proclament si hautement l'analogie, ne veuillent pas en tenir compte en étude des passions et du mouvement social, ni admettre la première analogie que présente l'univers, celle de dualité, ou double jeu du mouvement. S'il est double au ciel par les comètes ou astres incohérens, et les planètes ou astres combinés, il doit être sujet à cette dualité en mécanique sociale. J'ai expliqué cet effet à la table, 588, où l'on voit trois périodes affectées à l'industrie incohérente, mensongère, et trois périodes affectées à l'industrie combinée, véridique; une analogie bien remarquable est que cette industrie s'équilibre, chap. 35, selon les mêmes lois de gravitation qui maintiennent au ciel l'équilibre parmi les planètes.

Nos philosophes, en manquant le vaste calcul de l'analogie, ont manqué leur fortune, 542, et celle du genre humain. Cependant, tous proclament *l'analogie et l'unité de système de l'univers*. Un seul d'entre eux a bien raisonné là-dessus, c'est Delaplace, qui a dit en substance: » *L'unité et l'analogie existent bien, mais nous n'en connaissons pas la théorie;* » voici ses paroles: « S'il existe des vérités qui nous paraissent détachées les unes des autres, c'est que nous ignorons le lien qui les réunit dans un tout. » Cette ignorance est enfin dissipée par la découverte de la théorie des passions et de leur double mécanisme, *incohérence* et *combinaison*. Elles sont le type sur lequel Dieu a calqué toutes les créations; et cette connaissance est la clef de tout le grimoire des mystères qu'on croyait impénétrables, comme ceux d'unité et analogie du système de l'univers, 542.

joueurs s'en vont mécontens d'avoir perdu. Les moralistes mêmes donnent dans cet excès de longues séances. J'ai entendu un franc-maçon, un champion de morale, dire : « C'était bien joli hier à notre loge, nous avons resté six heures à table ! » C'est au moins quatre heures de trop. Ces excès de francs-maçons rappellent celui des généraux d'Alexandre qui passèrent toute la nuit à une orgie de table ; ils y commirent de telles folies, que le lendemain quarante-deux d'entre eux en moururent. S'ils n'étaient restés à table que deux ou trois heures, aucun d'eux n'aurait été malade.

Concluons que la sagesse en plaisirs consiste à spéculer sur les courtes séances : à plus forte raison doit-on les employer dans les travaux si on veut les rendre attrayans, car le plaisir même ennuie s'il est trop prolongé ; le meilleur opéra nous fatiguera s'il dure six heures ; et de même le travail, la maudite charrue dont il faut réduire les séances à deux heures au plus, en forçant de nombre : encore doit-on les soutenir d'amorces nombreuses, comme emprunt de cohortes aux cantons voisins qui viennent rivaliser d'adresse et de bonnes méthodes, réunion d'un groupe de femmes pour cultiver une bordure de fleurs, mauves ou dalias placés à la limite du champ, puis un déjeuner brillant servi dans le hangar voisin, avant la séparation des groupes et cohortes. Dans ce cas la charrue n'aura rien de répugnant, ce sera une séance animée, intriguée, gracieuse par sa brièveté ; elle fera diversion à la séance des étables qui a précédé, et à d'autres séances joyeuses auxquelles chacun se rendra au sortir du déjeuner. Mais si l'on passe, comme nos ouvriers, une journée entière à un même travail, labourage ou tissage, c'est un moyen sûr d'ennuyer tous les coopérateurs : tel est le vice radical du mécanisme civilisé. N'est-ce pas une vie de galérien que de râper tout le jour du tabac ou de la moutarde ?

Divers travaux, tels que produits chimiques, soieries façonnées, sont un meurtre de l'ouvrier, et le conduisent rapidement au tombeau ; ils seraient sans danger si on les exerçait par courtes séances de deux heures, tenues de deux en deux jours et en relais. La santé et la salubrité exigent donc les courtes séances, qui ne peuvent avoir lieu que parmi de grandes réunions très nombreuses. Ceux qui ont entrevu les avantages énormes du

ménage combiné ou sociétaire devaient penser que pour l'organiser il fallait des méthodes opposées aux nôtres : on devait donc spéculer sur les courtes séances appliquées à des masses nombreuses, 80, 81.

Mais la civilisation rend les esprits routiniers ; aucun ne peut sortir de l'ornière. En outre, ceux qui abordent un grand problème comme celui de l'agriculture combinée, ne cherchent pas à le résoudre, ils ne veulent que mettre en scène quelque système, comme l'a fait Rob Owen. Il semble que notre génération, après tant d'expériences en comédies philanthropiques, devrait connaître un peu cette fausse monnaie et s'en défier. M. Owen, s'il faut l'en croire, voulait établir le régime sociétaire. S'il eût été vrai philanthrope, il aurait pris les mesures nécessaires au succès; il aurait proposé un concours sur ce sujet ; il aurait dit : Faisons des tentatives en plusieurs méthodes contrastées, car le hasard peut nous conduire au but à force d'essais ; mais sondons par diverses voies, et, pour éclairer la pratique, ouvrons un concours sur la théorie sociétaire qui n'est point inventée, stimulons le génie par quelque prix. Ainsi aurait agi un philanthrope loyal; mais M. Owen était tout à l'orgueil de fonder une secte bonne ou mauvaise ; il ne voulait pas devoir quelque chose au génie d'autrui. Il est, de tous les sophistes, le plus nuisible qui ait jamais paru, parceque ses maladresses ont répandu des préjugés d'impossibilité du mécanisme sociétaire, et découragé de toute étude sur ce problème le plus important qui puisse occuper l'esprit humain. Si je n'eusse pas inventé le procédé, la recherche en eût été négligée pendant des siècles encore.

La théorie que j'en publie est très régulière. A la suite des sections I et II, qui contiennent les principes, vient l'application : elle doit commencer par le bas âge, car si elle est vraiment le procédé voulu par la nature, elle doit plaire aux enfans, favoriser tous leurs développemens corporels et intellectuels, et surtout les entraîner de très bonne heure à l'industrie utile (voir l'éclosion des instincts (215). A quoi servirait le mécanisme d'attraction passionnée sans ce résultat qu'on peut voir pleinement atteint dans la IIIe section ? C'est la première merveille qu'on viendra admirer dans le canton d'essai. Des enfans qui, dès l'âge de trois ans, s'adonneront passionnément au travail ; qui,

à quatre ans, gagneront déjà leur entretien, et à cinq ans, plus que les frais d'entretien ! Les études n'arriveront qu'ensuite, la nature veut que l'homme soit industrieux avant d'être savant, qu'il pourvoie d'abord à la santé et aux besoins du corps. Quant aux études, celles de l'ordre combiné sont toujours sollicitées par l'élève. C'est un effet qu'on ne pourra jamais obtenir en civilisation, où l'on voit, dans les pensionnats les plus renommés, l'élève ennuyé, harassé par les études, et ne désirant que vacances.

On peut remarquer aux chap. 21, 22, 23, 24, que l'éducation combinée met en jeu des ressorts tout-à-fait ignorés de la civilisation, entre autres la rivalité des sexes et instincts. Cette méthode, pour faire naître l'émulation des deux sexes enfantins, tire parti de tous les ressorts qui la détruisent aujourd'hui, entre autres de l'avènement en puberté, qui, chez nous, est l'écueil des études. La gastronomie, tant ravalée par les philosophes, est le plus puissant des ressorts émulatifs dans l'éducation de l'ordre combiné; une méthode qui peut employer de tels moyens est bien assurée du succès, puisque sur cent enfans il y a au moins quatre-vingt-dix-neuf gourmands.

La section IV décrit les prodiges du mécanisme combiné. Quelques uns, comme ceux du chap. 31, semblent des féeries, des illusions. Pour s'y familiariser, il suffit du raisonnement suivant. L'ordre combiné, ÉTAT JUSTE ET VRAI, doit donner des résultats pleinement opposés à ceux de l'ÉTAT INJUSTE ET FAUX, nommé la civilisation. Elle engendre en tout sens double mal, selon l'adage *abyssus abyssum invocat.* Qu'un homme soit pauvre par suite de sa probité, il sera encore suspecté, privé de confiance et d'emploi, raillé parcequ'il est pauvre. Qu'un homme soit opulent par suite de rapines et hypocrisies, on lui décerne le titre d'*honnête homme*, *gent comme il faut*, et on lui jette à la tête les emplois, la fortune, dont il n'a pas besoin. Qu'un homme refuse dans une administration de coopérer au gaspillage, il est bientôt congédié, et on le fait passer pour coupable; il recueille de sa probité double disgrâce, l'argent en moins et la diffamation en plus. Il aurait eu double bénéfice, argent et renommée de probité, s'il eût consenti à coopérer au délit. C'est donc le monde à rebours, 564.

La civilisation produit donc l'injustice, le mal en redoublement, en mode composé, et non pas simple : par analogie, l'ordre combiné doit engendrer le bien en mode composé, donner les doubles prodiges 331, comme de renforcer la santé par l'affluence des plaisirs qui la ruinent aujourd'hui, accroître l'économie et la richesse par les raffinemens de jouissances, rendre la vérité lucrative et le mensonge ruineux, etc.

Le but principal étant l'accord en répartition des bénéfices par dividendes proportionnels au capital, au travail et au talent de chacun, j'ai dû réserver ce sujet pour la section V dernière de l'application. J'y ai joint, 396, la solution du problème d'équilibre de population, écueil de nos économistes ; du problème du vrai bonheur, écueil de nos beaux esprits philosophiques ; puis la méthode à suivre en étudiant Dieu et les passions, 417, que ces savans nous donnent pour mystères impénétrables. On peut voir, 418, que l'étude de Dieu est la plus facile de toutes et la plus fructueuse ; et que les vrais obscurans sont ces philosophes qui nous chantent l'impénétrabilité ; tartufes littéraires qui, pour justifier leur impéritie, veulent étouffer la découverte qu'ils ont manquée, sacrifier le genre humain à leur orgueil. Mais qu'un seul personnage notable se prononce *dubitativement* pour l'examen, et on verra battre en retraite le Sanhédrin philosophique.

ART. III. — *Intrigue des philosophes contre la découverte. Gentillesse de la Revue française.*

Il n'est pas de classe plus déraisonnable que celle de nos soi-disant oracles de raison ; ils ne savent pas faire le calcul de balance et excédant que fait tout marchand sur une affaire proposée ; si elle présente d'un côté 1,000 écus de perte, et de l'autre 20,000 écus de bénéfice, il est évident qu'il y a 19,000 écus à gagner, et qu'on doit conclure le marché. Telle est leur situation au sujet du changement qui se prépare ; ils perdront à la vérité le produit de leurs quatre sciences fausses, qui tomberont, mais ils auront en compensation :

1° Le produit des sciences exactes à substituer à la philoso-

phie, sciences dont l'exploitation est très facile, et vaudra, outre le grand bénéfice, une haute renommée aux premiers exploitans.

2° Le produit des gloses critiques à ajouter en regard des ouvrages de philosophie, qui, réimprimés avec ces gloses, se vendront à plusieurs millions d'exemplaires, au moins six à chacun des cinq cent mille cantons du globe.

3° Le produit d'inspection des études : on n'aura pas, au début de l'ordre combiné, le millième des savans, des littérateurs et des artistes nécessaires; il faudra en former par écoles normales, et on fera pont d'or à quiconque pourra inspecter dans un arrondissement quelque branche d'études; il aura un dividende sur le produit de tous les cantons, et mènera le train de vie d'un grand-maître de l'université.

4° Le produit des prix unitaires qui enrichiront à millions et *subitement* les auteurs à couronner, quelque nombreux qu'ils puissent être (*voir* p. 112). Une récompense d'un franc produit 500,000 fr. à l'auteur. Si, pour une chansonnette ou un quatrain, la majorité des cantons vote un sou, c'est 25,000 fr.

5° Le produit des explications d'ANALOGIE 544, branche qui pourra donner à chacun des concurrens un revenu au moins égal au mesquin budget de 400,000 fr. alloué aux savans de Paris, et absorbé par un petit nombre de favoris cumulateurs.

Ces bénéfices ont été expliqués en détail aux pages 112, 188, 536, 542, 553, 556. Mais les philosophes ne veulent tenir compte que de la chute de leurs systèmes ou compilations (car il n'existe pas aujourd'hui un seul chef d'école); leur calcul est celui d'un homme qui croirait se perdre en quittant une place de mille écus de rente pour en prendre une de vingt mille écus, plus fixe, plus honorable et plus facile à exercer.

L'amour-propre offensé les aveugle, ils ne voient qu'un affront momentané qu'ils pourront tourner en leur faveur; en effet, si on leur dit : « Nous avons été bien dupes de votre science; l'humanité n'avait besoin que du calcul des destinées, trente-deux voies y conduisaient, 523, et vous n'avez pas su, en trois mille ans, en trouver une seule! » Ils répliqueront en raillant euxmêmes le public civilisé; il lui diront : « Nous étions de vrais savans, puisque nous avons su pendant trois mille ans vivre à

» vos dépens, vous vendre nos sornettes philosophiques sur le
» mépris des richesses perfides. Pas si sots que de nous fatiguer à
» la recherche des découvertes; celle-ci a coûté à l'auteur trente
» ans, et nous qui vivions de systèmes à la toise, quelle eût été
» notre duperie de donner trente ans à une étude où encore on
» risquait d'échouer! C'est à nous à vous badiner de ne l'avoir
» pas faite, car vous le pouviez aussi bien que l'auteur qui n'est
» point un savant. Nous sommes encore les rieurs, car nous en re-
» cueillerons le plus grand bénéfice, outre l'avantage de nous
» débarrasser de la vieille philosophie qui devenait bien pesante
» à soutenir, et de nous trouver enfin d'accord avec l'autorité
» dans la nouvelle carrière antiphilosophique. »

A l'appui de ces perspectives, je puis prouver que la vente de chaque glose critique sur un ouvrage connu, comme le *Télémaque* ou *l'Homme des champs*, rendra à l'auteur au moins cinq millions de francs, à ne compter qu'un franc de bénéfice par chaque exemplaire; car on en vendrait au moins cinq millions aux cinq cent mille cantons du globe, à dix par canton, vu la haute renommée de l'ouvrage. Cette industrie ne commencera qu'à la fondation de l'ordre combiné; et ces gloses seront un travail des plus faciles; en trois mois un écrivain exercé aura fait la glose du Télémaque, à nombre égal de pages. Ont-ils aujourd'hui quelque branche d'industrie qui puisse leur rendre des millions en peu de mois, avec garantie contre tout grivelage? S'ils voulaient prendre la peine de réfléchir sur toutes ces chances de fortune, ils me remercieraient de la mine d'or que je leur ouvre.

Mais l'orgueil en a décidé autrement, et il a été résolu en comité philosophique d'écraser cette découverte qui, en quadruplant le produit, terminerait subitement tous les embarras fiscaux. Les vandales ont dit: « Ne laissons point paraître cette nouvelle science, le public et le ministère s'apercevraient que nous négligeons tout travail d'invention, que nous rabâchons éternellement sur de vieilles controverses usées et stériles, et que nous laissons dans l'oubli toutes les sciences vierges. Il faut prévenir le coup: qu'un de nous se charge de railler et diffamer l'invention. Vous, Guizot, qui avez une Revue en crédit, traînez ce livre dans la boue, et faites soutenir les railleries par un

chorus de petits journaux. Servez-nous bien, et on vous présentera pour la première sinécure qui vaquera dans notre budget.

Ainsi convenu, M. Guizot a mis la main à l'œuvre, et nous allons voir la pièce curieuse dont il est accouché: *Revue française*, mai 1829.

Après un préambule ampoulé où il débite autant de faussetés que de lignes, pour m'attribuer ses erreurs, ses opinions romanesques, et persuader que je veux figurer dans les rangs des philosophes; il en vient à dire de ma théorie : « Telle est à peu » près l'idée générale. Si nous passions aux détails, nous apprê» terions à rire à plus d'un lecteur ; nous choisissons les exemples » au hasard. » Avec ce ton de bonhomie, il commence par *faire un faux*, imaginer une phrase ridicule qu'il m'attribue, la voici : *Les passions sont diverses, le secret est de les grouper.* Je défie qu'on trouve dans mon livre cette ligne vide de sens ; elle sort du cerveau de M. Guizot, et s'il la donne pour apprêter à rire, c'est donc de lui qu'on doit rire. Faux pour faux, il pouvait imaginer mieux.

Mais s'il y a tant d'idées plaisantes dans ce livre, pourquoi ne pas les transcrire *franchement?* Pourquoi fabriquer des lignes fausses, des phrases ridicules que je n'ai point écrites? M. Guizot débute par cette ruse de faussaire : continuons sur sa tactique de calomnie, sur le savoir-faire de ce candidat libéral, présenté aux colléges de la Côte-d'Or et du Doubs.

Il a, dit-il, choisi au hasard; mais c'est déjà une tartuferie, lors même que la citation serait exacte. On peut, en ayant l'air de choisir au hasard, faire passer Corneille pour un poète des halles; il suffira de citer *au hasard* les deux premiers vers de l'Attila. On peut faire passer pour une ordure la plus sublime des sciences, l'algèbre, en choisissant *au hasard* la ligne suivante : X égale Q carré moins racine de deux Q. Là-dessus ceux qui ne connaissent pas l'algèbre diront : « C'est une ordure scienti» fique, on n'y parle que de culs carrés et racine de culs. » C'est ainsi qu'il est aisé de déverser le ridicule sur une science neuve par des citations artificieuses, méthode que dénonce le comte de La Borde en ces mots : « Scinder et tronquer les phrases d'un » discours, de manière à en faire des propositions isolées, de

» vrais paradoxes, sans appui de ce qui les précède ou de ce » qui les suit. » Telle est la tactique de M. Guizot; en voici un exemple où il resserre platement et insidieusement en quatre lignes ce que j'ai expliqué en quatre chapitres.

« Or les enfans en bas âge, les *nourrissons* et *poupons* se di- » visent en *bénins*, *malins* et *diablotins;* à l'âge de trois ans ils » passeront dans la tribu des bambins, où ils seront élevés par les » mentorins. » Quelle niaiserie étudiée dans cet exposé! On croit entendre Jocrisse ou Cadet Roussel. C'est une des ruses de Zoïle qui ajoute: « Ces échantillons des classifications et du lan- » gage de M. Fourier (dites langage de M. Guizot) ne sont cer- » tainement pas choisis parmi les plus singuliers; on pourrait » faire cent citations plus divertissantes. » Si vous l'aviez pu, vous l'auriez fait, méchant scribe que vous êtes, *faiseur d'opinion*, comme l'a fort bien dit le ministre Villèle. Voici le sens de ces mots que vous avez astucieusement cousus et travestis.

Les petits enfans, dans l'ordre combiné, étant élevés dans des salles où on classe les âges, les caractères, les tempéramens, afin de pouvoir discerner et développer les instincts (48 et 215), il est forcé de donner des noms à ces catégories de petits enfans, et aux fonctionnaires spéciaux qui sont chargés de développer, soit les instincts, soit les tempéramens, soit les caractères, ce qui exige plusieurs genres d'instituteurs distincts.

J'ai choisi pour ces catégories les noms usités dans toute la France, *nourrissons*, *poupons*, *lutins*, *bambins;* si M. Guizot veut d'autres noms, il faudra qu'il les imagine comme ses calomnies et ses citations fausses. J'ai employé les diminutifs de noms admis; ainsi de Mentor j'ai fait *Mentorin* et *Mentorine* soignant le développement des caractères et instincts à quatre ans; de bonne j'ait fait *bonnin* et *bonnine;* soignant à trois ans la classification et l'essai des tempéramens, M. Guizot trouve cela *très divertissant* : il est vrai que cela devient pitoyable sous sa plume; mais cela ne semblera point étrange à qui saura que le ménage combiné fait l'éducation industrielle et sanitaire dans l'âge de deux à quatre ans, âge où la civilisation ne sait tirer aucun parti de l'enfant, livré pendant ces deux années à des filles ignorantes nommées bonnes. Quand on devra dans le cours de ce bas âge lui enseigner une vingtaine de fonctions utiles, en diverses

branches d'industrie, il faudra bien, pour l'initier à tant de travaux, qu'il soit confié à divers instituteurs, lesquels devront, selon leurs emplois, avoir des noms différens, n'en déplaise à M. Guizot.

Quelques mots sur son préambule amphigourique.

La société a subi de nos jours les plus grands changemens : c'est faux, elle s'est tourmentée quarante ans comme un cheval au manége, pour revenir au point de départ. Ce n'est toujours qu'une civilisation en 3e phase, 458, ne sachant pas s'élever en 4e. Elle a essayé la rétrogradation en barbarie sous Robespierre ; l'anarchie démocratique ou 2e phase sous le directoire ; puis le despotisme militaire sous Bonaparte ; elle tend aujourd'hui à la théocratie ; ce sont-là des antiquailles, des rétrogradations et non pas des nouveautés ni des progrès. Les philosophes donnent pour progrès la guerre politique organisée par le système électoral et représentatif : c'est un progrès dans les voies du désordre ; ils vantent aussi leur chimère d'industrialisme confondue par les résultats, par le monopole maritime et autres servitudes honteuses (voir les chap. 43 et 44). Cette vicieuse industrie n'est autre chose qu'une SARCOCÈLE POLITIQUE, 501, et non pas un perfectionnement, puisqu'il a fait éclore depuis peu vingt-quatre fléaux énumérés p. 496, et dont le cortége s'accroît chaque jour.

Continuons sur le préambule emphatique de M. Guizot ; il dit : « Le mouvement de progression qui entraîne la société s'est » manifesté aux yeux les moins clairvoyans. » Gasconnade que tout cela. MONTESQUIEU est plus franc, plus sensé, en disant : « Les sociétés humaines sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché. » L'autorité de Montesquieu ne vaut-elle pas celle de M. Guizot ?

Il nous dit : « Le spectacle de ces *grandes nouveautés* (grandes » antiquailles démocratiques), en détournant les esprits sensés » des systèmes chimériques, a encouragé les esprits hasardeux » à enchérir par la spéculation sur la *réalité déjà si merveilleuse.* » Quel cliquetis de verbiages ! quel style alambiqué ! Que trouve t-il de merveilleux dans les réalités actuelles ? sont-ce les DROITS RÉUNIS ? sont-ce les fabriques anglaises dirigées à coups de fouet ? La belle merveille que ces fourmilières de pauvres, nées des

chimères d'industrialisme qu'il nous donne pour de *grandes nouveautés détournant les esprits des systèmes chimériques!* On peut répondre à MM. Guizot et consorts: Si vous ne voulez pas de systèmes chimériques, pourquoi étouffez-vous la voix de ceux qui essaient, comme Malthus, de signaler vos bévues politiques, exubérance de population, concurrence dépréciative du salaire, lutte commerciale de fourberie, morcellement des cultures, consommation indirecte dont le peuple est exclu? La philosophie, qui prend pour boussole ces méthodes malfaisantes, n'est-elle pas plus que jamais engagée dans les systèmes chimériques?

« Deux choses surtout, dit M. Guizot, paraissent avoir frappé » l'imagination des réformateurs, savoir: d'une part la puissance » de l'association, » ils ne la connaissent pas, ils en prostituent le nom aux intrigues électorales, et ils ont échoué faute de théorie, dans tous les essais d'association agricole tentés en Angleterre et en Amérique. Ils sont donc frappés *de la puissance d'une méthode impuissante dans leurs mains* (phrase fort sensée). « Et, d'autre part, ajoute M. Guizot, ils sont frappés des » misères de l'inégalité. » Les voilà encore frappés à faux, car ce n'est point l'inégalité qui est cause des misères sociales; elles proviennent de l'insuffisance du produit, de la vicieuse répartition et autres causes: je l'ai prouvé fort exactement (*préf.* 41) par un parallèle des deux échelles de répartition, l'une simple et fausse A, qui est la seule admise en civilisation; l'autre juste et vraie B, qui sera celle de l'ordre combiné, et qui satisfera toutes les classes; échelle très inégale, mais proportionnelle, et allouant une part décente à la classe inférieure.

« L'idée leur est venue (aux réformateurs) de recourir à l'as» sociation pour remédier à l'inégalité, et de là les doctrines et » les essais de Rob Owen, de miss Wright et de la secte du Pro» ducteur. Le livre de M. Fourier appartient au même ordre » d'idées et de recherches. » C'est très faux. Je ne coïncide en aucun point avec leurs méthodes et leurs principes; je soutiens l'excellence de l'inégalité qu'ils réprouvent; je n'opère point comme eux par des statuts, mais par la seule attraction; ils fouillent dans les vétustés philosophiques, moi je cultive les sciences neuves et intactes; ils ne tendent qu'à harceler le trône et l'autel, moi je ne m'occupe que de la réforme agricole et

commerciale : je suis donc à l'antipode de ces beaux esprits, et non pas *de même ordre qu'eux*.

« Sans doute, ajoute-t-il, la différence est grande pour l'es» prit, le sens et les talens, de moi à ces trois personnages. » Qu'importe? J'admets avec M. Guizot que tout le monde ait de l'esprit, excepté moi ; que sert l'esprit là où il faut du génie inventif qu'on ne trouve ni chez M. Rob Owen, ni chez miss Wright, ni chez la secte du Producteur? Le bel esprit est une des maladies politiques de notre siècle affligé d'une double pléthore, celle de bel esprit et celle d'industrie. On le voit échouer très honteusement sur les problèmes de garanties positives et d'association agricole. Ce n'est ni avec de l'esprit ni avec du talent qu'on vaincra ces difficultés, c'est avec des inventions. Quant *au sens* dont M. Guizot me dit dépourvu, nous verrons plus loin par l'examen d'une de ses pages quelle est chez lui la dose de sens.

Voulant me confondre avec les sophistes précités, il dit de moi : « Lui aussi il imagine qu'on peut réformer la société à la » manière des couvens. » Je reproche au contraire aux sophistes de vouloir former des couvens industriels qui entravent l'essor de la nature ou attraction, et la tendance aux inégalités graduées et contrastées.

Sur le même sujet M. Guizot se contredit en avouant plus loin « que je propose une variété de fonctions qui répond à celle » des esprits, des organisations et des goûts. » Je ne propose donc pas la méthode des couvens qui comprime les goûts, les penchans, et ramène tout à l'uniformité. Il ajoute que « je combats » l'uniformité tyrannique que la secte Owen impose aux travaux » de ses adeptes. » Je n'opine donc pas comme elle à introduire dans l'industrie la méthode des couvens : voilà chez un oracle en bon sens, d'étranges contradictions d'une phrase à l'autre.

Il me reproche « que la civilisation et la morale sont des mots » toujours pris en mauvaise part dans mon ouvrage. » Sans doute, parceque l'une est le règne du mensonge, l'autre en est l'organe. Mais de quelle morale parle-t-il, car il y en a des milliers, et, par cela seul, c'est une science contradictoire, fausse, méprisable, masque de tous les hypocrites, science de caméléon qui a fini par devenir l'amie du commerce et du mensonge.

Il n'y a pas mille géométries, il n'y en a qu'une : c'est là le caractère des sciences vraies et dignes d'estime. Quant aux milliers de morales, depuis celle de Lycurgue encourageant le meurtre des Hilotes, le vol et la pédérastie, jusqu'à celle de Saint-Lambert exigeant qu'on paie avec joie les droits réunis, ce sont autant de cercles vicieux et souvent des piéges dangereux pour les gens sans expérience. Aussi les moralistes, qui sont tous des aigrefins, se gardent-ils bien de pratiquer leurs doctrines. Voyez le cas qu'en faisait Sénèque, prêchant le mépris des richesses, et amassant une fortune de cent millions de francs, valeur actuelle.

Achevons sur la bienveillante annonce faite par M. Guizot. Pour se donner à mon égard un air d'indulgence et de protection, il termine par la tartuferie suivante :

« Nous pourrions faire cent citations plus divertissantes, nous » y renonçons par égard pour le sérieux et la bonne foi qu'il » montre dans tout son livre, et nous laissons le lecteur décider » s'il doit faire plus ample connaissance avec une théorie que » l'auteur assimile aux plus grandes découvertes, telles que celles » du Nouveau Monde et *du café*... » Il fallait bien que M. *Guizot* finît comme il a commencé, par un faux en citations. Quelle adresse judaïque à jeter du ridicule sur les opinions les plus sensées ! Je n'ai pas discuté si le café était une découverte grande ou petite, j'ai établi entre le café et l'attraction un parallèle de retard; j'ai dit : « Elle a eu le sort du café, qui, destiné à faire les délices de l'humanité, fut pendant plusieurs mille ans dédaigné et foulé aux pieds dans les campagnes de Moka. Ainsi l'attraction, si long-temps ravalée par les philosophes, va devenir pour le genre humain une corne d'abondance, un océan de plaisirs. Tel est en substance le parallèle de retards que j'ai établi entre le café et l'attraction. Comparez cette idée avec la niaiserie que M. Guizot me prête au sujet du café, et vous aurez la mesure de son hypocrisie. Avec ce ton de naïveté simulée, ces déplacemens de mots, ces changemens de sens, rien n'est plus aisé que de traîner dans la boue les inventions, et persuader, comme le fait M. Guizot, « qu'il est impossible d'accumuler plus » de choses bizarres dans un style plus grotesque. » Eh ! c'est vous qui créez ce style grotesque en fabriquant des lignes fausses,

et travestissant le sens de quelques mots malicieusement assemblés, comme je l'ai prouvé sur le café. Du reste, mon style est celui d'un homme qui n'a pas de prétention au fauteuil, et qui va droit au but sans patelinage académique; il a de la concision, de la rondeur; il sera très bien compris de tout lecteur, mieux que les pensées creuses du Zoïle Guizot, dont je donnerai un échantillon à la fin de l'article suivant, pour mettre le lecteur dans le cas de juger lequel de nous deux *accumule plus de choses bizarres dans un style plus grotesque.*

C'en est assez sur sa tactique: elle sera appréciée par les colléges de la Côte-d'Or et du Doubs, à qui il se présente pour candidat libéral (libéral de détraction, de méchancetés et de calomnies). Quant aux abonnés de son recueil, s'il leur donne sur toutes les découvertes des informations aussi fidèles que sur la mienne, ils peuvent bien substituer au nom de *Revue Française*, le titre de Revue Vandale.

Art. IV. — *Du monopole de génie et d'esprit. — Duperie du gouvernement qui le maintient.*

« Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Cependant, en considérant que si la théorie d'attraction industrielle, *qui n'est pas d'un des amis*, est réellement découverte, toutes les tracasseries de budget, de libéralisme, d'élections, toute la guerre cabalistique faite au nom de la charte va finir subitement; que ces luttes de gladiateurs politiques seront oubliées à l'instant comme un mauvais rêve, on peut juger du préjudice que portent au gouvernement ceux qui lui cachent la découverte d'où il tirerait tant de fruit. Ces détracteurs parisiens ont leur index, leur éteignoir; lorsqu'ils veulent étouffer un ouvrage, ils font l'auteur si prodigieusement bête, que tout lecteur prudent devrait entrevoir la ruse, et dire, vérifions sur cette prétendue bêtise; on en a autant dit de Colomb pendant sept ans; ne serait-ce pas ici le second tome de l'affaire de Colomb?

Pour constater la duperie, abordons le fond du procès entre les gouvernemens et la philosophie. *Il faut de nouveaux impôts*, c'est l'arrière-secret de tous les débats. La philosophie répond

qu'il faut faire des économies : ce n'est pas fournir des moyens neufs. A ne parler que de la France, il lui faut, en remplacement des impôts onéreux, droits réunis, sels, tarifs de douanes, une ressource neuve de deux cents millions de revenu fiscal.

Sur ce problème, le gouvernement s'adresse à deux compagnies intéressées à l'abuser ; ce sont les députés et les économistes. Les députés sont généralement des collections de beaux esprits, beaux discoureurs ; quarante ans d'expérience ont prouvé qu'ils savent pérorer sur le mal sans en découvrir le remède ; car si on élève le parti de l'opposition au ministère, il soutient dès le lendemain les abus, les impôts qu'il dénonçait la veille. Un monarque les embarrasserait fort en leur disant : « Vous visez au ministère, eh bien ! je vais vous y placer à condition que vous trouverez une voie neuve en produit fiscal, deux cents millions de revenu assis de manière à favoriser l'agriculture, la dégrever des impôts dont elle souffre, et lui fournir à bas intérêt les capitaux dont elle manque. » Sur ce défi, l'opposition resterait muette ; elle ne sait pas inventer, elle ne connaît pas les voies d'innovation et de progrès réel en mécanique sociale ; si vous lui demandez deux cents millions de ressources neuves, elle vous donnera deux cents discours stériles, à peine quelques menus *glanages* de petites sommes rognées sur les classes non protégées du parti (tel est le projet d'impôt sur les hôtels de luxe, à taxer en raison de la valeur réelle, et non en raison du loyer. Cet impôt fort juste serait un glanage, une conséquence des règles établies, mais non pas une voie neuve en finance). Il faudrait, pour sortir d'embarras, une invention ; et le gouvernement, en ne consultant que les beaux esprits, la manquerait long-temps ; il devrait provoquer l'invention par un concours, un prix ou autre moyen.

S'il est mal servi par la classe des orateurs de tribune, il est trahi par d'autres beaux esprits plus dangereux encore : ce sont les philosophes des quatre facultés trompeuses ; moralisme, politique, économisme et métaphysique. Il se confie débonnairement à eux sur l'accueil et l'examen des inventeurs ; il croit au zèle affecté pour le progrès des lumières ; il ignore que les chefs du Sanhédrin philosophique ne veulent point d'inventions. Ceux mêmes de la classe physique en sont fort jaloux,

toute découverte leur porte ombrage. N'ont-ils pas éconduit de Paris Papin, Fulton, Lebon et tant d'autres? Voilà donc les deux classes du vrai et du faux liguées contre les inventeurs; elles ont pour thème : « Nous avons un commerce établi sur telles sciences, telles chimères, un budget de 400,000 fr.; nous ne voulons d'aucune nouveauté qui pourrait troubler notre commerce et compromettre nos renommées. »

A l'appui de ce plan d'obscurantisme, des instructions sont données à certains journaux par la coterie dirigeante; et sous prétexte de vol sublime vers la perfectibilité, on écrase toute découverte qui porte ombrage aux monopoleurs de génie. Il existe bien un comité des découvertes, mais avec consigne de n'admettre que les pommades philocômes, perruques philogènes et inventions de même force. Tout coiffeur, tout tailleur est criblé de brevets pour une boutonnière de culotte ou une boucle de cheveux. On brevètera encore quelques inventeurs de machines pour les fabriques, parceque l'industrialisme est devenu un levier d'esprit de parti. Mais qu'on porte au comité la théorie de telle opération qui donnerait au gouvernement deux cents millions de rente dont il a besoin, et qui contredit les systèmes philosophiques, le comité le fera diffamer le lendemain dans une demi-douzaine de journaux à sa dévotion, et les autres n'oseront en dire mot. C'est ainsi que le gouvernement donne des verges pour se faire battre, en laissant le monde philosophique JUGE ET PARTIE sur ses propres intérêts; manquera-t-il à proscrire toute nouveauté qui sapera ses faux systèmes, son commerce de torrens de lumières?

Par exemple, à ne spéculer que sur les opérations de cadre civilisé, sur les réformes étrangères au mécanisme d'attraction; il est deux nouveautés qui serviraient le gouvernement par-delà ses désirs, ce sont la réforme agricole et la réforme commerciale, ou substitution du mode véridique à la concurrence mensongère. Le revenu annuel de cette méthode serait de deux cents millions pour le fisc; la réforme agricole, ou régime des fermes disciplinées, serait une affaire plus brillante encore; elle produirait au fisc de France un revenu de quatre cents millions, si l'on élevait ces fermes au degré (511) d'intrigue émulative (elles ne seraient que des BAGNES si elles étaient bornées à la discipline,

comme nos dépôts de mendicité si répugnans au peuple).

Mais ces opérations très rapprochées de nos coutumes et de nos préjugés ne peuvent pas, comme l'ordre combiné, s'effectuer en six semaines d'exercice; la réforme commerciale emploierait un laps de six ou sept ans; la réforme agricole, trois ou quatre ans. La première ne peut être faite que par le gouvernement seul: or, peut-on proposer des opérations de six ans dans un pays comme la France, où le ministère, sans cesse attaqué, ne peut guère compter sur six mois d'existence? Tel qui entreprendrait la réforme commerciale, craindrait avec raison de travailler pour l'illustration de rivaux inconnus qui le déplaceront.

J'ai dû présenter aux Français l'opération qui s'exécute rapidement, et qui, au mérite d'être la plus lucrative, la plus facile, joint celui d'un pis-aller magnifique, le triplement du capital et du revenu, si le calcul de l'attraction est faux, selon l'insinuation des détracteurs; car il restera toujours deux branches de théorie matériellement justes: ce sont les économies du régime combiné, produisant et consommant par séries, puis les éclosions précoces et emplois utiles des instincts (215). Les Zoïles reprochent à ma théorie trop de perspectives merveilleuses; mais je puis la soumettre à toutes les réductions qu'on voudra. Celui qui a su gravir jusqu'au sommet du Mont-Blanc, saura bien s'élever jusqu'à moitié ou quart de la montagne. Pour décrire toutes les réductions possibles, il m'aurait fallu cinq à six volumes; je me suis borné à traiter du plus haut degré de mécanisme combiné. Qui peut le plus, peut le moins.

Sur ce sujet, l'autorité s'est placée dans une position bien fausse, en donnant aux philosophes le double rôle de *juge et partie*. On peut en France écrire librement contre toutes les autorités, diffamer chaque ministre en vers et en prose, attaquer le clergé, les fonctionnaires, les institutions; tout cela est accueilli, parceque cela sert le parti philosophique; il a par le fait la direction de l'opinion, le véritable index; il soutient tout ce qui est écrit dans son sens, il élimine ce qui servirait l'autorité. Ce monopole d'esprit et de génie durera tant que le gouvernement ne saura pas créer une opposition à la philosophie.

On en a senti le besoin, mais non pas trouvé le moyen. Il y a six ans qu'on forma une société des bonnes lettres pour contre-

poids à la littérature philosophique : c'étoit une arme impuissante, on avait mal envisagé la lutte. Pourquoi la philosophie règne-t-elle sur l'opinion ? c'est qu'elle promet tous les biens, liberté des peuples, richesses des nations, bonheur, lumières, perfectibilité, vol sublime, etc. ; c'est le carabin de foire, dont l'orviétan guérit toutes les maladies ; c'est la roue de fortune qui vous promet un quaterne de cent mille écus.

Tant que la multitude sera malheureuse, elle donnera dans ces illusions. Voulez-vous l'en désabuser, présentez-lui une doctrine qui, dès le plus faible essai sur cent cinquante familles, donne tous ces biens dont nous leurrent les sophistes. Dès qu'une petite expérience aura prononcé, la fraude sera manifeste ; on verra que pour arriver au bien, au règne de la justice, de la vérité, à la vraie liberté, à la richesse graduée, il faut faire tout l'opposé de ce que conseille la philosophie. Elle opine pour le morcellement, la libre fourberie et la morale ; il faut employer la combinaison, la garantie de vérité et l'attraction. Ce principe une fois démontré, les quatre sciences fausses tombent à plat, on les verra reniées par leurs coryphées mêmes.

Quant à présent, quelles doctrines sait-on opposer aux quatre sirènes ? des devoirs accablans, des privations et souffrances légitimes, des préceptes de résignation, de servilité ; des injonctions d'obéir aveuglément, d'aimer des maîtres avides, et de payer avec joie aux publicains. Tant qu'on emploie contre les philosophes de si faibles armes, ils n'ont pas de peine à triompher et s'emparer de l'opinion. Qu'on forme une société pour exposer la doctrine contraire et en provoquer l'essai, bientôt les écoles philosophiques seront désertées. Mais le gouvernement semble d'accord avec ses ennemis : il voit les sophistes maîtres absolus de l'opinion, et il les laisse juges des théories qu'il faut leur opposer, libres de fermer l'accès aux inventions restauratrices.

L'autorité commet sur ce point une étrange bévue, *elle craint la nouveauté !!!* C'est au contraire ce qu'elle doit désirer ; on ne lui a jamais donné de nouveautés, tous les systèmes philosophiques sont des antiquailles replâtrées, roulant toujours sur les mêmes pivots, sur l'incohérence des ménages et cultures, et la concurrence de fourberie en commerce. C'est donc la nouveauté qui sera la planche de salut pour les gouvernemens, mais j'entends

la vraie nouveauté, et *non pas* le badigeon académique reproduisant sous de *nouvelles* couleurs les vieilles chimères d'Athènes et de Rome, *grossies des* illusions mercantiles des modernes.

L'attaque de ces idoles anciennes et modernes ébahit les journalistes : ils n'osent pas annoncer franchement cette théorie, ils craignent les réprimandes et la disgrâce du comité vandale qui répand la terreur. On dira qu'il reste la ressource des articles payés à la ligne, cela est trop coûteux : il faudrait, pour l'annonce dans les grands quotidiens seulement, acheter au moins pour 6,000 fr. de lignes dans six journaux, deux articles de trois colonnes dans chaque gazette ; car on ne peut pas, sur un sujet si extraordinaire, abréger comme sur les sciences connues et familières. Une annonce réduite n'excite que la défiance : j'en ai fait un essai (*Débats*, 2 mai).

Quelques uns disent : Il faudrait organiser une société où l'on discuterait la nouvelle doctrine ; les premiers adeptes en formeraient d'autres. Sans doute le moyen serait bon ; mais autant il est aisé de former dans Paris des sociétés sur toute théorie qui attaque les autorités et la religion, autant il est difficile d'en rassembler pour une doctrine qui attaque la philosophie. D'une part l'opinion est circonvenue par cette sirène, d'autre part les écrivains sont frappés de terreur ; ils craignent d'être éliminés des places par la proscription du comité vandale.

Du reste le gouvernement trouverait bien son compte à encourager cette réunion ; il serait assuré que la prochaine session des chambres serait aussi calme qu'elle s'annonce orageuse. Dès qu'on verrait la nouvelle doctrine se répandre, on serait certain que toutes les chicanes politiques vont tomber dans l'oubli ; que le ministère, ayant l'option sur une douzaine d'améliorations dont il recueillera par degrés deux cents, trois cents, quatre cents millions de nouveaux revenus, et un milliard s'il le veut, il devient inutile de le harceler sur des impôts qui vont finir. On saurait que le libéralisme est une duperie (voir l'art. suivant), un piége pour le peuple et le gouvernement ; que l'industrialisme est une vraie conspiration contre les industriels ; que le philosophisme est l'éteignoir des lumières : cela serait bien vite prouvé par la société de réforme industrielle appuyée d'un journal : en peu de temps, les yeux seraient dessillés, l'opinion méta-

morphosée, et les querelles politiques regardées en pitié.

C'est une belle carrière pour un ministre qui voudra se signaler, sortir de la tutelle philosophique, restaurer subitement les finances, et conquérir l'opinion. Il accorde aux sophistes un budget de 200,000 fr., au moins la moitié du budget scientifique, pour se faire trahir et déconsidérer par eux. Qu'il en accorde seulement la centième partie, 2,000 fr., pour les anéantir par la formation d'une société des sciences neuves, qui confondrait la friperie philosophique, en signalant jour par jour ses erreurs.

Semblables au filou qui crie au voleur, ces hypocrites jettent les hauts cris contre les éteignoirs; ils déclament contre l'obscurantisme, l'enchaînement de la pensée; ce sont eux-mêmes qui l'enchaînent par leur index calomnieux: les voilà pris en flagrant délit, c'est un des colliers de l'ordre qui arbore la bannière de l'obscurantisme, c'est un professeur de bel esprit philosophique sur l'histoire, doté d'une sinécure de 30,000 fr. de rente; car si le fixe de sa chaire est de 6,000 fr., le casuel en est quadruple par la vente du cours imprimé, sur lequel trente journaux se pâment d'admiration, et stimulent à lire, quoi? des tissus de paradoxes bizarres, de faussetés choquantes. Les pages où M. Guizot veut s'écarter du rôle historique, et s'engager dans la politique sociale, sont des amphigouris où l'on trouve autant de balourdises que de lignes: qu'on en juge par la note ci-bas (1), où j'analyse seulement douze absurdités d'une

(1) *Une page de M. Guizot.* — On ne me reprochera pas de la choisir malignement, car je ne lis pas ses ouvrages: un autre a fait le choix, c'est le Journal du Commerce, 19 avril 1828; il transcrivait cette page comme un modèle de profondeur et de sublimité politique. J'en notai, *currente calamo*, douze absurdités; j'aurais bien pu y en trouver le double; mais il suffit de ces douze pour examiner s'il est possible *d'accumuler plus de choses bizarres dans un style plus grotesque*, talent que M. Guizot m'attribue, et qui est bien à lui, on en va juger.

1° Il condamne implicitement la philosophie en disant d'un ton vaticinal: *Oui il y a une destinée* GÉNÉRALE *de l'humanité.* Cette destinée n'est donc aucune des quatre sociétés civilisée, barbare, patriarcale et sauvage qui sont hétérogènes, se détestent, forment un quadrille d'antipathies et d'incohérence, tout opposé à une destinée *générale.* Ainsi l'augure de M. Guizot implique la condamnation de l'ordre civilisé qui ne peut pas être *généralisé*, et l'obligation de chercher dans l'étude de

des pages de M. Guizot. Les badauds admirent toutes ces sottises, en disant : *C'est philosophique*, DE FIDE EST. Moins ils comprennent, plus ils s'extasient devant le ténébreux professeur. Ce philosophisme dégénère en superstition dans la classe des *chercheurs d'esprit*, si nombreuse en France.

l'attraction un mécanisme social applicable à l'humanité entière, subitement, et non pas dans la suite des siècles, délai que la philosophie se ménage, afin de pallier son impéritie en progrès *réel et généralisé*.

2° Il examine les divers progrès, et dit *que tout cela n'est pas encore la civilisation :* eh ! qu'est-ce donc ? Autant vaudrait dire que les divers âges de l'homme ne sont pas encore l'homme. A la vérité, il reste à la civilisation deux échelons à parcourir, sa quatrième phase (458), et l'ambigu de garantie (552), progrès dont ne se doute pas M. Guizot ; mais est-il sensé de dire que l'état actuel de France, Angleterre, Allemagne, Italie, n'est pas encore la civilisation ? Cette société, ainsi que toutes les autres périodes (tableau 588), est une carrière échelonnée, telle qu'une maison à plusieurs étages ; nous sommes arrivés au troisième étage ou troisième phase, et, si c'est le plus haut étage qui constitue seul la maison, pourquoi M. Guizot ne nous enseigne-t-il pas à organiser la quatrième phase de civilisation ? Ici, comme plus haut, il dénonce lui-même sa science, invoquant des progrès sociaux dont elle ne sait pas nous ouvrir les routes (voir aussi 504).

3° *Voulant déduire le sens naturel du mot* CIVILISATION, il trouve *que le premier fait compris sous ce mot est l'idée de* PROGRÈS, *de* DÉVELOPPEMENT ; *il suppose un peuple qui* MARCHE. Eh ! quelle société ne marche pas ? Les Maures de Grenade avaient bien marché, lorsque, d'une barbarie très brutale, et qui n'était pas même quatrième phase ou perfection de barbarie, ils passèrent en peu de temps à une civilisation la plus raffinée qu'on ait vue en première phase ou caractère chevaleresque (458). Ils avaient même le génie studieux, l'un des caractères de deuxième phase civilisée ; ils inventèrent l'algèbre, ils cultivèrent avec succès les sciences et les arts ; leur civilisation était en phase un et demi, engrenée en 2° ; on n'a guère vu de marche plus rapide en échelle sociale.

La barbarie MARCHE donc, et la sauvagerie aussi, car les Otahitiens, devenus tout-à-coup civilisés, ont fait un progrès colossal, en franchissant les périodes patriarcale et barbare. Les Sandwickois ont mieux MARCHÉ que nous depuis un demi-siècle, car ils ont passé tout-à-coup de la sauvagerie à un ambigu trinaire, participant du barbare et du civilisé. Au lieu de ces pas de géant, nous n'avons pas même su avancer à pas de tortue ; nous restons *engravés* dans la civilisation de troisième phase, plus embrouillée, plus dépravée, plus malencontreuse et plus ignare que jamais sur les voies de progrès. Nous avons acquis à

Quel langage devait tenir un professeur d'histoire sur une invention d'où dépend la restauration des finances, la cessation de l'esclavage et de l'indigence ? Est-ce pour égarer l'opinion que l'état le pensionne si largement ? Que doit-il recommander dans

profusion les fausses lumières, les caractères de dégénération (495), qui font rétrograder et n'engendrent que des orages sociaux. A côté de nous, les Egyptiens ont marché en progrès réel, passant de la troisième à la quatrième phase de barbarie ; il ont fait plus de progrès dans leur échelle que nous dans la nôtre. C'est ainsi qu'on marche dans toutes les sociétés, en dépit de M. Guizot, qui veut que la faculté de *marcher* soit un attribut exclusif de la civilisation.

Elle est, dit-il, *le perfectionnement de la vie civile et des relations sociales ; c'est la répartition la plus équitable de la force et du bonheur entre tous les membres !* Que de faussetés accumulées en trois lignes ! Dites plutôt qu'elle est un raffinement de l'oppression civile et des fourberies sociales et mercantiles : voyez les tableaux donnés, préface, 35, 36, 37, sur les bagnes mercantiles où des enfans, aussi malheureux que ceux du sauvage sont heureux, travaillent dix-neuf heures par jour à coups de fouet pour gagner à peine de quoi ne pas mourir de faim. Et c'est là une répartition équitable, selon M. Guizot ! Tel est le sort où tout le peuple doit arriver par l'industrialisme ou excès de fausse concurrence. (*Préf.* 40, 46.) Si les riches ont gagné en raffinement de luxe, en colifichets, il ne leur reste pas moins un ennui, un vide dont se plaignent les monarques mêmes ; la diplomatie, la jurisprudence, le commerce, n'ont fait de progrès qu'en astuce et non en perfectionnement ou vérité. Le progrès du mal l'emporte évidemment sur celui du bien, 495 ; et quant à la répartition, elle est plus injuste, plus vexatoire que jamais pour l'ouvrier ; elle ne peut être approuvée que par des gens qui ont, comme M. Guizot, 30,000 fr. de rente en sinécure pour débiter un torrent de faussetés et trahir le gouvernement qui les paie si bien. Voir sur la répartition équitable l'échelle B, préf. 41, 42.

Opposons à M. Guizot l'opinion de M. le comte Destutt-Tracy. (Traité d'économie politique.) Il dit : *Les salariés ne reçoivent que le trop-plein de tous les autres*, de sorte que si les autres n'ont pas de *trop-plein*, ce qui arrive périodiquement par mauvaise récolte ou stagnation des fabriques, il faut que les salariés meurent de faim. Répartition bien équitable ! M. de Tracy peint la civilisation sans fard ; M. Guizot, pour gagner ses 30,000 fr., gasconne son crédule auditoire, et prête à la civilisation des caractères qui sont ceux de la période sixième (garanties positives, tableau 588).

5° *Il est deux faits compris dans le grand fait de civilisation, le développement de la vie sociale et celui de la vie individuelle.* Ces deux

l'étude de l'histoire? La partie utile: disposer le siècle à éviter les travers des siècles précédens : l'histoire n'a-t-elle pas flétri les détracteurs de Colomb et de Galilée? Et c'est le professeur d'histoire qui excite les Parisiens à imiter ces zoïles des siècles

effets sont au contraire bannis de la civilisation; les neuf dixièmes des individus, *privés des développemens de la vie sociale*, sont réduits au sort de Tantale, tourmentés par l'aspect des biens dont ils ressentent le besoin. Quant à la vie individuelle, n'est-il pas évident que la classe *la plus civilisée*, celle des riches citadins, est celle dont l'existence est le plus abrégée, le plus accablée d'infirmités? Les enfans mêmes sont sujets à cette disgrâce, car dans certains quartiers de Paris, *bien plus civilisés que les campagnes*, la mortalité sur les enfans est huit fois plus forte que dans la campagne. Ainsi le moyen de savoir quelque vérité sur la civilisation, c'est d'en penser tout le contraire de ce qu'en dit M. Guizot.

6° *Il y a en effet unité dans la civilisation des divers états de l'Europe.* Il faut bien de l'effronterie pour contredire ainsi l'évidence.

Il a dit plus haut que *tout cela n'est pas encore la civilisation:* maintenant il veut donner à *tout cela* le plus précieux des caractères, l'unité, essentiellement incompatible avec l'ordre civilisé qui engendre les duplicités de toute espèce, de systèmes administratifs, de religions, de codes sociaux, de castes, de coutumes, de morales contradictoires, de langages et dialectes, de typographie, de monnaies et mesures, de tout enfin, même de méridien. TOUT CELA est bien la civilisation, mais tout cela n'est pas l'unité. J'ai, sur les duplicités de la civilisation, plus de cinquante sujets de chapitres, tels que celui de contrariété des deux intérêts collectif et individuel; un médecin souhaitant de bonnes fièvres à ses concitoyens; un avocat souhaitant de bons procès à ses cliens; un tailleur, un cordonnier, souhaitant à chacun de mauvaises étoffes et mauvais cuirs, afin qu'on en use le triple du nécessaire; un architecte souhaitant de bons incendies; un vitrier souhaitant une bonne grêle qui casse toutes les vitres, pour le bien du commerce.

Bref, la civilisation est un galimatias de duplicités souvent très risibles, comme celle des sciences philosophiques, dont l'une prêche le mépris des richesses et l'amour de la vérité, tandis que l'autre prêche l'amour du trafic, la soif de l'or et la pleine licence de mensonge, le dogme *laissez faire les marchands.* Tout n'est que duplicité dans l'état civilisé, à commencer par les cours de M. Guizot, qui à coup sûr ne croit pas un mot des faussetés qu'il débite en chaire; mais, pour les 30,000 fr. de sinécure, il faut bien faire des contes au débonnaire auditoire: M. Guizot use largement du droit que donne Horace :

... Pictoribus atque poetis (*atque sophistis*).
Quidlibet audendi, semper fuit æqua potestas.

d'obscurité ! Son thème obligé dans cette conjoncture était de recommander le doute, la circonspection, l'examen, d'après les considérations suivantes.

Une théorie présentée par tel, aborde des problèmes qui ont

7° *Elle dérive* (la civilisation) *des mêmes principes, et tend à amener partout les mêmes résultats.* Comment saurait-on de quels principes elle dérive ? On n'en a jamais fait aucune analyse (section VI) : on est si ignorant sur ce sujet, que pendant dix ans les journaux ont chanté la civilisation renaissante en Égypte, où l'on n'est pas encore sorti de la barbarie. Elle s'y est perfectionnée par ascension de troisième en quatrième phase; mais les innovations de Méhémet Pacha ne sortent pas du cadre de barbarie, bastonnade, sérails, monopole, etc.

Il est bien vrai que la civilisation tend à amener partout les mêmes résultats par son engouement général pour le système mercantile; mais ces résultats, tels que l'extrême raffinement de fausseté, l'appauvrissement croissant des classes ouvrières, sont opposés à ceux dont nous berce M. Guizot. Ainsi la seule vérité qu'il ait dite par hasard est un démenti qu'il donne lui-même à ses paradoxes sur le perfectionnement, sur l'équitable répartition du bonheur. Cit. 4.

8° *La France*, dit-il, *est centre et foyer de la civilisation.* Flatterie bien gauche en paiement des 30,000 fr. de rente ! Ignore-t-on que la civilisation a pour foyers l'Angleterre quant aux sciences et à l'industrie, l'Italie quant aux beaux arts, où toute l'Europe va les étudier ? Peut-on nier la supériorité de l'Angleterre en agriculture, en fabriques, en mécanique, en marine ? Il faut avoir du front pour donner la palme à la France, quand nos agronomes et statisticiens démontrent que l'agriculture anglaise, toutes chances égales, donne un produit presque double du nôtre.

Il est bien un point sur lequel la France est centre et foyer, c'est en ABUS DE PROGRÈS, en fourberie, en frivolité, en calomnie. La France est au premier rang dans ces divers genres; elle est le foyer d'où se répand la dépravation dans le monde policé. Les Juifs et les Chinois, autrefois renommés dans la fourberie, ne sont plus qu'à la suite des marchands français ; la littérature et le système électoral sont devenus deux volcans de calomnie; les sciences, un masque de vandalisme. Le pays qui repoussa les Papin, les Lebon, donne des brevets d'illustration à tout inventeur de MANCHES A L'IMBÉCILE et autres fadaises, tandis que les inventions utiles y sont étouffées comme au siècle de Galilée, plus méchamment encore, car les vandales actuels sont fardés du titre de libéraux, déclamant contre les obscurans et les éteignoirs.

La France est affligée d'un génie malfaisant qui abuse de tout; qu'on en juge par les clubs : ils existaient en Angleterre sans y causer de

épouvanté notre siècle, surtout celui de réunir en ménage et culture combinée, des masses nombreuses de familles agricoles. Il donne pour moyen un procédé nommé séries passionnées, qui n'opère jamais par les voies coercitives ni le besoin, mais tou-

trouble ; à peine sont-ils introduits en France, qu'ils y exercent les plus affreux ravages. La France est un grand enfant, un imberbe politique à traiter comme les enfans à qui on interdit l'usage des armes et instrumens tranchans, qui seraient sans danger dans des mains prudentes. Aussi l'un de ses publicistes, M. Benjamin-Constant, a-t-il dit avec raison que le gouvernement représentatif n'est pas fait pour les Français (nation dénuée d'esprit public et courant aux spectacles le jour où elle apprend la perte de son armée : elle n'est foyer que *des abus* de civilisation.) Brisons sur ce sujet ; revenons au ténébreux professeur.

9° *La civilisation est un fait général, complexe, difficile à décrire.* Trois faussetés à la file ! Quelques sophistes commettent une erreur à chaque phrase, M. Guizot en débite ici à chaque mot. Rien n'était plus aisé à décrire que la civilisation ; j'ai donné le plan de cette analyse en VI[e] section, dans huit petits chapitres qui fourniraient matière à huit volumes. Ils comprennent les huit sortes de caractères à décrire et leur mécanisme. Il est encore faux que la civilisation soit un ordre *complexe,* car les élémens primordiaux qui la composent, le morcellement agricole, l'anarchie commerciale, etc., sont en pleine discorde ; le commerce est le vautour de l'industrie, qui déteste ses rapines. Tous les ressorts en civilisation sont divergens, hétérogènes, tout y est duplicité d'action et non pas COMPLEXITÉ ; je viens de le prouver au n° 6.

D'autre part, le titre de *fait général* n'est pas applicable à la civilisation, elle est un fait local, limité à un sixième du genre humain, car les paysans russes, polonais, et beaucoup d'autres, ne sont pas civilisés. J'ai lu dans un journal que M. Guizot dénature le sens du mot *général*, et en fait des applications insolites ; il tombe dans le travers qu'il m'attribue, *il accumule des choses bizarres en style grotesque.* Mais sa faconde ne donnera pas aux mots les plus connus une acception nouvelle ; il ne fera pas admettre les spécialités pour des généralités : or la civilisation est un fait spécial, une période spéciale parmi les trois qui composent le genre dénommé ÉTAT FAUX, culture morcelée et répugnante. Voir le tableau 588.

10° *On ne peut se borner à la chercher dans un seul pays, les élémens en sont dispersés.* C'est très faux : ces élémens sont les mêmes partout : morcellement agricole, fourberie commerciale, contrariété des deux intérêts collectif et individuel, duplicité d'action, oppression composée ou double mal. (607.) Ces désordres élémentaires existent dans toutes les civilisations ; il n'y a de dispersé que les caractères succes-

jours par l'attraction ou plaisir. C'est un ressort neuf et non pas imaginaire, car il est continuation et application de la théorie de Newton.

A quels caractères pourra-t-on reconnaître si l'auteur résout

sifs (458), qui varient beaucoup dans les quatre phases pleines et les mixtes. Vingt contrées peuvent présenter vingt civilisations différentes en caractères, en développemens et amalgames des caractères; mais le fond, la partie élémentaire est toujours la même dans toute civilisation, et dans toutes les phases d'une période sociale. S'il y a oppression brute sans fausseté, c'est mécanisme barbare; s'il y a astuce sans violence, c'est mécanisme patriarcal; s'il y a violence et astuce combinées, c'est mécanisme civilisé, qui est une collusion d'élémens vicieux produisant la duplicité d'action, et non pas un *effet complexe* tendant à l'unité, comme le prétend M. Guizot qui, dans ses élucubrations sur le mouvement social, ne saurait dire quatre mots sans s'enferrer et se confondre lui-même. Il ferait mieux de s'en tenir à l'histoire que de s'engager en pays inconnu pour lui, et où il ne peut pas manquer de se fourvoyer.

Cette page bizarre que j'analyse contient, sous la forme conjecturale, des questions parasites qui dénotent jusqu'à quel point ces beaux esprits brevetés abusent de la bonhomie d'un auditoire: telle est celle-ci sur la civilisation.

11° *Est-elle un mal, est-elle un bien? Est-elle universelle, s'étend-elle au genre humain?* Que de GRAVES RIENS! C'est parler pour ne rien dire, c'est élever des doutes sur ce qui est certain aux yeux de tout écolier. Que M. Guizot essaie seulement de passer de Cadix à Tanger, ville marocaine, le trajet n'est que d'une demi-journée, et il verra si la civilisation est universelle, si elle s'étend au genre humain. « Est-elle un mal, est-elle un bien? » C'est mettre en problème ce qui est évident aux yeux de tout le monde. Elle est un bien pour ceux qui ont, comme M. Guizot, une sinécure de 30,000 fr. de rente; elle est un mal pour ceux qui sacrifient leur vie entière à enrichir un maître, pour ces enfans qui travaillent à coups de fouet dix-neuf heures par jour (manufactures anglaises), en gagnant *moins de six sous*; elle est un mal pour la moitié de la population qui est dans l'indigence, et pour la grande majorité de l'autre moitié, privée de tout ce qui tient à l'agrément.

Sous le rapport politique, elle serait un bien si elle ne durait que peu de temps, que cinq cents ans; car elle est nécessaire pour créer différens ressorts de progrès social, les sciences fixes, les arts, le grand luxe et autres moyens d'acheminement aux périodes supérieures, 588; mais si elle se prolonge après la création de ces moyens, elle devient un très grand mal, car elle en abuse, surtout en France; elle les emploie à produire, *en sens politique*, les orages sociaux, les commotions et

ce problème sur lequel a échoué la secte Owen, s'il satisfait aux conditions exigibles, comme garantie contre le vol, répartition satisfaisante; et s'il a déterminé le mode d'industrie naturelle applicable aux classes libres, sauvages, enfans, riches oisifs?

révolutions qui empirent la misère du peuple; *en sens matériel*, la détérioration des climatures, qu'une civilisation trop prolongée dénature bien vite par destruction des forêts, effritement des pentes, tarissement des sources et travestissement des saisons. Citons pour preuve des intempéries croissantes, l'année 1829 sans été ni automne en France; les régions d'Assyrie, Chaldée, Mauritanie, autrefois si fertiles, et aujourd'hui transformées en déserts de sable : funestes résultats de leurs anciennes cultures qui, en mode barbare ou civilisé, arrivent au même but, au ravage des forêts, au déchaussement des montagnes. Voyez les chaînes pelées du midi de la France, la Provence et le Languedoc, pays bien pourvus de civilisation; ils étaient autrefois bien boisés, plus tempérés, comportant l'olivier dans des lieux d'où il est banni. La civilisation est donc un mal quand elle se prolonge au-delà de son terme naturel.

12° *Lequel est le but, lequel est le moyen? La société est-elle faite pour servir l'individu, ou l'individu pour servir la société?* Autant vaudrait demander si la main droite est faite pour servir la gauche, ou la gauche pour servir la droite. Question oiseuse! Toutes deux doivent se servir réciproquement. Les philosophes nous disent que tout doit être lié dans le système social; mais où sera le lien si la société est dispensée de servir l'individu qu'elle dépouille de ses droits naturels, *chasse*, *pêche*, *cueillette*, *pâture* et autres (Avant-Propos XII) : elle lui doit donc en indemnité une garantie de travail fructueux et un minimum d'entretien décent, *dette impayable en civilisation*. Pour l'acquitter, il faut inventer un ordre social plus productif, plus équitable en répartition, et surtout limité en population. Mais dès qu'il s'agit d'inventer, les philosophes tirent de l'aile, et trouvent insolubles les problèmes les plus faciles. Aussi sur la question précitée, décident-ils tyranniquement que l'individu doit tout à la société, même son sang (conscription), et que la société ne doit à l'individu que des gasconnades, comme le droit de souveraineté, le bonheur de vivre sous la Charte : plaisant dédommagement pour un misérable qui demande du travail et du pain!

Pour en finir, M. Guizot, par une transition bien alambiquée, en vient à un tribut de circonstance, il déclare *qu'il a l'espoir d'une autre vie, d'un monde invisible où il se rejoindra à Dieu*. Reste à savoir si Dieu voudra se joindre aux calomniateurs tels que M. Guizot; et s'il n'enverra pas au fond de l'enfer toutes ces vipères littéraires. Les philosophes sont bien empressés aujourd'hui de nous dire qu'ils croient en

L'auteur indique dans la disposition en séries passionnées (régime qui fait produire, distribuer, manutentionner et consommer par séries de groupes) les moyens de satisfaire, sans aucune contrainte, aux conditions imposées ou à imposer (586).

Dieu ; ils ne parlaient pas de cela il y a vingt ans, lorsqu'ils ne craignaient pas la Congrégation ; mais depuis que les dictionnaires d'athées ne sont plus de mode, et qu'il faut avoir l'air chrétien pour conserver des sinécures, ces messieurs sont devenus tout-à-coup brûlans de piété et de ferveur ; ils fourrent partout leur profession de foi qu'on ne leur demande pas, car on sait de reste qu'ils sont athées et matérialistes ; leurs belles phrases ne dissuaderont personne ; il est trop tard pour chanter cette palinodie.

Concluant sur ces douze absurdités d'une page de M. Guizot, où j'en aurais trouvé bien davantage en la relisant, j'ai peine à concevoir que dans un auditoire de mille individus à qui l'on débite ces balivernes, personne ne se lève pour lui faire une réplique sévère, lui signaler ses contradictions choquantes, comme celle-ci : « Le mot civilisation com»prend l'idée de progrès, de développement ; il suppose *un peuple qui »marche.* » Les barbares sont donc des civilisés, car ils ont beaucoup marché politiquement, dans leurs progrès industriels en Chine, Indostan et Japon ; ils étaient donc civilisés à l'époque de ces progrès ; cependant ces trois régions ne sont jamais sorties de l'état barbare. Personne ne sait relever ces contradictions du professeur, parcequ'on ne sait pas distinguer les caractères de civilisation et de barbarie, qui n'ont jamais été classés, section VI et 521, et dont la philosophie étouffe toute analyse.

Il résulte de cette omission, que les disciples du cours d'histoire n'en sachant pas plus que le professeur sur le mécanisme civilisé, celui-ci peut aventurer impunément tout sophisme, tout paradoxe sur les questions de progrès social, et placer le progrès dans telles méthodes qui sont une rétrogradation réelle, comme l'est tout système libéral qui ramène la vieille civilisation actuelle aux folies de jeunesse, aux illusions démocratiques : c'est un retour de troisième en deuxième phase ; c'est le vol sublime de l'écrevisse ; et cette illusion est applaudie d'un auditoire qui ne recherche que les enfilades de mots vides de sens, persuadé que tout ce qui est philosophique doit être cru sans examen. Après avoir entendu cet amphigouri de M. Guizot sur le progrès social, chacun s'en va disant : « C'est bien philosophique ! Y avez-vous compris quelque » chose ? Non : ah ! c'est que c'est de la philosophie transcendante ; » quels torrens de lumières, on n'y voit goutte ! Oh ! que les profon» deurs de la philosophie sont profondes ! »

Je ne blâme pas ici le débonnaire auditoire ; il faut de ces comédies intellectuelles dans une grande capitale meublée de riches oisifs, et

Il s'appuie de la chance d'un pis-aller très lucratif, en faisant observer que dans sa théorie composée de trois branches, 1° bénéfices en matériel, ou action unitaire des masses, 2° bénéfices en instinctif, ou éclosion précoce et application fructueuse

dans un siècle qui, dévoré de curiosité sur les mystères de la nature, veut entendre quelque oracle vrai ou faux, de même que les femmes veulent des sorcières ou tireuses de cartes et de bonne fortune. Le gouvernement voit fort bien qu'à travers ces amphigouris philosophiques se glissent des doctrines pernicieuses dont on fait usage pour exciter des troubles, attaquer l'autorité; mais il n'avait aucune théorie séduisante à opposer, aucun moyen de résistance que la voie de répression qui donne des forces à la cabale philosophique. Maintenant il peut la démasquer, la confondre sans attaque, la tuer par le ridicule, par un parallèle des sciences neuves et exactes (580) avec les vieilles jongleries nommées philosophie. Voir art. V.

Un public nourri de balivernes politiques telles qu'en débite M. Guizot, repousse toute science neuve et exacte; il craint de perdre en moyens d'ergotisme autant qu'il gagnerait en lumières. *Condillac* le dit fort bien en ces mots: « Ceux qui n'auront rien étudié entendront mieux une » science neuve que ceux qui auront fait de grandes études et qui auront » beaucoup écrit. » Notre littérature dépravée habitue le public à croire comme oracle philosophique tout ce qu'il ne comprend pas, et à accueillir toute calomnie sans examen, pourvu qu'elle soit en style amusant. Aussi la calomnie est-elle devenue depuis peu une branche de commerce très active dans la littérature française. On pourrait y remédier aisément par quelques mesures déjà connues, comme une justice de paix littéraire et des règlemens de police littéraire.

Faute de ces mesures tutélaires, les calomniateurs ont beau jeu; ils peuvent même s'affubler d'un manteau de justice : ainsi fait M. Guizot, qui, dans un n° de sa Revue Vandale, tonne contre la calomnie, et prend la défense du prince Talleyrand, au sujet d'un libelle intitulé : ALBUM PERDU. Lorsqu'il s'agit d'un personnage puissant, les caméléons littéraires font étalage d'équité: c'est une ruse pour mieux écraser les hommes sans défense; fort de la protection des grands, le Zoïle diffame impunément ses adversaires non protégés. Je l'ai dit : il faudrait dans Paris, où la classe des écrivains est si nombreuse, créer au moins une justice de paix pour établir contre la diffamation et la calomnie un moyen de résistance exempt de frais et de lenteurs. On crée des juges de paix militaires, pourquoi non des juges de paix littéraires dans Paris, où un tel magistrat aurait tant d'occupation ?

Il faudrait en outre une société d'opposition aux charlataneries politiques, un point d'accès pour les inventions d'autre genre que les

des instincts, 3° bénéfices d'attraction, tenant au double enthousiasme qu'excite cette distribution industrielle ; les deux premières branches de bénéfices ne peuvent pas être révoquées en doute; et que si la troisième qui sera suspectée, avortait,

manches à l'imbécile. Le gouvernement est circonvenu par les sophistes qui lui chantent la perfectibilité. Chaque jour on débite dans les chaires et dans les écrits, des torrens de ces hérésies sociales telles que les douze relevées ici d'une page de M. Guizot, page la plus prônée dans les journaux. La réfutation de ces jongleries serait un sujet de leçons très intéressant dans les séances d'une société qui professerait les sciences neuves indiquées (580). La crainte de cette surveillance paralyserait tout-à-coup les beaux esprits qui s'engagent, comme M. Guizot, dans la politique sociale sans y rien connaître; ils seraient obligés d'apprendre cette science nouvelle qui les confondrait à chaque pas ; et dès qu'ils la connaîtraient (au bout de trois jours d'études), ils s'y rallieraient ardemment pour profiter des chances de fortune indiquées (609). Les trois quarts des philosophes accourraient sous la nouvelle bannière, et l'autre quart chancellerait.

Le gouvernement manifesta le désir de créer un foyer d'opposition à ces sophistes, lorsqu'il favorisa la société des BONNES LETTRES, qui n'était nullement en mesure de lutter avec eux; elle venait au combat sans doctrines séduisantes et neuves ; elle n'avait pour toute arme que des talens oratoires qui foisonnent chez le parti agitateur ; elle devait succomber sous le nombre. La doctrine à opposer aux philosophes n'est autre que celle des garanties positives (635), et de l'attraction industrielle que diffame M. Guizot.

Pour prouver que la science est coupable comme lui, que la philosophie sous tous les maîtres n'est qu'un cercle vicieux, qu'un piége à la crédulité, j'examinerai à l'art. V deux phrases d'un de ses collègues, M. *Cousin ;* je le justifierai des reproches que lui ont adressés les journaux, et j'en conclurai que la philosophie, déjà trompeuse entre les mains d'un savant bien intentionné, l'est à plus forte raison sous la plume de ceux qui en font un levier de vandalisme, comme le fait (art. III) M. le candidat libéral de la Côte-d'Or et du Doubs. Ses amis mêmes lui diront qu'il a outre-passé les bornes de la méchanceté littéraire, et que je devais une leçon à celui qui en donne de si dangereuses à ses disciples.

Des journaux disent que le gouvernement a nommé une commission pour élaguer ce qu'il y a de vicieux dans ce cours d'histoire ; elle aura bien à faire si elle veut en éliminer toutes les doctrines insidieuses, toutes les monstruosités tendant à fausser les esprits. On a pu en juger par les douze citations de cette page que les apologistes donnent pour

les deux autres suffiraient déjà à élever le produit au triple de ce que donne la méthode morcelée qui règne dans nos cultures et ménages de famille.

Les motifs de suspicion sont, 1° que l'auteur contredit des sciences dominantes, à quoi il répond que tous les inventeurs fameux, Copernic, Newton, Linnée, Colomb, Galilée, Harvey, ont contredit leur siècle, et que celui qui est d'accord avec les systèmes régnans ne peut pas être inventeur en mécanique sociale, où tout est défectueux.

2° Que la réunion domestique, la gestion combinée, échoue sur de petites masses de trois à quatre ménages; que la discorde y éclate bien vite, surtout parmi les femmes; qu'on échouera encore mieux sur trente, à plus forte raison sur trois cents: il répond que l'échec des petites masses est une présomption en faveur des grandes; car Dieu sachant que l'économie ne se trouve que dans de grandes réunions, a dû adapter son plan à des masses très nombreuses; aussi le régime des séries passionnées n'est-il pas applicable au petit nombre.

3° Que si Dieu nous eût destinés à ce mécanisme, il aurait pris des mesures pour nous le faire connaître dès les premiers âges: l'auteur explique la nécessité du délai (voir 591).

Quel parti doit prendre la France au sujet de cette étrange nouveauté? Éviter la faute où elle tombe constamment: elle éconduit tous les inventeurs autres que ceux de colifichets, perruques philogènes et pommades philocomes, puis elle revendique tout après coup (détail 556), même les bagatelles comme la soupe Rumford. Voici une occasion de réparer cette antique faute par

un chef-d'œuvre: que sont donc les autres pages, si elles sont inférieures à celles-ci? N'est-il pas évident qu'un enseignement qui habitue le public à se repaître ainsi d'un déluge de paradoxes et enfilades de mots vides de sens, ne peut que pervertir le jugement, préparer les voies aux agitateurs; et qu'il faut enfin opposer à cette science trompeuse une rivalité puissante, une doctrine exacte, utile, séduisante, au lieu de lui opposer des entraves illusoires, des bâillons qui ne servent qu'à augmenter son crédit? Quoi de plus dangereux qu'une science, ou plutôt une superstition qui est parvenue à fasciner les esprits au point de faire croire aveuglément toutes les sottises qu'elle débite en s'appuyant d'une parole sacramentelle: *C'est philosophique*, DE FIDE EST.

un examen méthodique. La France a accordé une confiance prématurée à M. Owen qui n'apportait point de théorie; ne doit-on pas au moins assurer l'accès à celui qui donne sur le même sujet une théorie entièrement neuve? Ne fût-elle qu'un germe incomplet, informe, d'autres le développeront : ce serait une tache que de repousser sans examen ce mécanisme d'attraction industrielle qui, si on parvient à l'organiser, opèrerait l'abolition de l'esclavage par toute la terre, et préviendrait tous les vices qu'engendrent l'oisiveté et la répugnance du travail.

Tel est en substance le langage que devait tenir un professeur d'histoire. C'est à lui, je le répète, à prémunir ses contemporains contre les fautes que flétrit l'histoire, et c'est lui qui donne le signal aux zoïles! S'il existait une police littéraire, ne fût-ce qu'un juge de paix littéraire, magistrat qui manque dans Paris, on lui porterait l'écrit diffamatoire de M. Guizot, faussaire dès sa première citation; il serait mandé pour justifier de conformité à l'original, et, sur ce faux ainsi que sur les autres intentions et formes diffamatoires, il serait condamné, en réparation, à l'insertion d'une réplique et analyse triple de l'article improuvé.

Mais sous prétexte de liberté de la presse, on favorise en tout point le vandalisme et la calomnie. Si le gouvernement doutait de sa fausse position à l'égard du monde savant, il suffira de lui citer pour preuve son *index illusoire*. Qu'il interdise un ouvrage, c'est le moyen d'en décupler le débit, tandis que l'index du comité vandale, quoique secret et renié, est efficace parceque le comité tient l'opinion, les journaux, les chaires, etc.; il a un pouvoir sans bornes pour le soutien de son monopole; il est obscurant sous le voile de libéralisme, despote et bâillonneur sous le nom d'ami de la liberté; il impute à ses rivaux tous les vices dont il est pétri, et il est cru aveuglément, parcequ'il a su capter l'opinion par des promesses de liberté, vol sublime et perfectibilité, quand il est évident qu'il veut maintenir l'esclavage et paralyser tout progrès réel, puisqu'il étouffe la découverte, la théorie d'attraction industrielle, qui peut seule opérer l'abolition *convenue* de l'esclavage.

Il n'est pas pour les gouvernemens d'autre parti que d'enlever l'appui de l'opinion à ces sycophantes de vertus patriotiques.

Maintenant qu'on possède le moyen de faire subitement tout le bien que promet l'hypocrite philosophie, il faut que l'autorité désorientée, effarouchée par la révolution, renonce à sa politique de rétrogradation; au lieu d'appeler à son secours le dixième siècle, il faut qu'elle anticipe sur le trentième, et qu'elle prouve, par une petite opération sur cent cinquante pauvres familles et moitié d'une lieue carrée, que les quatre sciences philosophiques engendrent tous les fléaux opposés aux biens dont elles nous leurrent: et qu'on ne peut trouver ces biens que dans l'industrie combinée, dont l'index philosophique veut dérober la connaissance, pour sauver son commerce de systèmes et son monopole de génie.

Une chiquenaude suffira pour abattre ce fantôme de science: faites pour démasquer la philosophie, le centième de ce que vous faites pour l'enrichir; sur un budget de 400,000 fr., dont 200,000 au moins sont absorbés par les sophistes, prélevez un centième, 4,000, pour fonder une société et un journal de la réforme industrielle; il aura bientôt plus d'abonnés que les plus courus; au bout de trois mois vous aurez la souscription nécessaire pour fonder le petit canton d'essai, et, avant même que le coup ne soit porté, dès qu'on fera mine de vouloir fonder, vous verrez tous les saltimbanques de philanthropie faire abjuration et changer de bannière, parcequ'ils se verront abandonnés par les classes honorables, qui reconnaîtront l'erreur, la fausseté du système agricole et commercial fondé sur le morcellement et la libre fourberie. Examinons dans un dernier article combien cette doctrine est incapable de soutenir la moindre attaque.

Art. V. — *La philosophie et les philosophes du* 19e *siècle.*

« Notre crédulité fait toute leur science. »

Aucun de leurs dogmes ne peut soutenir l'examen, on en va juger. Je commence par les deux sciences industrielles, dites Politique et Économisme; elles sont intimement liées. Je passerai de là aux deux sciences intellectuelles, dites Moralisme et Métaphysique.

Traitons d'abord des constitutions libérales ou représenta-

tives, qui sont le cheval de bataille du monde philosophique, le pivot de tous les systèmes de perfectibilité; elles sont aussi absurdes les unes que les autres, depuis la fameuse de TARGET, en 1789, qui devait régénérer toutes les nations, jusqu'aux dernières éclosés, du fait de don Pedro et de Bolivar, qui ont innové par des constitutions à quatre jambes ou quatre pouvoirs; elles n'en ont pas mieux marché pour cela. Analysons le vice de toutes ces chartes.

L'instinct avait suggéré aux philosophes qu'il faut établir en mécanisme social trois pouvoirs, et les équilibrer comme les balances que soutient le fléau : il eût fallu créer ces trois pouvoirs; la philosophie n'en a su imaginer aucun; le gouvernement, qui est l'un des trois, se crée assez de lui-même, sans le secours des beaux esprits.

Tout occupés de se faufiler dans l'administration, les philosophes n'ont envisagé que ce seul ressort, et ils ont érigé en pouvoirs primordiaux deux branches du gouvernement, la fonction législative et la fonction judiciaire; de sorte que leurs prétendus équilibres ne sont qu'une guerre intestine entre les fractions du gouvernement, une lutte des pouvoirs législatif et exécutif. Nos chambres de députés ne sont occupées que de la petite guerre contre le ministère et ses agens dont on convoite les places; le problème est de créer deux pouvoirs qui soient alliés et coopérateurs de l'administration, mais non pas guerroyans contre elle : je les désigne sous les nos 2 et 3 du tableau suivant.

1. Pouvoir central existant, le gouvernement.
2. Pouvoir majeur à créer, les curateurs populaires.
3. Pouvoir mineur à créer, les distributeurs directs.

Les curateurs populaires doivent remplir le rôle dont chacun prend le masque, celui de *pères du peuple.* Or quel est le devoir d'un père? C'est de procurer à ses enfans l'entretien, l'éducation, la dotation, jusqu'à ce qu'ils puissent d'eux-mêmes se soutenir. Par analogie, les *pères collectifs* ou curateurs populaires doivent procurer à la classe pauvre, qui ne peut ni tenir ménage ni se soutenir par elle-même, une ferme d'asile dans les campagnes, un ménage d'asile dans les villes. Cette classe dénuée comprend au moins le tiers de la population, même les

deux cinquièmes, environ huit cents sur deux mille. Il faut donc par chaque division de deux mille un asile, soit ferme rurale, soit ménage urbain, où le peuple et les infirmes soient pourvus du nécessaire DÉCENT et non pas de pain noir; un séjour agréable où ils trouvent des travaux variés et lucratifs, et où l'on soit assez heureux par l'attraction industrielle jointe à l'aisance, pour que les moins riches de la classe moyenne, restée en ménage familial, désirent l'admission au ménage combiné, et se croient dupes de vivre en ménage incohérent. Ces asiles doivent être régis par les plus riches du canton, et constitués par actions dont la classe pauvre peut prendre des coupons, selon la méthode exposée au Traité.

On réplique : La classe pauvre serait donc plus heureuse que la moyenne ? Qu'importe ! La classe moyenne est toujours libre de sortir de l'état philosophique ou ménage incohérent, et d'organiser des ménages combinés. Pourquoi ceux-ci seront-ils si heureux? Il en est diverses causes: 1° le produit triple; 2° la répartition équitable, sans risque de vol; 3° le genre de vie et de travail conforme au vœu de la nature, adapté aux instincts de chacun (voir sur ce sujet les aperçus donnés au début de l'art. II). Je ne peux pas expliquer ici l'organisation de ces réunions, je me borne à envisager leur produit.

La classe pauvre, formant le tiers de la population, est celle sur qui pèse tout le travail; elle en fait la bonne moitié, car les riches ne s'emploient guère qu'à présider et surveiller, ce n'est pas produire. Ainsi ce tiers de population réunie en ménages combinés, cultiverait la bonne moitié des terres en fermage ou en propriété actionnaire; il exercerait plus de moitié des travaux de fabrique, en les alliant à la culture (comme dans les montagnes de Saint-Étienne et autres). Exerçant plus de moitié du travail productif qui rend six milliards en France, son produit élevé au triple donnerait neuf milliards au lieu de trois, non pas la première année, mais au bout de quatre à cinq ans, lorsqu'on aurait eu le temps de faire les travaux combinés de région, tels que bassins de réserve au sommet des vallées, rigoles d'arrosage, restauration des races de bestiaux, accroissement des vergers qui ne peuvent fructifier ni la 1re ni la 2e année.

Les six milliards de surcroît que donneraient ces établissemens

seraient répartis, un au gouvernement, deux aux actionnaires, trois au travail; chaque classe gagnerait prodigieusement; examinons: le fisc perdrait trois cent millions d'impôt perçus directement ou indirectement sur le menu peuple; mais regagnant un milliard, il aurait sept cent millions de bénéfice, en tout dix-sept cent millions, plus cent millions d'économie sur la perception; celle des ménages combinés ne coûterait rien au fisc, il éviterait de plus les frais de recouvrement sur les ménages incohérens; chaque ferme d'asile s'en chargerait pour une légère provision. Le fisc aurait donc en France dix-huit cent millions de rente; il ne serait plus réduit à refuser deux cent millions pour le travail le plus urgent, celui des grands chemins; il les ferait à très bas prix, parceque les fermes d'asile traiteraient pour la confection ainsi que pour l'entretien.

Les classes riche et moyenne gagneraient deux milliards de plus en produit de leurs actions sur les fermes d'asile, et le peuple, obtenant trois milliards en sus de ses salaires actuels, vivrait dans l'abondance et la gaieté. Un autre bénéfice très considérable pour les riches, serait la cessation des vols, des mauvaises mœurs du peuple, et de la plupart des crimes; car les trois quarts n'ont d'autre source que la misère. Tel serait le rôle de l'un des pouvoirs non existans, que j'ai nommé corps des CURATEURS POPULAIRES.

C'était là le premier appui que devaient ménager au peuple ses prétendus amis, ses représentans surnommés pères de la patrie, pères bien libéraux en paroles et bien stériles en génie. Pour leur intérêt même, il leur eût convenu de songer à cette amélioration de sort du peuple; ils y auraient trouvé leur compte: l'état devenu très riche et moins lésineux, aurait pu aisément leur allouer à tous, les 1,000 fr. par mois qu'obtiennent quelques favoris; leurs places, dans ce cas, seraient de beaux canonicats oratoires à 12,000 fr. de rente, où chacun pourrait faire étalage de rhétorique sans craindre la terrible CLÔTURE qui prive les amateurs de tant de belles philippiques. Lorsque l'administration serait facile par l'aisance du peuple, il y aurait peu de lois, peu d'affaires à discuter dans le double sénat, et on y ferait à loisir assaut de faconde.

Je passe à l'autre pouvoir que nos équilibristes n'ont pas su

inventer, c'est le corps des distributeurs *directs et subordonnés;* corps opposé à celui des distributeurs despotiques nommés *marchands*, qui deviennent propriétaires d'une denrée dont ils ne sont ni producteurs ni consommateurs. Cet arbitraire commercial aujourd'hui prôné par les philosophes, sous le prétexte de liberté, semblera bientôt plus coupable que l'attentat des voleurs de grand chemin et des faux monnayeurs. En commerce, comme en toute relation, la philosophie ne sait prôner que les abus de liberté, que l'anarchie, sans savoir inventer aucune méthode favorable à la vraie liberté, qui repose sur le contentement respectif des parties; or comment l'acheteur dupé par le marchand peut-il être satisfait? comment le public affamé par un accapareur de grains, comment cent fabriques entravées par un spéculateur qui fait enchérir les matières, peuvent-ils aimer cette fausse liberté qui sacrifie les masses à la cupidité d'un individu?

Le commerce étant vingt fois plus étendu dans l'ordre combiné que dans l'ordre civilisé, où les villages n'ont aucun commerce journalier entre eux, s'il fallait, sur cette masse énorme d'échanges, passer par la griffe des intermédiaires commerciaux, toutes les relations seraient paralysées par les extorsions mercantiles dont on ne veut pas aujourd'hui tenir compte. Le seul commerce de vin vole au public de France annuellement cinquante millions de francs, sur la vente de l'eau, en mixtion d'eau pure avec variantes, eau de bois d'inde pour les vins rouges, eau de réglisse pour les vins blancs. On entend des marchands de vin dire plaisamment: « J'ai dans ma cour une pompe qui me rend 10,000 fr. par an. » Rien n'est plus vrai.

Combien d'autres sortes de vols dans ce genre de commerce, par les vins fabriqués, drogués, quoique sans eau! Je n'exagère pas en disant qu'il vole aux Français cent millions en sus du bénéfice admissible; en outre, il empêche une consommation de cent millions par l'entrave de fraude, par la défiance et le dégoût que causent tant de supercheries. Voilà, dans une seule branche de commerce, deux cent millions de lésion pour la France, en vols ou stagnation: ajoutez les lésions qu'elle éprouve dans toutes les autres branches de commerce, notamment par suite d'accaparement et agiotage, quand les sangsues enlèvent,

comme en 1812, toutes les farines à 60 fr. le sac, et les revendent à 120 fr. à la suite de fausses alarmes.

Ce brigandage est prôné par les économistes qui le décorent du nom de liberté. Les députés, embarrassés de trouver deux cents millions en compensation des droits réunis, sels, tarifs de douanes, auraient dû entrevoir que c'est sur le commerce qu'il faut prendre; et que l'invention du mode de commerce véridique donnerait à l'État les deux cents millions, tout en délivrant le peuple des rapines mercantiles; car la seule branche des friponneries commerciales, telles que vente de cinquante millions d'eau en guise de vin, sable mêlé dans les farines, et autres falsifications sur toutes denrées, s'élève déjà à deux cent millions au moins; si on y ajoute le prix du travail parasite de cinq cent mille agens à supprimer, c'est encore trois cent millions, à n'estimer leur journée que 2 fr. par jour; comptons ensuite les bénéfices en dehors du système de fraude, comme le profit d'accaparement, qui n'est pas fraude, mais extorsion franche; puis les bénéfices de banqueroute, qui sont pris sur les classes productives, cultivateurs et manufacturiers, et sur les capitalistes; puis les bénéfices d'usure, qui, bien que cachés, n'en sont pas moins énormes; et beaucoup d'autres dommages, tels que les avaries, qui n'auraient pas lieu en gestion combinée; vous verrez que ce commerce, dont la philosophie déplore les souffrances et les plaies, fait lui-même une plaie de huit cents millions à la France, en saignée annuelle qui se réduirait à trois cents millions sous une régie de mode véridique; elle verserait au fisc deux cent millions pris sur les provisions d'entrepôt, vente et achat; elle allouerait cent millions pour ses agens peu nombreux et ses frais de matériel, total trois cents millions. Ce serait quadruple avantage pour le public: 1° transactions nombreuses que faciliterait la garantie de vérité; 2° retour de cinq cent mille individus à la culture; 3° retour de cinq cents millions de capitaux absorbés par le commerce mensonger; 4° cinq cents millions d'économie obtenus par suppression du service mensonger ou concurrence anarchique.

Le mécanisme véridique opèrerait tout à contre sens de la doctrine *Saint-Simon* (582) accréditée dans Paris, et selon laquelle il faudrait élever au rang suprême ces fourmilières de marchands que la fausse liberté fait pulluler.

La régie du commerce véridique est le troisième pouvoir qu'il eût fallu inventer. Elle se compose de commis amovibles qui n'opèrent que par entrepôt, ne peuvent ni retarder les ventes, ni acquérir aucune denrée, aucun objet en propriété, sans justifier de consommation ; et qui sont responsables de toute fraude qu'essuierait l'acheteur. Dès que les fermes d'asile seraient en activité, elles rompraient toute communication avec les marchands, et organiseraient, sous la direction du ministre, leurs agences qui, correspondant entre elles, éviteraient toute rapine intermédiaire. Le bénéfice resterait aux seuls producteurs, sauf la provision fiscale; les ménages de famille abandonneraient de même les marchands, et traiteraient par l'entrepôt *concurrent trinaire* (il doit être trinaire pour la concurrence, pour ménager l'option aux consignataires et aux acheteurs).

Je ne peux entrer dans aucun détail sur ce vaste mécanisme; j'y ai touché légèrement au Traité, sect. VII : je me borne à dire que les chefs de l'entrepôt, ou distributeurs directs, sont, comme les curateurs populaires, un corps qui, loin d'être en lutte avec le gouvernement, lui rend des services de toute espèce, fait toutes ses fournitures au plus bas prix, en qualité fixe, sans risque de fraude, et verse encore au fisc la provision perçue en entrepôt, frais déduits. Ainsi doit finir ce sarcocèle mercantile qui dévore l'industrie, cette pétaudière de marchands que la philosophie porte aux nues, érige en colonne de l'auguste vérité.

L'action des deux pouvoirs précités peut seule assurer au peuple un bien-être que la philosophie lui donne en fumées de souveraineté, en pain noir, en haillons, tandis que ses constitutions libérales jettent des sénatoreries de 50,000 fr. de rente à la tête de banquiers déjà rentés à 100,000 écus. Lorsqu'on connaîtra le mécanisme des garanties positives (période 6, tableau 588), régime qui n'est pas encore l'ordre combiné, mais qui emploie déjà les deux pouvoirs décrits ci-dessus; nos illustres fabricans de constitutions, depuis Solon jusqu'à Target, sembleront des démagogues pitoyables, et leur science deviendra la risée des enfans. Ces égoïstes n'ont pas pu ignorer qu'il faudrait avant tout assurer le nécessaire au peuple, et qu'on ne peut y parvenir par les grandes réunions économiques et productives dont il fallait déterminer le mécanisme naturel.

L'égoïsme des législateurs s'est transmis aux assemblées représentatives; elles ne veulent prendre que sur le faible et le pauvre. On en citerait vingt preuves : par exemple, dans Paris, il est une corporation qui devrait verser soixante millions au cautionnement, et qui n'en verse pas le dixième; c'est le corps des agens de change, qui, gagnant annuellement douze millions, devrait en déposer trois chaque année, afin que les soixante charges fussent grevées d'un million chacune au bout de vingt ans, époque où s'arrêterait le versement. Dans d'autres branches de cautionnement, on trouverait des millions à recouvrer de tous côtés, sur des charges qui se vendent au décuple du prix d'origine; mais tous les corps qui ont des bénéfices faciles sont sacrés, inviolables, aux yeux des représentans. On est péniblement affecté en voyant que dans cette assemblée nombreuse, il s'en trouve une grande majorité occupée à épiloguer les détails du mobilier d'un ministre, et pas un seul homme qui ose signaler tant de rapines commises par le commerce, *en gros et en détail*: VOLS EN GROS par les friponneries de genre, comme celle de cinquante millions d'eau vendue pour vin ; VOLS EN DÉTAIL ou friponneries d'espèce, comme celle qui a lieu sur les cautionnemens de la part des agens de change, et de tant d'autres compagnies *formées* ou *à former*; on en pourrait indiquer plusieurs qui verseraient des millions si on voulait les admettre, *même sans monopole*.

C'est d'Angleterre que nous est venue la chimère politique de représenter le peuple par des hommes qui se rient de ses misères, et dont les intentions secrètes sont bien exprimées dans ces deux phrases ; l'une du ministre Walpole, disant : « J'ai dans mon » portefeuille le tarif de toutes les probités du parlement; » l'autre d'un député anglais, disant à ses commettans : « Je vous » ai achetés cher, il faut que je vous vende cher. » Sans doute il y a des exceptions à cette perversité; on voit des représentans très intègres ; mais qu'importe? puisque la majorité fait loi, et qu'on sait, dit Molière, *l'art de traire les hommes*, de manier la pâte électorale et parlementaire. Un ministère tant soit peu exercé arrive bientôt à son but par le moyen très connu : « faire » payer à une nation le prix de la corruption de ses représentans. » Du reste, c'est un excellent ressort que le système représentatif

pour avoir de bons impôts, et l'on peut dire aux souverains qui le repoussent : *Vous ne savez pas ce que vous refusez.*

Au résumé, il est la plus palpable des illusions, pernicieuse surtout, en ce qu'elle fausse les esprits sur ce qui touche aux garanties positives. Aussi a-t-elle été avidement accueillie par la France, qui ne sait qu'imiter toutes les sottises d'outre-mer. Les Anglais ont laissé le calcul de l'attraction à moitié chemin, la France n'a pas osé le continuer, de peur d'empiéter sur les droits de l'Angleterre. On citerait vingt de ces écueils politiques où la France tombe par manie d'imitation ; puis elle veut, avec cet esprit servile, se dire le foyer de la civilisation ! Elle n'en est que le *paillasse* et le *bardot*, payant partout de ses soldats et de ses trésors, sans obtenir aucune restitution de territoire, livrant débonnairement à autrui ce qu'elle a péniblement conquis, vache à lait des autres cours, caricature politique.

Voilà, disent les libéraux, l'abîme d'où nous voulons sortir la France. Eh ! vous l'y engouffrez plus profondément ; les cours, connaissant votre savoir-faire, depuis 1793, sont *effarouchées ;* elles se jettent dans les bras du 10e siècle pour échapper au libéralisme dont elles ne veulent à aucune condition. Avisez donc à satisfaire votre ambition par une autre voie qui puisse convenir à la cour, comme l'attraction industrielle et le doublement d'impôts, fruit du quadruplement de produit. Abjurez une science qui n'a su établir que le chaos en politique ainsi qu'en industrie ; car au lieu de trois pouvoirs homogènes, elle en crée une douzaine qui s'arrachent la proie : j'en cite seulement sept, dont quatre coïncidens avec la cour, et trois dissidens.

A. *Conseil d'État*, pouvoir judiciaire et législatif.

B. *Clergé et congrégation*, pouvoir de fait.

C. *Corps enseignant* qui, par intervention des jésuites, va former un pouvoir bien supérieur aux constitués.

D. *Police*, pouvoir de fait, en dehors des lois, pouvant amnistier et employer un criminel, corrompre valets, enfans, fonctionnaires, pour exercice de la délation et de vices spéculatifs utiles au plus fort.

X. *Philosophisme*, pouvoir qui maîtrise l'opinion, la dirige à contre-sens des vues de l'autorité.

Y. *Commerce*, pouvoir très despotique depuis qu'il est étayé

d'une secte nommée industrialisme, et qu'il peut, sous le masque de liberté, commettre des vols par cent millions.

Z. *Factions étrangères*, entraînant l'autorité terrifiée par la peur du libéralisme.

Voilà donc, en dehors des trois pouvoirs constitués, sept autres, dont quatre homogènes avec la cour, A, B, C, D; et trois hétérogènes, X, Y, Z. Combien voit-on dans l'ordre civilisé de ces pouvoirs qui, comme les jacobins, sont plus puissans que les trois constitués! Il en existe aussi de masqués, soit en sectes politiques ou religieuses, soit en corporations, comme les agens de change de Paris.

Louis XVI et Necker ne savaient pas où puiser cinquante millions de revenu pour les employer utilement en France; les agens de change trouvent aujourd'hui cent millions par an, pour les livrer à l'étranger, contre assignats, malgré l'imminence de banqueroute. Le roi et son conseil ne trouveraient pas dix millions pour ce fol emploi s'ils les demandaient *simplement*, sans recourir aux menées des agens de change; ils sont donc un pouvoir plus influent dans divers cas que l'autorité suprême; eh! quel équilibre peut-on voir dans cette cohue d'une douzaine de pouvoirs qui s'arrachent les lambeaux du cadavre civilisé? Les philosophes sentent si bien les ridicules de ce mécanisme, qu'ils refusent obstinément d'en faire l'analyse telle que je l'ai tracée en VI[e] section: pour esquiver la tâche, ils disent comme M. Guizot, *que la civilisation est un fait difficile à décrire*, ce qui signifie que *les vérités fâcheuses sont difficiles à avouer* pour des charlatans littéraires, vivant sur les illusions de vol sublime dont ils bercent le monde social. Ce monde au contraire est stationnaire et rétrogradant sous la direction des politiques et économistes, sect. VI et VII. Que penserait-il de leur science en apprenant qu'elle le fait cheminer à reculons? C'est de quoi l'on se convaincra en lisant ces deux sections.

Il reste à parler des secours qu'on tire de la morale et de la métaphysique. Le défaut d'espace m'oblige à supprimer presqu'en entier ces deux articles. En parlant de la morale, il faut d'abord demander *de laquelle*, car il en est de toutes couleurs; on en fabrique, bon an mal an, une cinquantaine de systèmes, selon les statistiques littéraires (191); de sorte que celui qui veut

se conduire moralement, doit chaque semaine changer de principes et de mœurs, pour rendre hommage à chacun de ces nouveaux systèmes, tous excellens; car si on prétendait qu'un d'entre eux est préférable, il y aurait des milliers de systèmes à mettre au rebut, ce qui serait une grande calamité pour le commerce de morale, qui a besoin de débiter chaque année cinquante nouveaux systèmes contradictoires, non compris les anciens.

Ils ne s'accordent que sur une sottise, qui est de choisir pour base de leur édifice la vie de famille; ils ignorent que le groupe de famille est essentiellement faux (310); il l'est à tel point que si la loi n'intervenait pas contre les pères, on verrait en tous pays ceux de classe pauvre exposer leurs enfans, les vendre aux marchands de femmes ou d'esclaves, les mutiler pour la musique d'église et le service des sérails. La classe riche les sacrifie d'une autre manière, par le droit d'aînesse et la réclusion claustrale, par la contrainte d'imitation en travaux et habitudes, quoiqu'il y ait *deux cents à parier contre un*, qu'un père de six enfans ne trouvera point parmi eux son identique de caractère (315). Le père ne tient aucun compte de cette différence de penchans; s'il est ami du commerce et ami des raves, il forcera son fils à manger des raves et débiter des mensonges à la boutique. Les pères se plaignent tous d'inégalité et d'insuffisance dans la dose d'affection que leur portent les enfans; il faut lire (315) la méthode naturelle d'équilibre sur ce point, et on se convaincra que la vie de famille est essentiellement contraire au bonheur des pères ainsi que des enfans.

C'est principalement sur l'éducation que la morale s'exerce: pour juger de son impéritie en ce genre, il suffit d'énumérer neuf écueils où tombent tous nos systèmes d'éducation.

1. Pluralité de méthodes, seize appliquées à un même sujet, toutes contradictoires (198).

2. Lacune d'éducation dans l'âge de trois à cinq ans, époque assignée à l'éclosion des instincts et à l'essor des tempéramens.

3. Absorption des instincts, préf. 48, et par suite, médiocrité perpétuelle du sujet, sauf rares exceptions.

4. Faussement des facultés corporelles et intellectuelles.

5. Impulsion à la paresse et au ravage.

6. Étude répugnée par l'immense majorité.

7. Théorie placée avant la pratique attrayante.

8. Solité d'enseignement, méthode uniforme à l'école.

9. Éducation mondaine qui vient à seize ans renverser tout l'édifice des pédagogues.

Un seul instituteur a su remédier *en partie* au deuxième vice, et approcher du but, c'est M. Amoros, qui enseigne à développer dans l'âge de trois à cinq ans les facultés *corporelles seulement*. Sa méthode gymnastique est un progrès réel, par emploi d'un âge inculte et ingrat dans l'ordre actuel. En récompense, les députés lui ont retranché le traitement qu'il recevait à juste titre. C'est toujours sur les plus faibles que frappent ces prétendues économies qui ont donné en 1828 une épargne de 300,000 fr. et un surcroît de dépense de trois cent millions. (Voir 493, et substituer le chiffre 120 au chiffre 20.)

On vante chaque jour de nouvelles méthodes d'enseignement comme Lancaster, Jacotot, Clerc, Carstairs; mais on ne donne aucun moyen de les présenter *cumulativement* à l'élève, dans une même école, afin qu'il ait l'option sur le mode adapté à son instinct. Ce cumul de méthodes ne peut avoir lieu que dans les écoles combinées et échelonnées, d'une phalange de séries passionnées, réunissant près de quatre cents familles, et développant tous les instincts.

Si l'on veut lire sur ce sujet les détails de la section III[e] et les moyens neufs que fournit en éducation une phalange de séries passionnées, on reconnaîtra que rien n'est plus opposé à la nature de l'homme que la vie de famille et la morale, art de retarder, *morari*, et entraver l'essor des passions, instincts et goûts, faute de savoir les utiliser. C'est une science toute négative, qui, spéculant seulement sur la répression du mal, ne possède aucun moyen efficace ni contre le mal, ni pour la création du bien. Elle a terminé honteusement sa carrière en capitulant avec l'esprit mercantile et le mensonge ; étrange dénouement pour une science qui prétend chercher l'auguste vérité ! La religion ne s'est pas souillée de cette tache ; elle n'a point cédé au torrent, point fléchi devant le commerce; plutôt que d'adhérer à ce régime de tromperie, elle a préféré n'en rien dire. L'analyse de ses turpitudes, chap. 51, 52, était une des fonctions imposées à la

morale (580), qui, sur ce point comme sur toute autre analyse, a perfidement étendu le voile sur tous les vices de la civilisation, sect. VI.

Passons à la métaphysique dont la défection a été le plus désastreuse, car c'était elle qui devait aller droit au but, au calcul de l'attraction passionnée. Elle-même s'en impose le devoir IMPLICITEMENT ; on va en juger par une phrase de M. Cousin, sur laquelle ont beaucoup glosé les Parisiens ; ils ont prétendu qu'il fallait la traduire en français, ainsi que tout son cours de philosophie ; ils peuvent bien mieux adresser ce reproche à la politique ténébreuse de M. Guizot (voir la note, 621). La phrase de M. Cousin, tant critiquée, est rigoureusement juste, et n'a que le défaut reproché par Boileau à Perse, un style trop serré, enfermant moins de mots que de sens. La voici :

« Dans tout et partout, Dieu revient en quelque sorte à lui » même dans la conscience de l'homme, dont il constitue *indi-* » *rectement* le mécanisme et la triplicité phénoménale, par le *reflet* » de son propre mouvement, et de la *triplicité* essentielle dont il » est l'*identité* absolue. » Je passe au commentaire.

Dieu serait bien déshonoré s'il était, de son plein gré, partie constituante des consciences de civilisés, qui ne sont qu'hypocrisie et cloaques de vice. L'orateur a bien fait d'ajouter le mot *indirectement ;* ce mot suppose que Dieu n'est point coopérateur spontané de nos consciences, dans les sociétés sauvage, patriarcale, barbare et civilisée, qui sont un travestissement des passions. Dieu, dans ces quatre périodes, ne s'allie aux consciences méprisables des civilisés et barbares, que par UN REFLET DE MOUVEMENT GÉNÉRAL, par une adhésion spéculative aux âges de vice, qui sont nécessaires à préparer les âges d'harmonie sociétaire, ou industrie combinée (588, 589, 590).

Et comme les deux âges de vice, placés en début et en fin de carrière sur chaque globe, sont de courte durée, ne comprenant à eux deux qu'un huitième de la carrière, Dieu spécule sur ces âges malheureux, comme le chirurgien qui, par bienveillance pour le malade, le soumet à des pansemens douloureux pendant quelques semaines, afin de lui rendre pour long-temps la santé. Voilà en quel sens Dieu adhère INDIRECTEMENT aux persécutions aux fourberies du régime civilisé et barbare : c'est à ses

yeux une abomination sociale, une transition pénible qu'il admet comme voie d'acheminement au bonheur, au régime des séries passionnées; régime qu'on ne peut pas organiser avant d'avoir poussé très loin la perfection des sciences, des arts et du grand luxe que crée l'infâme civilisation : elle est l'image de la vipère dont on extrait, malgré son venin, des bouillons salutaires.

Pour achever l'analyse de la fameuse phrase, je passe aux deux triplicités de Dieu, *l'essentielle* et *la phénoménale*. Elles ne peuvent être que l'accord des trois principes essentiels de la nature, mis en action et conciliés dans un phénomène social; ces principes sont :

1° Dieu et les âmes, principe actif et moteur;

2° La matière, principe passif et mû;

3° Les mathématiques, principe neutre et régulateur.

Dieu ne peut être identique ou unitaire avec les deux autres principes, MATIÈRE ET GÉOMÉTRIE, qu'autant qu'il dirigera mathématiquement la partie spirituelle des mondes, les âmes, passions et sociétés. Mais où trouver en civilisation cette justice mathématique? Ni M. Cousin ni d'autres ne pourront analyser dans nos sociétés perverses une marche juste, un mécanisme géométrique des passions. A défaut de cette justice qui certes n'existe pas en civilisation, Dieu semble hors d'unité avec le troisième principe nommé mathématiques ou justice exacte; si donc la civilisation était notre destinée, il y aurait duplicité d'action dans le mécanisme de l'univers, car Dieu emploierait,

La distribution mathématique pour le mouvement matériel,

La distribution injuste pour l'essor des âmes et passions.

Autre contradiction où tomberait Dieu. Il serait hors d'unité avec la matière, s'il n'avait pas préparé les moyens de diriger les âmes et les sociétés humaines *par attraction*, comme les réunions d'astres et d'animaux. Dieu serait donc en dissidence avec les deux autres principes de la nature, si l'ordre civilisé et barbare était destinée de l'humanité; car cet ordre s'isole en tout sens des deux méthodes mathématique et attrayante qui régissent l'ensemble de l'univers matériel et les sociétés d'animaux industrieux.

Ainsi M. Cousin, dans ses leçons, s'impose double tâche, celle de rallier *à la géométrie* et *à l'attraction* tout le mécanisme

social et industriel. Tant qu'il ne satisfait pas sur ces deux problèmes, son assertion sur les *triplicités dont Dieu est l'identité absolue*, reste au rang des paradoxes : elle est juste pourtant; mais l'auteur ne la motive pas, et ne peut la motiver qu'avec le secours d'une science qu'il ne possède pas encore, c'est la théorie mathématique de l'attraction passionnée et de l'industrie attrayante, étude que les métaphysiciens ont refusée, au mépris de leur précepte, *explorer en entier le domaine de la science.*

Concluons de l'analyse de cette phrase dont je démontre la rectitude, que lorsqu'il arrive à la philosophie de dire quelque vérité, on peut être sûr d'y trouver la condamnation de cette science, bien nommée incertaine.

En justifiant la phrase de M. Cousin, la plus critiquée par les Parisiens, je n'admets pas pour cela celles qu'ils ont applaudies, comme la suivante : « Il existe cinq élémens de l'humanité, l'*utile*, » le *juste*, le *beau*, le *saint* et le *vrai ;* en d'autres termes, l'in» dustrie, les lois, les arts, la religion et la philosophie, qui est le » point culminant de la nature humaine, l'expression la plus élevée, » le dernier mot de la société. » Oui, des sociétés mensongères numérotées 3, 4, 5, au tableau 588. Elle n'est que le point culminant des astuces et des piéges, manœuvrant sourdement pour empêcher toutes les études (580) qui pourraient conduire au vrai progrès social. Au reste, chaque professeur élève sa science au *point culminant;* Molière a joué ce ridicule : on voit dans sa comédie du *Bourgeois gentilhomme* les professeurs de danse, de morale, disputer à coups de poing sur la priorité de leur science.

Mais si l'utile et le juste sont élémens de l'humanité, l'ordre civilisé est donc hors des élémens sociaux, car il est INJUSTE envers les malheureux et les faibles qu'il frappe de double disgrâce (605), et envers le peuple qu'il prive du nécessaire ; il est ennemi de l'UTILE en repoussant la théorie d'industrie combinée, d'où naîtraient le quadruple produit et le règne de la justice. Quant au VRAI, M. Cousin le trouvera-t-il chez les marchands, les gens de loi et les paysans? Pas plus que chez les philosophes et les grands. Le BEAU, qui règnerait dans les campagnes et les vastes édifices de l'industrie combinée, section II, est banni de nos amas de chaumières, nommés villages, et encore mieux des sales et hideuses villes de la belle France, telles que Rouen,

Troyes, Angers, Poitiers, et tant d'autres meublées de rues étroites où on ne voit pas clair en plein midi.

Quant au cinquième élément, LE SAINT, ou esprit religieux, il est banni de nos études par la philosophie qui ne veut pas concéder à Dieu le premier rang en législation; elle le dépouille du droit de faire des codes sociaux, elle le place au-dessous de Solon et Target; elle refuse de reconnaître les cinq propriétés élémentaires de Dieu (417), et les douze garanties que l'attraction présente à Dieu et à l'homme (419). Il faut lire cet aperçu de la partie religieuse, dévolue aux métaphysiciens (417, 442), pour apprécier la perfidie de leur science qui nous a détournés de toute recherche sur l'attraction passionnée moteur de l'homme, et qui pourtant se vante *d'explorer en entier le domaine de la nature.*

Au reste, en observant que cette philosophie, parée d'un beau zèle pour la liberté, étouffe la théorie d'industrie attrayante, seul moyen d'effectuer l'abolition subite de l'esclavage par toute la terre, on reconnaît aisément qu'elle est le point culminant de la perfidie et de l'obscurantisme. Elle n'est dans ses quatre branches qu'un moulin à systèmes, servant de commerce lucratif aux beaux-esprits. Lorsqu'on leur parle de sciences neuves et exactes à substituer aux fausses, ils répondent comme Vertot, historien de Malte, *Mon siége est fait, je n'y peux rien changer.*

Conclusions. — Candidature de fondation.

En considérant que sur trente-deux millions de Français, il en est vingt-deux millions qui, pour se nourrir et se vêtir, *ont moins de sept sous par jour,* il est évident que la civilisation perfectible est un enfer anticipé; que l'industrialisme est une duperie; et qu'il faut recourir à l'industrie attrayante et combinée. Son quadruple produit (595), avec équilibre de population (396), doit réunir les suffrages pour une prompte épreuve.

La cour veut-elle en finir à l'instant des tracasseries libérales, veut-elle voir, à la prochaine session, une chambre douce comme un agneau, congédiant son cortége d'associations provinciales, et votant d'emblée le budget, non pas à la majorité, mais à l'unanimité? Il faut, avant la convocation, que le minis-

tère mette en débat la nouvelle doctrine, par une société *dubitative*, à leçons et conférences libres, comme les réunions enseignant le sophisme. Celle-ci, protégée et ne redoutant pas le comité vandale, démontrera en peu de jours que tout libéralisme est FAUX et ILLUSIONNAIRE s'il ne va pas droit aux deux buts, à la création des deux pouvoirs tutélaires (635), l'un d'industrie combinée et attrayante, l'autre de commerce véridique par entrepôt sans propriété. Alors les intrigans ne pourront plus *faire l'opinion;* elle saura que le libéralisme actuel n'est, chez les hommes loyaux, qu'égarement philanthropique, prenant les intentions pour des moyens; et chez les philosophes, que ruse pour nous faire changer de maîtres et envahir les bonnes places; elle saura que le vrai libéralisme doit servir le gouvernement et le peuple (641), au lieu de harceler l'un sous prétexte de servir l'autre. Une fois la nouvelle doctrine ébruitée, la chambre verrait qu'il devient inutile de guerroyer, puisque l'état va obtenir par l'industrie combinée de nouveaux impôts, au-delà du nécessaire; qu'on pourra supprimer les impôts onéreux, sans délai, *en replaçant les agens;* et donner à tous les députés le traitement de 12,000 fr., octroyé au petit nombre.

Examinons, au sujet de cette nouveauté, les intérêts des monarques et des opposans qui se disent libéraux.

Les monarques: Ils sont en fausse position depuis l'existence du libéralisme, qui harcèle et alarme les trônes. Ils songent (au dire de quelques journaux) à lui opposer des coups d'état; mauvaise ressource que la violence quand on peut facilement s'étayer de l'opinion, enlever ce puissant appui à la philosophie, prouver par un petit essai agricole sur un coin de terre, que le bonheur social (conditions énoncées 586) naîtra d'un ordre tout opposé aux visions de cette science, et qu'en politique elle commet la faute grossière de PRENDRE LES EFFETS POUR LES CAUSES; car ses écrivains attribuent au gouvernement et au sacerdoce les misères sociales qui ne proviennent que de deux vices philosophiques, du *morcellement agricole* et de la *fourberie commerciale.* Une société de réforme industrielle, aidée d'un journal, confondrait en peu de semaines leurs faux systèmes, leur faux libéralisme; et le ministère obtiendrait aussitôt la souscription nécessaire à fonder le canton d'essai, cinq,

dix, quinze millions, selon le degré auquel il voudrait élever l'épreuve sur 150, 250, 350 familles.

Ce serait un beau trophée pour des princes et des ministres : anéantir à jamais la philosophie sans aucune violence, mais par la seule manifestation de son charlatanisme; prouver qu'elle est l'ennemie du peuple à qui elle retranche son premier droit, *travail et minimum d'entretien*, en le leurrant d'un droit de souveraineté d'où il ne peut naître que des désordres favorables aux seuls agitateurs qui, une fois élevés au pinacle, se moquent des misères du peuple.

En faisant ce facile essai, les gouvernemens seront dispensés de fatiguer les bourreaux, comme en Espagne et en Portugal. Quant à présent, dépourvus des moyens de persuasion, ils ne savent comment résister au torrent révolutionnaire qui les presse et les déborde; ils s'accrochent au moyen honteux de rétrogradation; ils prétendent qu'il y a trop d'industrie, quand la France est à moitié inculte dans ses bonnes provinces du centre. Ce qu'il y a de trop, c'est la secte des industrialistes ou économistes qui excitent les industriels contre le gouvernement. Pour la confondre, il faut opérer le progrès réel qu'elle ne sait pas opérer; il faut élever le produit au quadruple et l'impôt au double seulement, en le bornant à deux milliards, double du taux actuel. Alors le peuple, enrichi au quadruple, dégrevé de moitié et rétribué équitablement selon l'échelle BC, préface 41, verra clairement que les industrialistes étaient des ignorans qui dupaient le corps social : l'opinion fera justice de ces faux savans.

Passons à l'examen des autres candidats de fondation.

Partout on voit les ambitieux se battre les flancs pour jouer un rôle en politique; les Anglais dépensent des sommes de six à sept cent mille francs, même de deux millions, comme M. Beaumont, pour postuler et *manquer* le médiocre poste de député, qui ne donne pas même la certitude d'arriver au rôle précaire de ministre. Voici bien une autre chance pour l'ambition : Le fondateur de l'épreuve en industrie combinée sera, par le fait, ministre des finances de tous les empires; sur son entreprise reposera l'espoir de doublement subit des impôts et prompte extinction des dettes fiscales. Dès que la démonstration sera faite, au bout de six semaines d'exercice, il sera chamarré de toutes

les grand's-croix du globe, criblé de dignités princières, en attendant la récompense que lui décernera la hiérarchie sphérique (1).

Quant aux menus actionnaires, ils auront, outre le triple de revenu (quadruple si l'essai se fait en grande échelle), deux garanties de quadruplement de leur capital; 1° sur la revente des actions; car si le produit est démontré quadruple au premier inventaire (sauf le progrès indiqué au bas de 636), l'action s'élèvera en même rapport; 2° quadruple capital sur le *tribut des curieux payans* : on en admettra près de moitié du contenu de la phalange d'essai; si elle est de dix-huit cents, on pourra admettre huit cents curieux, ou quatre cents sur un contenu de neuf cents. La recette, dans ces deux hypothèses, serait de quatre-vingt mille ou quarante mille francs par jour, en fixant à cent francs par personne le prix d'admission; et l'on n'en recevra pas autant qu'il s'en présentera, car ce sera un spectacle cent fois plus intéressant que celui de quelques fredons d'Opéra, pour lesquels on paie cent francs une loge, et un plaisir de trois heures qui n'a rien de neuf, ceux qui font cette dépense ayant vu cent fois l'Opéra.

(1) Le fondateur, soit capitaliste chef d'entreprise, soit orateur ou négociateur dirigeant la compagnie d'actionnaires, aura pour récompense de la part du globe une dotation, un empire héréditaire égal à la France; et de plus, une présidence dans la hiérarchie sphérique, réunion des mandataires de tous les états du globe, pour statuer sur la direction des travaux publics et la répartition des versemens d'excédant de population, qui auront lieu pendant une centaine d'années, jusqu'à la réduction annoncée (396).

Pour les versemens, on traitera avec les états qui ont des terrains incultes. Ainsi on pourra dire au monarque de Brésil : Vous possédez un sol dix fois plus étendu que la France, et votre population ne dépasse guère le dixième de celle de France; concédez telle surface où nous verserons vingt millions d'habitans, et nous vous en verserons pareil nombre pour meubler votre empire qui n'est peuplé que de caymans, de singes, de serpens et de moustiques. Le monarque trouvera bien son compte à cette cession d'un territoire où l'on organisera l'empire assigné en récompense au fondateur de l'industrie combinée Celui-ci pourra résider, empereur titulaire, dans une ville d'Europe, en attendant le moment d'aller prendre possession de son trône, ou d'y envoyer un héritier, lorsque l'empire sera complètement fondé ou très avancé au-delà de moitié en population.

Dans la phalange d'essai, on viendra admirer une harmonie bien autrement brillante, le mécanisme spontané des passions, démontrant que toutes les impulsions naturelles sont utiles et bien calculées par Dieu, sauf emploi en séries passionnées; et que la morale a tort en tout et partout où elle s'oppose à la nature (237). On y admirera la gastronomie devenue voie de haute sagesse (296); les disparates de caractère, les antipathies mêmes utilisées en échelle de série, et conciliées par affinité indirecte et spéculative (341 et 379); on y verra chaque individu entouré de flatteurs (327) dont l'encens ne produira que le bien, que l'émulation; chaque enfant gâté, flagorné par ses père et mère (239), et pourtant ferme dans les voies de l'industrie et de l'étude, sans vouloir de récréation (233) autre que le changement de travail; on y verra les mères que la morale réprouve et déclare mauvaises républicaines, parcequ'elles fuient le vacarme des marmots, devenir les plus utiles des institutrices dans le rôle de Mentorines (235). Enfin on y admirera chaque enfant s'élevant *par attraction, sollicitant l'enseignement à titre de faveur*, tandis que nos enfans moralisés, fouettés et pénitenciés, ne tournent qu'au mal, qu'au goût du ravage, qu'à la répugnance du travail et de l'étude. Le spectacle de cet équilibre naturel des passions, des accords intentionnels (317) et accords en répartition (362), paraîtra cent fois plus précieux que la loge à l'Opéra payée cent et cent cinquante francs par séance; et si l'épreuve se fait en grande échelle, donnant plus de lustre aux accords et au jeu de l'attraction industrielle, on pourra hardiment fixer le prix d'admission à cent cinquante fr. par jour sur huit cents admis; ce sera dès la première année une recette de quarante millions pour les actionnaires; elle durera de deux et demi à trois ans. Elle sera plus copieuse aux environs de Paris que partout ailleurs, car le voyage de Paris est celui que tous les Européens font le plus volontiers. Il convient donc de fonder l'essai aux environs de Paris.

Combien une telle fondation, réunissant bénéfice et gloire, sera-t-elle préférable à ces entreprises mercantiles et sans gloire, pour lesquelles on réunit si aisément des capitaux de dix, vingt, trente millions, et même de trois cent millions, comme pour le très inutile canal à vaisseaux de Paris au Havre,

en place duquel il suffirait d'une passe latérale à vingt pieds de tirant, pour éviter la barre de Quillebœuf, et de quelques saignées ou mines, pour la coupe des isthmes, comme à Saint-Maur; car il n'est pas besoin que les vaisseaux dépassent Rouen.

Un riche banquier de Paris avait formé il y a quelques années une compagnie de cent millions pour l'industrie commanditaire, puis une de trente millions pour combinaison des trente-sept brasseries; c'était se mettre en discorde, d'une part avec le gouvernement qui ne veut pas céder son domaine, et d'autre part avec les industriels qui ont une répugnance invincible pour les bagnes de manufacture, les grands ateliers disciplinés comme la fabrique de glaces (faubourg Saint-Antoine), et autres où les ouvriers très faiblement payés sont morigénés comme des nègres. Aussi les employés des trente-sept brasseries furent-ils épouvantés en apprenant ce projet.

Il est fâcheux que les capitalistes à qui il serait si aisé de faire des entreprises grandioses et lucratives, soient circonvenus par des cerveaux étroits qui ne savent rien imaginer de grand ni de noble, et qui n'épousent que les idées de faux libéralisme, tendantes aux entreprises contrariantes pour le gouvernement et oppressives pour la classe ouvrière. La plupart de ces entreprises vont devenir parasites, comme la plantation des landes de Bretagne (capital 13,000,000); compagnie qui sera dissoute par le fait, dès qu'un essai d'agriculture combinée aura garanti le défrichement et reboisement du globe entier par les armées industrielles. Cette société ferait mieux pour ses intérêts de spéculer sur l'essai de l'attraction industrielle.

Quelques bons simples disent: « Il faudrait proposer cette in-» vention aux Anglais, ce sont des gens qui voient en grand. » Rien n'est plus faux: on n'est pas grand parcequ'on est un peu moins petit que les Français. L'Angleterre s'engage grandement dans les folies de civilisation; mais si on sort les Anglais du cercle de leurs préjugés, ils sont très rétifs à la nouveauté, et tout imbus de superstitions philosophiques. Ils sont grands en excès matériels, accordant des prix de 600,000 fr. pour des tours de force inutiles, comme le voyage à Tombuctoo, qui ne leur donnera pas la possession des mines d'Afrique, objet de leur con-

voitise. Ils offrent encore 600,000 fr. pour la découverte de la passe de Nord-Amérique; elle serait commercialement inutile, car les frais d'assurance pour cette route excèderaient le bénéfice présumable du voyage.

L'Angleterre s'obstine sur ces deux opérations folles, au lieu d'envisager les deux problèmes dans le droit sens, qui est de policer et peupler le globe entier par le régime d'industrie attrayante qu'un petit essai répandra par toute la terre. Dans ce cas, Tumbuctoo serait aussi abordable que Paris: quant à la passe du Nord, elle ne peut devenir utile et praticable que par la culture générale du globe, culture qui produira un radoucissement de vingt degrés dans cette contrée aujourd'hui plus glaciale que la Sibérie même.

L'Angleterre est fortement entachée du vice de *simplisme* ou manie d'envisager en mode simple tout le système de la nature. C'est un travers qui fausse les plus beaux génies, c'est le péché originel de l'esprit humain (détails 562). Elle donne dans les deux excès vicieux en agriculture; morcellement excessif en Irlande, bagnes ou grandes fermes en Angleterre. Ces bagnes enrichissent un fermier, un gérant, un contre-maître, et tiennent dans la misère cent familles de prolétaires. L'Angleterre n'a rien su inventer en commerce, pas même le mal opéré en grand, l'usure fédérale ou envahissement de moitié du territoire, des trois quarts des finances, et par suite, asservissement de la cour et de la noblesse au commerce et aux hommes à portefeuille. C'eût été la plus vaste gueuserie de civilisation perfectible; mais l'esprit philosophique ne saurait sortir de la petitesse. L'Angleterre n'a pas su inventer le *monopole composé* ou conquête attrayante qui lui eût donné en peu de temps le sceptre du monde (576); elle est restée dans le plat système du monopole simple et vexatoire; elle n'a rien inventé en garanties commerciales, en mode solidaire et véridique; elle n'a su envisager l'attraction qu'en mode simple, qu'en matériel; enfin, sur la question la plus décisive de la politique, sur le mécanisme sociétaire, elle veut associer le matériel sans associer les passions; elle a lancé en Europe le sophiste Owen, qui a faussé tous les esprits sur ce sujet, et qui, à force de maladresse en essais, a dégoûté de toute recherche, et fait croire à l'impossibilité.



Elle-même pose le problème qu'elle ne sait pas résoudre, car le duc de Devonshire a dit au parlement, 19 juin 1822 : *Si le peuple goûtait quelques jouissances de la vie, on ne verrait ni insubordination, ni actes de violence.* L'orateur envisage bien le côté vicieux de la civilisation, le tort de ne rien laisser au peuple (échelle simple, préf. 41 et 42); spoliation inévitable en ce que la civilisation peuple trop et produit trop peu. Il faut une société qui peuple peu, produise beaucoup, et sache répartir en échelle composée.

Tel est le vœu exprimé implicitement par M. le Duc; le voilà servi à souhait: une belle carrière s'ouvre pour lui; il suffit de son nom et de son crédit pour former à l'instant une souscription de deux à trois cent mille liv. sterl., et organiser l'épreuve de l'industrie attrayante. Combien d'autres Anglais (574) peuvent effectuer cette entreprise, en y affectant, *sur hypothèque*, la somme qu'ils sacrifient à l'achat d'un bourg pourri et d'un poste de député, aussi médiocre que celui de fondateur de l'attraction industrielle serait brillant et profitable.

En France, il est quantité de personnages à qui convient cette entreprise, soit parmi les riches banquiers dont le nom et le crédit suffisent pour déterminer les souscriptions, soit parmi les hommes qui jouissent de la confiance publique. Il est même des sociétés qui semblent formées tout exprès, entre autres celle dont M. de Belleyme est fondateur: elle s'occupe de l'extinction de la mendicité DANS PARIS, mais Paris n'est pas le monde entier: il faut attaquer le mal en système général, prévenir la mendicité, l'indigence, et non pas en tenter l'extirpation locale, violentée par des enlèvemens, des réclusions dans un bagne. Qu'on fonde pour essai une ferme exerçant culture et fabrique en mode attrayant, faisant le bonheur de l'ouvrier, amenant le peuple à briguer l'admission, et l'on verra la fin de la mendicité et de l'indigence en tous pays; car cette ferme sera imitée en tous lieux par l'appât de produit double et triple de celui du mode actuel, bénéfice copieux aux actionnaires, et bien-être aux travailleurs. On ne peut pas organiser ce mécanisme avec des mendians enlevés, qui ne forment pas une échelle régulière de sexes et d'âges. M. de Belleyme se plaint de n'avoir pu réunir que 500,000 fr., il en aura bien vite le décuple 5,000,000; il en re-

recueillera de toute la France dont il possède l'estime et la confiance, dès qu'on saura qu'il change de plan, qu'il veut opérer pour le monde entier, et non pas pour la seule ville de Paris.

Les libéraux sont une classe vivement intéressée à accélérer la métamorphose sociale, et sortir au plus tôt du mauvais pas où ils sont engagés. La tactique a passé du côté de leurs ennemis; le libéralisme est disgracié de la fortune, tout lui réussit mal; il est devenu le grand chemin de l'échafaud en Espagne et en Italie; les mesures de rigueur atteindraient bientôt la France; les partis s'aigrissent, on parle de coups d'état. Le parti libéral s'est perdu en laissant prendre l'Espagne sa citadelle, en ne la défendant que par les discours d'Arguellès, au lieu de lever des armées. Depuis cette faute, il se traîne, se débat et court à sa ruine (493).

Il conviendrait à quelques chefs de ce parti de s'entendre pour changer de tactique : ils forment des associations contre les opinions du gouvernement, qu'ils en forment une pour ses intérêts, une où il demandera lui-même à devenir leur coassocié ; c'est ce qui arriverait si une compagnie libérale entreprenait la fondation d'une ferme d'industrie attrayante, opération qui serait secondée par le gouvernement comme vrai moyen de restaurer les finances, prévenir l'indigence, les famines et la dépravation du bas peuple. Du reste, s'ils n'en finissent pas de leur lutte politique avec l'autorité, on peut leur augurer un fâcheux dénouement. D'ailleurs, le libéralisme devient bien oligarchique par les candidats qu'impose Paris, bien vénal par ses dîners électoraux, bien obscurant par son *index* calomnieux. Une découverte est proscrite *parcequ'elle n'est pas philosophique*, il faut que l'inventeur fasse usage d'un livret pour en donner connaissance aux personnes compétentes. Voilà le régime établi par les soi-disant amis de la liberté et de l'égalité !

En France, un auteur ou inventeur qui n'a pas payé le tribut aux écrivains périodiques, est en butte à leurs attaques, parcequ'ils ont habitué le public à un déjeuner de diffamations, à des naumachies littéraires où on immole tout auteur qui n'a pas des monceaux d'or à répandre. Si à ce crime il ajoute celui de ne pas fléchir le genou devant la philosophie, aucune pro-

tection ne peut le sauver; son ouvrage est livré à quelque moraliste ou économiste qui le déchire à belles dents, et fait une annonce *à la Guizot* (611), un ramas de citations fausses ou travesties. Il faut que l'écrivain pauvre serve de victime pour le délassement du public, habitué depuis l'anarchie de la presse à se repaître de diffamation et de calomnie. Quel libéralisme! Et le gouvernement qui s'en plaint chaque jour, ne prend, pour y remédier, aucune des mesures nécessaires, comme justice de paix littéraire, société des sciences neuves et de la réforme industrielle, journal d'annonces *vraiment libérales*, et non pas à *trente sous par ligne*. (Reste à donner le plan de ce journal équitable qui rendrait plus d'un demi-million au fisc.)

Terminons en signalant l'erreur des gouvernemens à l'égard de la philosophie et du faux libéralisme, leur intérêt à en faire une prompte fin, non par un coup d'état, mais par un coup de vérité, en opposant à ces faux libéraux, les sciences neuves et exactes qu'ils s'accordent à étouffer.

Les monarques veulent, disent ils, *en finir des révolutions*. Pour en finir sans retour, il faut user du moyen qui les aurait prévenues en 1788: on va voir que ce moyen eût été la connaissance des 4 sciences neuves indiquées (380), au moins des deux,

1. Analyse de la civilisation, *section* VI.
2. Théorie des garanties positives (511, 516).

De quoi s'agissait-il en 1788 et 89? de couvrir un déficit annuel de cinquante-deux millions: la question se réduisait donc à savoir où il fallait puiser. Si on eût connu la théorie des garanties positives, dont les deux principales sont (637) l'agriculture combinée par les curateurs populaires, et le commerce en mode véridique par les distributeurs directs, les conseils du Roi auraient reconnu qu'on ne pourrait prendre que sur l'agriculture combinée qui donne des produits énormes (595), et qui crée le commerce véridique (641), autre source de revenus fiscaux. Cela posé, on aurait conclu qu'il était inutile d'appeler douze cents beaux esprits régénérateurs, et qu'il suffisait d'ouvrir un concours, assigner de beaux prix pour les meilleurs mémoires sur la méthode à suivre en organisant l'agriculture combinée, d'où naît le commerce de mode véridique (641).

A défaut de connaître ces deux voies primordiales de garantie

et de nouvel impôt, le gouvernement de 1789 appela des intrigans qui persuadèrent que les garanties sociales résidaient dans une lutte politique entre la cour et le peuple, dans un corps de représentans guerroyant contre l'autorité pour s'emparer des bonnes places. Elle fut prise à ce piége où elle ne serait pas tombée si elle eût connu la théorie des garanties vraies.

Une autre science qui aurait prévenu les révolutions, c'eût été l'analyse de la civilisation, divisée, comme toute société doit l'être, en quatre phases (458) que distinguent des caractères successivement adaptés à chacune. Cette connaissance aurait démontré que l'esprit démocratique étant deuxième phase de civilisation, ceux qui voulaient le ressusciter poussaient le char social à reculons, de troisième en deuxième phase: leur pathos de régénération et de vol sublime aurait été couvert de mépris; chacun leur aurait dit: « Si vous ne savez pas nous conduire à la société supérieure en échelle, celle des garanties, tableau 588, sachez au moins nous élever de troisième en quatrième phase de civilisation, et non pas nous ramener en deuxième. »

Le règne de la philosophie et du faux libéralisme n'est fondé que sur cette profonde ignorance du mécanisme civilisé, et de ses caractères, *section* VI, dont les philosophes interdisent l'étude, sous prétexte que ce sont des ***vérités désespérantes, qu'il faut s'étourdir sur des maux inséparables de la civilisation*** (comme l'aveu de Malthus sur l'exubérance de population). Moyennant cet éteignoir philosophique, les hâbleurs, les fabricans de systèmes se ménagent la prérogative d'aventurer toutes les faussetés imaginables, telles que les douze absurdités recueillies (623) d'une seule page de M. Guizot. On n'oserait hasarder aucune de ces menteries s'il existait un traité régulier s[ur] l'analyse de la civilisation, et par conséquent des autres périod[es], tableau 588; car chacune engrenant dans les autres, et ap-propriant divers caractères de la supérieure et de l'inférie[ure], il faut discerner ce qui est d'emprunt et ce qui est d'essence.

Par exemple le système des monnaies est évidemme[nt] un caractère EXTRA-civilisé, puisqu'il est l'opposé du comm[erc]e anarchique et mensonger qui est bien un caractère civilisé; [l]e régime des monnaies, qui a les propriétés d'économie en m[ain]tention, garantie de vérité, équilibre à double contrepoi[ds] et unité

d'action, est visiblement un caractère emprunté sur la période sixième, celle des garanties positives.

Au résumé, les quatre sciences philosophiques sont profondément ignorantes sur le mécanisme civilisé (page Guizot 623) et sur le progrès réel de ses diverses branches, commerce ou autres (1). Le gouvernement s'indigne en secret de son impuissance contre ces quatre sirènes; il croit les combattre en favorisant les sciences fixes qui n'ont aucune influence. On voit en France le Roi, le Dauphin et le duc d'Orléans membres d'une société de *propagation des sciences fixes et de l'industrie;* mais les sciences fixes ne vont pas au but; elles ne confondent pas les

(1) PROGRÈS RÉEL. On voit vingt auteurs en crédit, tels que Raynal, vanter la Chine comme un prodige de civilisation: ce n'est qu'une barbarie engrenée à l'inverse, rentrant dans le patriarcat (588), dont elle prend les caractères saillans. Un Chinois peut tuer et mutiler son fils, le vendre, le jouer aux dés, faire manger aux pourceaux son enfant nouveau-né. La législation chinoise accorde liberté de faux poids et d'usure, légalisant l'intérêt à 35 p. °/° l'an. Les Chinois allient la cruauté des barbares à l'hypocrisie des patriarcaux. Tels sont les dévergondés que la morale nous donne pour modèles.

Habituée à nier l'évidence, elle vante le commerce, réceptacle de tous les vices (chap. 43 et 44), et dont BONAPARTE disait avec dépit: *On ne connaît rien au commerce.* Il s'irritait contre ce protée insaisissable, ce hérisson politique (voir l'effet de répercussion 474); il méditait de le réduire en vassalité, il s'essayait par des monopoles et licences; pétri de despotisme, il n'aurait jamais inventé l'opération qui envahit le commerce, *par concurrence.* Les académies ne pouvaient pas plus que lui la découvrir, car les philosophes n'inventent rien. Ils ne veulent que briller en controverse, envahir les bonnes places *pour le salut du peuple;* quand ils seraient installés aux ministères et aux directions, avec leurs créatures, ils établiraient l'oligarchie des sénats de Berne et de Venise, qui, dans l'origine, étaient des libéraux.

Par opposition à ces menées, la cour devrait faire enseigner la doctrine d'industrie combinée, qui, remplissant les deux conditions (637), apprend à dissuader le peuple des illusions philosophiques. Mais tant qu'il existera cent chaires payées pour encenser la philosophie, et pas une société pour propager la science d'opposition, la cour ne dirigera pas l'opinion; car tous les jeunes postulans du monde savant craignent la synagogue philosophique, et n'oseraient pas se prononcer pour la doctrine d'opposition. Le gouvernement sera battu par son inertie, tant qu'il ne donnera aucun appui à la science neuve qui sert toutes ses vues.

fausses doctrines; elles ne donneront pas au fisc un nouveau revenu de cinq cent millions dont il a besoin pour éteindre la dette publique, remplacer des impôts odieux, subvenir aux travaux publics, etc. Que sert de propager l'industrie actuelle dégradée par tous les vices décrits, préf. 18, 40, 41, 48? Quant aux sciences exactes, elles sont paralysées, faute de connaître la voie de progrès réguliers, l'analogie (542).

Les monarques n'ont donc rien à espérer des sciences fixes, encore moins de la philosophie qui les attaque; ils n'ont aucun allié naturel dans la hiérarchie savante: c'est peu de s'étayer de journaux, il faut une théorie séduisante. Que servent leurs saines doctrines, de payer avec joie les impôts, d'obéir aveuglément, se résigner à souffrir et mourir pour le bien des oisifs? Tant qu'on n'aura que des dogmes si rebutans à opposer à la philosophie qui sait flatter et exciter le peuple, elle captera aisément l'opinion, car elle est *juge et partie* (619), éliminant à volonté toute invention qui lui porte ombrage.

En donnant à celle-ci quelques instans d'examen, on verra dès la préface que notre système industriel est faux en tout sens, par dispositions complicatives, p. 18 à 32; concurrence et circulation inverses, p. 40; faux en répartition, p. 41; faux en éclosion des instincts, p. 48. Il suffirait de ces indices pour motiver l'essai de la méthode attrayante qui *cultive*, *produit*, *prépare et consomme* par séries de groupes et par séances courtes et variées, bien intriguées (106) et stimulées par double fougue (87, 89, 93).

Il faudra remarquer surtout les trois ressorts moteurs d'une série passionnée, décrits en double sens, chap. V et VI, et suivis d'une cacographie, ch. VII; la méthode d'éclosion et emploi des instincts (215), tous étouffés ou faussés par l'éducation civilisée; puis la concurrence des instincts et des sexes, ch. 21° et 22°, très inconnue parmi nous.

En lisant les détails d'application, sect. IV et V, tels que la domesticité indirecte et passionnée (290), et tant d'autres également surprenans, depuis ceux de gastronomie émulative jusqu'à ceux de répartition équilibrée, chacun dira: voilà l'ordre social où les passions seraient dignes du créateur et de l'homme. Dieu nous le doit selon l'argument 418 sur les garanties de pro-

vidence, et 442 à 445 sur la nécessité d'un code industriel divin. Une demi-douzaine de leçons sur ces thèses renverserait tout l'échafaudage philosophique.

Je le répète, il suffira qu'un homme notable par son rang ou sa fortune, ou ses talens oratoires, ambitionne l'honneur de changer le sort du monde, et recueillir les récompenses attachées à ce rôle, qu'il opine DUBITATIVEMENT, comme la reine Isabelle, pour une épreuve ; elle aura lieu trois mois après, sauf la précaution de former une petite société préparatoire pour répandre la doctrine, et s'aider d'un journal qui, pourvu d'un sujet si neuf et si fécond, aura bien vite plus d'abonnés qu'aucun des périodiques, pourvu que l'autorité lui prête un appui *dubitatif et neutre* contre l'influence du comité vandale qui terrifie toute la classe COURTISANE du monde savant.

Dans cette annonce comme dans le Traité, en critiquant les corporations, marchands, philosophes, etc., je ne blâme pas les individus qui profitent d'un abus, mais la loi qui crée les abus. Quelques personnes auraient voulu ici un ton doucereux qui y est impraticable. En lisant les articles 417 et 442, on reconnaîtra que c'est une doctrine semi-religieuse qui ne peut comporter d'autre ton que celui de la chaire (187) et de *la philippique*.

Les philosophes mêmes négligent le patelinage académique en reprochant aux ministres leur aversion pour le faux libéralisme : chaque matin on leur adresse des apostrophes pleines de fiel et de rudesse ; doit-on à nos philosophes égoïstes plus de déférence qu'ils n'en ont pour les grands de la terre ? D'ailleurs eux-mêmes réprouvent leur science ; pourquoi fléchirait-on devant eux quand on n'est que l'écho de leurs oracles cités au verso du titre. Après les avoir lus, on s'écriera : « Quelle perfidie chez ces philosophes » qui, connaissant si bien la malfaisance de la civilisation, veulent » étouffer la découverte qui nous en ouvre l'issue et nous élève » aux destinées heureuses ! »

PARIS, { BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60.
ET LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE, RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

CATALOGUE RAISONNÉ

DE LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE

RUE DE SEINE, N. 10,

Dans les Bureaux de la DÉMOCRATIE PACIFIQUE,

(RAISON SOCIALE CONSIDERANT, PAGET ET CIE.)

Ouvrages classés par noms d'auteurs.

Les ouvrages marqués d'un * appartiennent à la *Société pour la Propagation et la Réalisation de la Théorie de Fourier*, les autres sont en dépôt à la librairie.

CHARLES FOURIER.

*ŒUVRES COMPLÈTES DE CH. FOURIER, *publiées par la Société pour la propagation et la réalisation de la Théorie de Ch. Fourier*. Format in-8°, très belle édition. — Chaque ouvrage se vend séparément. *Voir* ci-après.

*THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS ET DES DESTINÉES GÉNÉRALES. Deuxième édition, avec une préface des éditeurs. 1 vol. in-8° (tome 1 des œuvres complètes). Paris, 1840. Prix: 7 f. 50 c.

Cet ouvrage est le début du fondateur de l'École Sociétaire. C'est là que Fourier a jeté, avec tout le feu de la jeunesse et l'audace d'un génie créateur, des aperçus merveilleux et pleins de poésie sur l'avenir; c'est là qu'en même temps il a donné pour la première fois la formule du mouvement social, la loi qui contient toutes les phases historiques des destinées humaines. Dans ce livre sont établies les bases sur lesquelles la philosophie de l'histoire peut reconstruire le passé; et pour la première fois, la civilisation y est soumise à une analyse vraiment scientifique. Les vices de la société actuelle, les déperditions du commerce incohérent et de l'industrie morcelée, les vaines prétentions d'une philosophie erronée, les égarements de l'économisme, les mensonges de la politique, les impuissantes lucubrations d'un moralisme radoteur et fallacieux, y sont traités avec une incroyable vigueur de pensée et de style.

La nouvelle édition, imprimée avec beaucoup de soin et augmentée de notes nombreuses de l'auteur, ainsi que de plusieurs morceaux inédits, a été terminée en 1840.

Table des matières (*Extrait*).

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. Indices et méthodes qui ont conduit à la découverte annoncée. — De l'Attraction passionnée et de ses rapports avec les sciences fixes.—Egarement de la raison par les sciences incertaines.

PREMIÈRE PARTIE. *Exposition de quelques branches des Destinées générales.* — De l'exception. — Notions générales sur les Destinées. — Hiérarchie des quatre Mouvements. — Phases et périodes de l'ordre social. — Création subversive antérieure. — Couronne boréale. — Séries confuses (Eden), etc.—Étude de la nature par l'Attraction passionnée.—Arbre passionnel.—Caractères, engrenages et phases des périodes sociales. — Malheur des globes pendant les phases d'incohérence.

DEUXIÈME PARTIE. *Description de diverses branches des Destins privés.* — Avilissement des femmes en civilisation. — Splendeur de l'ordre combiné : sciences et arts, spectacles, chevalerie errante, gastronomie combinée, levée des armées industrielles.

TROISIÈME PARTIE. *Confirmation tirée de l'insuffisance des Sciences incertaines.* — De la Franc-Maçonnerie et de ses propriétés encore inconnues.—Du Monopole insulaire et de ses propriétés encore inconnues. — De la Licence commerciale, de ses vices connus et de ses dangers inconnus. —Origine de l'économie politique et de la controverse mercantile.—Spoliation du corps social par la Banqueroute; par l'Accaparement; par l'Agiotage; par le Parasitisme commercial.— Système des développements de la Civilisation. —Décadence de l'ordre civilisé par les Maîtrises fixes qui conduisent à la Féodalité commerciale. — Maîtrises proportionnelles, procédé mitoyen entre la libre concurrence et le fermage commercial. — *Épilogue sur le chaos social.* (Ce dernier chapitre est à la fois l'aperçu philosophique le plus vigoureux et un des plus beaux morceaux d'éloquence qui aient été composés dans une langue quelconque).

*THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE, ou TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE. (2e Edit.) 4 vol. in-8°

(tomes II, III, IV et V des œuvres complètes.) Prix. . . . . 24 fr.

Les quatre volumes sont en vente. Le 1er, qui vient de paraître, contient le *Sommaire*, l'*Avant-propos*, une *préface*, et un *grand tableau synoptique de la Théorie de l'Unité* (inédit), ainsi qu'un morceau extrait des manuscrits de Fourier sur le *Libre arbitre*.

Dans ce grand ouvrage, Fourier a rassemblé en faisceau toutes les idées capitales qui constituent son système. Les questions passionnelles, économiques et cosmogoniques y sont posées : celles des deux premiers genres s'y trouvent traitées à fond et entourées de tous leurs corollaires essentiels. C'est le livre indispensable à tout esprit scientifique qui veut connaître les Doctrines de l'École Sociétaire dans leurs détails aussi bien que dans leur généralité. Ceux qui, ayant lu quelques ouvrages de cette École, possèdent déjà une idée assez nette de l'ensemble de la Science Sociale, ceux-là ont surtout besoin d'étudier, de méditer le *Traité de l'Unité universelle* pour compléter les notions qu'ils ont acquises. Mais il est généralement peu convenable de commencer l'étude de la Théorie par cet ouvrage et même par tout autre ouvrage de Fourier. C'est à-peu-près comme si l'on voulait étudier l'astronomie, sans préparation scientifique, dans les livres de Keppler, de Newton et de Laplace.

Table des matières (*Extrait*).

Unité de l'éducation harmonienne.—Phases et épreuves. — Les trois ordres de première enfance. — Appâts matériels d'industrie.— Eclosion des vocations. — Ressorts spirituels d'industrie. — Subordination passionnée. — Régime progressif des nourrissons. —Contre-poids des caractères enfantins. — Médecine positive harmonique. — Opéra harmonien. — Accords matériels mesurés. — Education harmonique des animaux. — Cultures enfantines d'Harmonie. — Des cuisines sériaires et de leur influence. — Précocité composée. — Option de Dieu entre le travail sociétaire et le travail morcelé.

SECTION QUATRIÈME. *Éducation postérieure.* — Organisation et fonctions des Petites Hordes. — Application aux équilibres passionnels. — Organisation et fonctions des Petites Bandes.—Erreurs sur le génie féminin. — Application à l'équilibre matériel. — Gymnastique intégrale. — Conflit en éducation civilisée.— Vestales harmoniennes. — Fonctions du corps vestalique. — La virginité en Civilisation. — Vestels harmoniens. — Damoiselles et damoiseaux. — Accord du bon et du beau.—Corps sibyllin.—Méthodes d'enseignement.— Enseignement harmonien ou Mutuélisme composé.

LIVRE TROISIÈME. DISPOSITIONS DE HAUTE HARMONIE. —SECTION CINQUIÈME. —Aperçus sur les Séries mesurées et puissancielles.— Simplisme et fausse position de la politique moderne.

SECTION SIXIÈME. —Aperçus sur les Harmonies ambiguës et infinitésimales.— Leçon d'équilibre et de prudence. — Les Français dupes de la flatterie.

LIVRE QUATRIÈME. ÉQUILIBRE PASSIONNEL. — SECTION SEPTIÈME. *Équilibres cardinaux.* — Ralliement passionnel.— Equilibre de ralliement. — Ralliement subversif ou confus. — Ralliement d'amitié. — Équilibre d'ambition. — Ralliement d'ambition. — Ralliement de familisme. — Des Testaments harmoniens.— Lacune des ralliements d'amour. —Déraison politique et morale, ou Piège des ouvrages bien écrits. — Critique du *Télémaque.*

SECTION HUITIÈME. *Équilibre unitaire interne, ou Accord de répartition aux trois facultés.* — Formule des équilibres de compensation. — Formule d'un groupe d'équilibre industriel. — Répartition unitaire.—Propriétés de la Répartition équilibrée. — Objection sur l'Harmonie de répartition.—Équilibre de classement entre les séries. — Distribution et critique d'une journée de bonheur.— Échelle des Attractions dans les diverses périodes sociales.

ÉPILOGUE. — Le bon sens banni par le bel esprit.—Morale et politique de *l'Homme des champs.* —Des Lacunes d'attraction. — Formation, distribution et installation d'une Phalange d'harmonie simple. — Candidats. — Antagonistes.

---

*SOMMAIRE DU TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE. Brochure in-8°. Paris, 1822 . . 1 fr. 50 c.

Dans la nouvelle édition, cet ouvrage fait partie du tome 2 des *œuvres complètes*, tome 1er du *Traité de l'Unité universelle.*

Ce morceau, qui contient presque la matière d'un volume, est un des écrits de Fourier les plus importants et les plus condensés.

Table des matières (*Extrait*).

Avertissement aux propriétaires et capitalistes sur le triplement du revenu en Association. — Bénéfices. — Actionnaires et sociétaires. — Dette consciencieuse de la France. — Métamorphose des bouquins.—Etat des lumières sur l'Association. — Jury d'examen des découvertes. — Fonction du Tribunal de garantie.— Résumé des objections générales. — Distribution en séries mesurées. — Anarchie scientifique. — Des trois critiques hostiles. — Critique régulière (proposée par Fourier à l'égard de ses propres ouvrages). — Les philosophes dupes de leur tyrannie. — Leçon élémentaire sur la série passionnelle. — Journée d'un homme riche, en Harmonie. — Engrenage des intérêts.— Dégénération récente. — Leçon romantique et leçon classique. — Servilité des sciences et des arts. — Sur l'immortalité et la transition. — Analogie ou théorie des causes. — Sur l'opposition simple et fausse.

---

*LE NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE. Paris (imprimé à Besançon), 1829. Un fort vol. in-8°. (*Epuisé.*) La réédition est sous presse. Un volume in-8, qui formera le tome VI des Œuvres complètes).

Cet abrégé méthodique du *Traité de l'Unité universelle* a été composé surtout au point de vue de la réalisation. Le style de Fourier, sans rien perdre de l'énergie et de l'originalité qui sont propres à tous ses écrits, prend dans cet ouvrage quelque chose de plus didactique. Le plan, tracé dans un but d'exposition méthodique, admettait peu de digressions et de polémique.

On ne citera de la table des matières de cet ouvrage que les titres de chapitres qui diffèrent de ceux des tables analysées ci-dessus.

Table des matières (*Extrait*).

Cercle vicieux de l'industrie civilisée. — *Notions sur les séries passionnées :* personnel, relation des groupes; trois effets obligés; genres et doses d'attraction. Séries faussées, leurs correctifs. — *Dispositions de la Phalange d'essai.* Préparatifs en matériel et passionnel. Classification, direction, devis; distribution des cultures des trois ordres; distribution unitaire des édifices. Séries à préférer en règne animal et végétal ; choix des manufactures. — *Éducation harmonienne.* Absurdité de l'éducation civilisée; éducation préparatoire; petites hordes; petites bandes, etc. — *Mécanisme de l'attraction.* Engrenage des séries. Accords par les jouissances matérielles, par les affections, par le charme du mécanisme, par les trois unités. — *Équilibre des passions.* Accords en répartition, par cupidité, par générosité. Ralliement des antipathies. Équilibre de population. Du vrai bonheur. — *Analyse de la Civilisation.* Caractères de base et de lien, de fanal et d'écart, de répercussion harmonique et subversive, de rétrogradation greffée, de dégénéra-

tion.—*Synthèse générale du mouvement.* Construction de la 4ᵉ phase civilisée et de la 6ᵉ période ou Garantisme. Issues du chaos social. Réfutation de la secte Owen. De la cataracte universelle.

***Livret d'annonce du Nouveau-Monde industriel.** Brochure de 88 pag. Paris, 1830. Prix. . . . . . 1 fr.

C'est une introduction à la lecture de l'ouvrage annoncé.

Table des matières (*Extrait*).

Distinction du mode juste et du mode faux en industrie. — Rang subalterne de la Civilisation dans l'échelle du mouvement.— Mécanisme de l'Attraction industrielle. — Intrigues des philosophes et des écrivains contre la découverte. — Du Monopole de génie et d'esprit. — Duperie du gouvernement qui le maintient. — Une page de M. Guizot. — La philosophie et les philosophes du XIXᵉ siècle. — Conclusions.

***La fausse industrie.** 2 vol. gr. in-12. Paris, 1835-36. . . . . . . 9 fr. 50 c.

Ces deux volumes se composent de morceaux détachés écrits successivement par Fourier, comme des articles de journaux, soit pour ajouter de nouveaux détails à la partie de sa théorie qu'il n'avait fait qu'exposer sommairement, soit pour saisir l'à-propos des questions du jour et démontrer le besoin de solutions harmoniques. On trouve dans cette *mosaïque* des articles dont l'excentricité exagérée à dessein avait pour objet de piquer la curiosité publique.

Table des matières (*Extrait*).

Les louvetiers accueilleraient-ils l'inventeur d'un moyen sûr d'exterminer tous les loups? — Progrès réel et progrès à rebours. — Greffe de la presse par jury composé : remède à l'anarchie de la presse. — Paroles du plein-croyant au demi-croyant. — Les détracteurs, divisés en Envieux, Minotaures et Roquets. — Moyen d'en finir avec les conspirations. — Esclavage des classes riches. —Dix mille morales et vingt mille contre-morales. — Le règne des mots, l'absence des choses. —Cercle vicieux des vertus civilisées, etc., etc.

***Pièges et charlatanisme des sectes Owen et Saint-Simon.** Brochure in-8°. Paris, 1831.

Cet écrit, entièrement épuisé, sera réimprimé à la fin du dernier volume des œuvres complètes. Ce pamphlet est très intéressant quant aux questions de science et de Doctrine, mais les éditeurs et les disciples de Fourier n'entendent point épouser certaines exagérations et certaines accusations dirigées par l'auteur contre les intentions d'hommes aussi recommandables que M. Owen, et aussi honorables que l'étaient la plupart des chefs du saint-simonisme. L'auteur, [illegible]te, était revenu plus tard sur ses premières [illegible]s à ce sujet.

***Mnémonique géographique.** Une feuil. gr. in-8°. Paris, 1827. Prix : 50 cent.

Vues toutes nouvelles sur l'enseignement de l'une des sciences positives, anciennement cultivées, que Fourier affectionnait le plus. Les procédés qu'il indique, et particulièrement celui de la Théorie des causes en création, se rattachent à son système d'Unité universelle. Ce morceau est très curieux.

JUST MUIRON.

***Aperçus sur les Procédés industriels. — Urgence de l'Organisation sociétaire.** 2ᵉ édition, in-12. Paris, 1840. Prix. . . . . 2 fr.

La première édition de cette brochure, publiée à Besançon en 1824, et portant le titre de *Vices de nos procédés industriels*, a été promptement épuisée. L'Académie de Besançon a reconnu dans cet écrit, « un ouvrage capable d'intéresser ceux même qui, après l'avoir lu, persisteraient à ne voir dans la Théorie de M. « Fourier qu'une utopie impraticable. » L'auteur s'est proposé de tracer le *Classement des procédés industriels*. Il oppose au procédé de morcellement, dont les résultats sont l'*indigence*, la *fourberie* et l'*oppression*, le procédé sociétaire, qui produit la *richesse graduée*, la *vérité pratique*, la *liberté individuelle* et la *justice effective*. Il place entre ces deux extrêmes un procédé mixte, et présente des *statuts pour un Comptoir communal*. Cette dernière partie de l'ouvrage renferme des idées qui paraîtront à chacun immédiatement pratiques.

Cet écrit, plein de lucidité, très facile à la lecture, forme, dans ses deux premières parties surtout, un excellent ouvrage d'initiation aux vues sociales de Fourier et de l'École. Nous le recommandons à tous ceux qui veulent commencer l'étude de Fourier par le côté pratique.

***Les nouvelles Transactions sociales, religieuses et scientifiques de Virtomnius.** Un vol. in-8. Besançon, 1832. Prix . . . . . . 3 fr.

Cet ouvrage du plus ancien disciple de Fourier est consacré à ce que l'on pourrait appeler la métaphysique de l'École phalanstérienne, c'est-à-dire, aux questions qui concernent les rapports entre Dieu, l'homme et l'univers. M. J. Muiron a déployé en traitant ces questions un esprit véritablement religieux et une grande profondeur de vues : son style harmonieux et grave convient parfaitement au sujet. Le premier volume seul a été publié ; mais il forme un tout en lui-même. L'auteur y expose d'abord le *problème de la destinée humaine ;* il

étudie ensuite les déviations de l'homme, et le peint sous l'empire de la *religion de mystères et de rigueurs*, de la *science incertaine et confuse*, et de la *loi de contrainte;* — par opposition à la *religion de joie et d'évidences*, à la *science lumineuse et certaine*, à la *loi de charme et d'attrait*. Cet ouvrage est capital, et doit figurer un des premiers dans toute bibliothèque phalanstérienne. (*Épuisé.*)

MADAME CLARISSE VIGOUREUX.

—

*PAROLE DE PROVIDENCE. — In-8°, de luxe. Paris, 1835.

L'œuvre d'une femme chez qui la pensée forte et profonde trouve à son service un talent élevé. C'est merveille de voir comment une femme abat sous les coups de sa logique puissante les sonores vacuités qui ont si follement passionné les esprits en Europe. *Parole de Providence*, au reste, n'est pas une réfutation des *Paroles d'un Croyant:* ce dernier ouvrage, considéré comme type des aberrations politiques et sociales du temps, a servi seulement de texte à l'auteur pour développer une belle expression, savante et religieuse, du dogme phalanstérien, et pour rappeler à la question les intelligences déviées. Les problèmes sont posés dans ce livre avec une force de raison qui ne perd rien à la pureté de la forme et à la poésie de l'expression.

La première édition est depuis long-temps épuisée. On en donnera une nouvelle qui sera considérablement augmentée.

VICTOR CONSIDERANT,

Membre du Conseil général de la Seine, Ancien élève de l'Ecole Polytechnique, Rédacteur en chef de la Démocratie pacifique.

—

*MANIFESTE DE L'ECOLE SOCIÉTAIRE *fondée par Fourier*, ou *Bases de la Politique positive*. Paris, 1841 (*écrit par M. Considerant, et adopté par le Conseil de l'École*). Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. 1842. Un beau vol. in-18. Prix. 1 fr. 25

Le *Manifeste* est un écrit dont la lecture est indispensable à quiconque veut se faire une idée juste de l'École Sociétaire, de ses prétentions politiques et sociales, et de ses Doctrines.

Les principes constitutifs de la Science politique et de la théorie des Réformes sociales y sont exposés.

Cet écrit détermine les conditions régulières de la Stabilité et celles du Progrès, les conditions de la conservation et celles du renouvellement. Il offre à-la fois aux conservateurs le moyen d'anéantir à jamais l'esprit révolutionnaire, et aux partisans du Progrès, le moyen d'imprimer aux choses la marche la plus rapide et la plus sûre. — Un chapitre important est consacré à l'*Organisation de l'École Sociétaire*, qui, par ce *Manifeste*, par cette Profession de Foi fondamentale, prend une position nette en face du public et des partis. Un autre chapitre contient une note sur la création du *Ministère du progrès industriel et des améliorations sociales*, proposition qui, en dehors de l'École Sociétaire, a été favorablement accueillie par un grand nombre de bons esprits. La nouvelle édition a été revue et corrigée: elle est augmentée de Définitions importantes et de développements sur le *Ministère du Progrès*.

Table des matières.

—

*DESTINÉE SOCIALE. 2 vol. in-8°. Paris, 1834-1838. Prix. . . . . 12 fr.

Il manquait à l'École Sociétaire, lorsque cet ouvrage fut écrit, une exposition de la Doctrine phalanstérienne appropriée aux habitudes et aux exigences de notre époque, sous le rapport de la régularité et de la clarté du plan, de la rigueur scientifique des déductions, et disposée enfin de telle sorte que la lecture pût en être facile. Entre les grands ouvrages du Maître, à propre-

nourrir les méditations des disciples déjà éclairés, et les expositions rapides faites pour répandre çà et là les germes des idées phalanstériennes, il fallait à cette École un livre qu'elle pût présenter aux gens du monde et aux hommes de science comme renfermant la description et la discussion complète de la forme sociale nouvelle qu'elle propose. L'ouvrage de M. V. Considerant a eu pour objet de répondre à ce besoin.

Table des matières (*Extrait*).

TOME I[er]. Prélude. Déclaration du but de l'ouvrage. — Détermination d'un but social. — Idée d'une société parfaite. — Définitions.

Première partie. Critique. *Vices généraux de la société actuelle.* — Vices de nos procédés industriels et commerciaux. — Concurrence anarchique. — Des civilisations européennes. — *Développements de l'humanité dans les premières périodes sociales.* — Formule générale du mouvement, etc. — Fin de la Civilisation. — Mouvement vers la Féodalité industrielle. — Note sur les troubles industriels.

Deuxième partie. Organisation. *Principes organiques.* — Position du problème social. — L'Association combine les avantages de la grande et de la petite propriété. — De quelques âneries civilisées. — Association et Communauté. — *Dispositif du matériel des phalanges.* — Parallèle de la production dans l'ordre sociétaire et dans l'ordre morcelé. — Variations de l'architectonique. — Le Phalanstère. — Convenances et économies. — Dispositif des cultures harmoniennes.

TOME II[e]. Intermède. — *Du fond et de la forme.* — *Position difficile d'une doctrine nouvelle.* — Critiques encourues. — Nécessité du combat. — Caractère pacifique de la doctrine. — Influence actuelle de la science passionnelle. — Du préjugé ancien, que les hommes sont condamnés au mal sur la terre. — Note sur la Rédemption et le retour au Christianisme de Jésus-Christ. — Coup-d'œil rétrospectif sur le premier volume.

Suite de la deuxième partie. Organisation. *Détermination du mécanisme social naturel.* — *Loi sériaire.* — Tendances générales au groupe et à la série. — Division parcellaire du travail. — Alternance des fonctions. — Rivalités industrielles. — Formule générale des relations harmoniques. — Analyse et Synthèse de l'Attraction passionnelle. — Note sur quelques cas de Travail attrayant, éclos en Civilisation. — *Transition.* Oui ou non?

Troisième partie. Harmonie. *Prologue.* Corporisation de toutes les fonctions de la Phalange. — Ton unitaire. — *Équilibre de luxe interne et externe.* Développement intégral des forces physiques, des facultés intellectuelles, des puissances industrielles. — *Équilibres sociaux.* Phénomènes d'harmonie obscure manifestés en Civilisation. — Équilibre de justice distributive par le mode d'élection dans les séries. — Équilibre de Concorde générale, par l'engrenage des séries.

Le 1[er] volume est épuisé. On vend séparément le 2[e] volume, en attendant une seconde édition [illegible]vrage. Prix du 2[e] vol. : 5 fr.

[illegible]roisième volume, qui formera le complément de l'ouvrage, traitera de l'*Éducation harmonienne.* Une partie de ce volume, depuis longtemps imprimée, va être mise en vente.

---

* **Débacle de la politique en France.** Brochure in-12 de 152 pag. Paris, 1836. Prix . . . . 1 fr. 50 c.

Le but de cette espèce de factum a été de signaler le vide des discussions politiques, et de faire voir par quelles études positives il serait utile de les remplacer. Dans un pareil sujet, il fallait frapper fort pour frapper juste; il ne fallait épargner aucun parti, pour garder l'avantage sur tous.

Cette brochure est une préparation à l'étude de la science sociale: c'est par elle qu'il est bon de débuter quand l'on veut se débarrasser promptement des sophismes et des préjugés qui encombrent le terrain politique et social.

On ne citera que quelques titres extraits de la table des matières, qui est très étendue et très variée.

Table des matières (*Extrait*).

De ce que l'on doit entendre par la *politique*, et de l'indifférence que l'on commence à avoir pour elle. — Comment il y a trois cent mille moyens de rendre la France heureuse. — Qu'il est difficile de chercher ce que l'on ne trouve pas. — D'un vieux morceau de politique à deux voix. — De l'Ordre, de la Liberté, et des boutons de la garde nationale. — Comment auraient pu raisonner les partis opposants, s'ils avaient eu l'idée de parler raison. — Du tort que les amis de la liberté ont fait à la liberté, ceux de l'ordre, à l'ordre. — Qu'il est bon d'avoir pour soi les lois et la Providence; mais que cela n'est pas encore tout. — De la manière dont se fait l'instruction politique d'un jeune Français. — Le mal n'est pas que quelques-uns aient trop, mais bien que presque tous n'aient pas assez. — De toutes sortes de choses, sans compter beaucoup d'autres, auxquelles la Presse passe son temps en pure perte. — Le désir du bonheur étant de suprême universalité dans l'humanité, ce désir révèle le caractère général du but sur lequel l'humanité peut se rallier tout entière. — Absurdité intime des doctrines de sacrifice. — La satisfaction des besoins physiques est la condition élémentaire de la concorde sociale. — S'il est vrai que la nation soit un composé de communes, la politique est mystifiée (à moins que l'on ne préfère dire qu'elle nous mystifie). — De l'absurdité de notre titre.

---

* **Exposition du Système sociétaire de Fourier, faite à Dijon, par M. V. Considerant; Comptes-rendus recueillis par M. P.-C.-E. M.... Broch. in-8°. 25 c.**

Cette petite brochure est un résumé très court, mais assez complet du système sociétaire Fourier. (*Épuisé.*) — Elle va être réimprimée.

Table des matières (*Extrait*).

Coup-d'œil sur les partis. — Nécessité d'une

nouvelle organisation sociale, œuvre de la science. — Caractère général de la science. — Caractère particulier de la Science Sociale. — Position et solution du problème de l'organisation sociale. — Organisation de la commune. — Système industriel. — Transformation de la propriété morcelée. — Exploitation du sol comme domaine d'un seul sans porter atteinte au droit de propriété. — Association des trois éléments de la production, Capital, Travail et Talent. — Économies générales. — Accroissement de la richesse sociale. — Architecture sociétaire. — Idée d'un phalanstère. — Organisation des travaux. — Conditions générales de l'accord entre les individus. — Travail répugnant. — Travail attrayant. — Causes de répugnance du travail. — Rétribution insuffisante. — Insalubrité des ateliers. — Isolement. — Monotonie et continuité du travail. — Absence d'émulation. — Moyens de rendre le travail attrayant par l'organisation des groupes et des séries. — Division du travail et variété des fonctions. — Rivalités émulatives. Elles ne peuvent dégénérer en haines. — Le contraste et la diversité des caractères sont des conditions d'harmonie. — Essor de l'ambition. — Système électif. — Égalité par compensation. — Equilibre général. — Répartition proportionnelle au Capital, au Travail et au Talent. — Allégation de la cupidité dans la justice. — La médecine sociétaire. — Impossibilité du vol. — Extinction de tous les fléaux sociaux, etc.

***Immoralité de la Doctrine de Fourier.** Brochure de 48 pages, in-8°, Paris, 1841. Prix . . . . 30 c.

Cet opuscule répond à toutes les accusations portées contre la théorie sociétaire. L'auteur y passe en revue ces trois assertions : 1° *Fourier veut que l'homme lâche la bride à ses passions ;* 2° *il attaque avec une audace inouïe la morale et les moralistes ;* 3° *il propose des coutumes qui sanctionneraient des relations réprouvées par la morale.* Ces accusations se trouvent réfutées par un simple examen de la valeur réelle de ces expressions, MORALE, PASSIONS, BIEN, MAL, comparée au sens des propositions de Fourier.

*** Réclamation contre M. Arago, et Théorie du Droit de Propriété.** Brochure in-8° de 80 pages. Paris, juin 1840. Prix . . . . 1 fr. 25 c.

Dans une discussion sur la Réforme électorale, M. Arago, après avoir émis un vœu en faveur de l'*Organisation du Travail*, avait confondu dans une même réprobation les *Babouvistes*, les *Saint-Simoniens* et les *Fouriéristes*. Il importait aux disciples de Fourier de démontrer clairement tout ce qui les distingue des adversaires de la propriété, avec lesquels l'honorable député a eu le tort de les confondre. La première partie de la brochure badine l'illustre astronome sur la légèreté avec laquelle il aborde un problème immense et qu'il connaît peu. Dans la seconde partie, le principe de la Propriété est assis sur le fondement inébranlable de la création par le travail ; l'auteur démontre en même temps le droit que tout homme conserve sur le fonds primitif : il expose enfin comment ce droit doit être remplacé par le Droit au Travail.

De la Politique générale et du Rôle de la France en Europe, suivi d'une appréciation de la marche du Gouvernement depuis juillet 1830, par V. Considerant. Brochure in-8° de 160 pages. 1840. Prix . . . . 3 fr. (*Épuisé.*) On fera une nouvelle édition.

Table des matières.

vergente à la diplomatie *convergente.* — Chap. II. *Examen du système de l'équilibre européen.* I. Valeur de ce système. — II. Ses défauts. — III. Caractère essentiellement transitoire de ce système; —où il conduit. — Chap. III. *État de l'Europe.* I. La Révolution. — II. Napoléon. — III. Congrès et traités de 1815. — IV. Formidable avenir de la Russie ; solidité de sa constitution sociale; unité de race; unité politique, unité religieuse ; mandarinat. — Dans quel cas la Russie envahira certainement l'Europe. — V. Fonction civilisatrice de l'Angleterre. — VI. Où vont les grandes nations et les grands hommes — Chap. IV. *Du caractère et des intérêts de la France.* I. Une politique *nationale* doit être l'expression et le développement du *caractère* et des *intérêts* de la nation. — II. La politique proposée est-elle l'expression du *caractère* national français ? — III. Est-elle conforme aux *intérêts* de la France? — IV. Fausseté de l'application actuelle de l'ancien principe diplomatique ; fausseté de l'ancien principe de la politique commerciale. — *Si vis pacem, para pacem.* — V. Théorie générale et positive de la politique commerciale : Examen critique de la protection *indirecte;* système de la protection *directe.* — Chap. V. *Intérêts spéciaux des Puissances à la réalisation du système proposé.* I. De l'alliance allemande; caractère et intérêt germaniques. — II. De l'alliance autrichienne; politique de M Molé. — III. Alliance commerciale avec la Prusse et avec la Confédération germanique. — IV. Théorie politique des petites nationalités; application spéciale à la Belgique. — V. Application aux Etats de la Confédération germanique, de l'Italie, et aux autres Puissances continentales. — VI. Intérêts des Etats-Unis; intervention de leur marine pour faire respecter par l'Angleterre le principe de la liberté des mers. — Chap. VI. *Résumé général.* I.—II.—III. Récapitulation. — IV. La politique proposée est essentiellement *raisonnable* et *pratique.* — V. Ce qu'il faut pour qu'elle triomphe. — APPRÉCIATION DE LA MARCHE DU GOUVERNEMENT DEPUIS JUILLET 1830. I. Première phase : Résistance. — II. Seconde phase : Stagnation et dissolution. — III. Appréciation.

***DE LA SOUVERAINETÉ ET DE LA RÉGENCE. Br. in-8°. 1842. 2ᵉ Edition. Prix. . . . . 1 f. 50 c.**

Table des matières.

§ I. THÉORIE DE LA SOUVERAINETÉ. — Caractère absolu de la souveraineté. — *Idem* de la souveraineté organisée ou constituée. — Observations sur l'imperfection des actes du souverain ou de sa constitution. — Application à la question de la régence. — § II. Mobilité essentielle des constitutions et des lois. Caractère régulier et conservateur de l'absolu de la souveraineté. Identité du souverain et du pouvoir suprême de l'Etat. — Conséquences absurdes de la théorie qui fait résider la souveraineté en dehors du pouvoir suprême de l'État. — § III. Des droits rationnels et des droits légaux. Des erreurs en crédit sur les questions des droits. — Caractère compréhensif de la vérité. — Application aux principes qui doivent régler la constitution de la souveraineté et l'exercice des droits politiques. — Idéal de la constitution de la souveraineté. — Principes pratiques résultant de cette conception. — Qu'il est absurde de croire qu'on peut scinder la souveraineté.

EXAMEN DE LA QUESTION SPÉCIALE DE LA RÉGENCE. § I. Danger des régences collatérales, etc. *Mort de M. le duc d'Orléans.*

NOTES sur la question de la souveraineté. — Opinion de Bentham sur la souveraineté des morts, les lois irrévocables, l'admirable constitution, etc. — M. Dufaure partisan, d'après le *Journal des Débats*, d'une doctrine révolutionnaire sur le droit de souveraineté.

Cette seconde édition est augmentée d'un appendice sur la souveraineté, où sont examinées les objections soulevées contre la théorie de l'auteur.

*** LA CONVERSION C'EST L'IMPÔT. Brochure in-8° publiée sous le pseudonyme de *un ancien député*. Prix : 1 f. 50 c.**

En posant la question dans ses véritables termes, l'auteur, M. Considerant, prouve que les créanciers de l'Etat sont sujets du souverain, c'est-à-dire de la réunion des trois pouvoirs ; que le souverain a droit d'imposer la rente comme toute autre propriété; que convertir la rente, c'est la même chose que faire peser un impôt sur les créances de l'Etat; que seulement la conversion serait un impôt déguisé, brusque, révolutionnaire, et qu'enfin, dans l'intérêt présent et futur de l'Etat, dans l'intérêt du crédit et des rentiers, il faut y substituer l'impôt avoué et progressif. La conversion ayant été remise à l'ordre du jour à la présente cession de 1844, cet opuscule n'a rien perdu de son actualité. Cette brochure mérite d'ailleurs de fixer l'attention des penseurs et des hommes politiques par la *théorie de la Souveraineté* qui s'y trouve déjà posée et développée.

***DÉRAISON ET DANGERS DE L'ENGOUEMENT POUR LES CHEMINS DE FER ; avis à l'opinion et aux capitaux. Brochure in-8°. Paris, 1838. Prix : 1 f. 50 c.**

Tout en reconnaissant l'utilité relative des voies de communication perfectionnées, l'auteur de ce petit écrit a contesté vivement l'opportunité de la construction des rail-ways, vu la situation de la société, qui réclame des travaux plus immédiatement productifs, vu en outre l'état d'imperfection, et, pour ainsi dire, de barbarie des moyens actuellement connus de locomotion rapide; vu, enfin, l'extrême probabilité de la découverte prochaine de nouveaux procédés plus puissants, plus économiques, plus sûrs, et rendant inutiles les constructions et les appareils qu'on entreprend aujourd'hui à grands frais.

---

*La Paix ou la Guerre. A la France et au Corps électoral. Brochure in-8, de 46 pages. 2e éd. Prix . . . . . 1 fr.

Cet opuscule politique, a été publié au moment de la Coalition et des élections de 1839.

* De la politique nouvelle convenant aux intérêts actuels de la société, et de ses conditions de développement par la publicité, 2e édit. 1844. Une brochure in-18. Prix . . . . 15 c.

Ce petit écrit contient une étude sur le journalisme et sur les conditions qui ont fait le succès ou amené la chute des divers organes de la presse. Il expose en outre les principes d'une politique nouvelle, à la fois progressive et conservatrice, qui répond aux besoins actuels du pays, mais qui n'avait point encore un organe spécial. *La Démocratie pacifique* est venue bientôt après la publication de cette brochure remplir le programme qui y est exposé.

DAIN, CONSIDERANT et D'IZALGUIER.

*Trois Discours prononcés a l'Hôtel-de-Ville. Gr. in-8°. Paris, 1836. Prix. . . . . 3 fr.

Dans son discours, M. Considerant a envisagé son sujet sous le côté philosophique et cosmogonique; il a étudié le problème de la destinée humaine et la formule du mouvement de l'humanité. M. Dain a traité plus particulièrement de la méthode historique et des secours que l'analyse passionnelle de l'homme peut lui prêter. Enfin, M. d'Izalguier a développé la loi de corrélation de la forme sociale et de la forme esthétique. Ces trois morceaux renferment d'excellents aperçus sur des branches diverses de la théorie sociétaire. On y a joint l'historique et les pièces de la discussion qu'ils soulevèrent entre quelques journaux catholiques et l'auteur du second discours, discussion qui forme un épisode curieux de l'histoire philosophique de notre époque.

A. PAGET,

Docteur en médecine.

*Introduction a l'étude de la Science sociale. 2e édition, 1 vol. in-8°. Paris, 1841. Prix: sur pap. ord. 2 f. 75 c.
— sur pap. fin. 3 f.

(*Il ne reste que des exemplaires sur papier fin.*)

La première partie de cet ouvrage offre un coup-d'œil général sur l'état de la science sociale et sur les systèmes de Fourier, d'Owen et de Saint-Simon. Ces deux derniers projets d'organisation y sont esquissés avec une netteté qui fait ressortir tout ce qu'ils ont de faux et d'incomplet. L'inefficacité de la philanthropie est ensuite démontrée d'une manière également irréfutable. Reste donc la véritable science sociale, celle que Fourier a créée, et dont le résumé occupe la deuxième partie du volume. C'est un *abrégé du Nouveau-Monde industriel et sociétaire*, un *compendium* substantiel, destiné surtout aux esprits sévères qui vont droit au fond des choses. La table des matières est à-peu-près la même que celle du *Nouveau-Monde*. (Voir plus haut.) Nous ne saurions trop recommander cet excellent ouvrage.

A. PAGET et E. CARTIER.

* Examen du système de Fourier *et des principales objections qui y sont faites*. Brochure in-8°. Paris, 1844. Prix . . . . 3 fr.

Au moment où il a été enlevé à la science et à ses amis, A. Paget s'occupait à répondre aux objections soulevées par quelques adversaires de l'École phalanstérienne, et en particulier par M. Cherbuliez, de Genève. Il examine dans cette polémique les effets de la compression des passions dans le ménage actuel, leur développement harmonique dans la famille de l'ordre sociétaire, les inconvénients de la propriété morcelée, et les avantages, la sûreté et la fécondité de la propriété sociétaire. Malheureusement plusieurs de ces études n'étaient encore que fragmentaires et dépourvues de liaison. M. E. Cartier s'est chargé de remplir les lacunes et de former un tout de ces chapitres isolés. Il est résulté de cette association d'efforts un des ouvrages les plus philosophiques que l'École phalanstérienne ait produits jusqu'ici. C'est une monographie des trois points les plus essentiels de la Théorie; c'est en outre une réfutation générale des doutes élevés sur ces trois points, réfutation qui donne lieu occasionnellement à un complet développement des conditions de toute saine critique.

Table des matières (*Extrait*).

DEUXIÈME PARTIE. Chap. I. La Doctrine de Fourier accusée de matérialisme. — Chap. II. Garanties de la propriété privée et héréditaire dans le régime sociétaire. — Chap. III et dernier. La Théorie de Fourier est essentiellement favorable à l'harmonie des relations de famille. — De l'équilibre de population.

F. CANTAGREL.

***LE FOU DU PALAIS-ROYAL, Dialogues sur la Théorie de Fourier. 1 vol. in-8°. Paris, 1841. Prix. . . . . 5 fr.**

La Science Sociale avait ses expositions régulières et méthodiques de divers formats, les grands traités qui l'ont constituée et les manuels qui la mettent à portée de toutes les intelligences. Il lui fallait encore un de ces livres de fantaisie où la science ne se montre qu'à la dérobée, où un apparent pêle-mêle sert de voile à la méthode, où la variété des formes déguise l'aspérité du fond. Cette lacune de la bibliothèque phalanstérienne a été remplie par *le Fou du Palais-Royal*, ouvrage rédigé sous la forme d'entretiens, quelquefois calmes et régulièrement logiques, quelquefois abrupts et à bâtons rompus, sur des sujets qui sembleraient pris au hasard, mais qui tous se rattachent au même système. Les interlocuteurs de ces dialogues diffèrent entre eux, de goûts, d'habitudes, de profession et de langage. Cette variété et ce mouvement donnent à l'auteur le moyen de traiter chaque partie de la Doctrine avec des formes de style appropriées à la spécialité des questions.

La première édition est épuisée; on en prépare une deuxième, d'un format plus petit, et qui sera revue par l'auteur.

Le Fou du Palais-Royal est divisé en seize propos et trente-deux sous-propos; voici quelques indications des sujets qui y sont traités.

Table des matières (*Extrait*).

L'atmosphère est un champ soumis à la culture de l'homme. — Vérité absolue et vérités relatives. — Pourquoi le Palais-Royal est beau. — Qu'il faut distinguer la science de l'intelligence. — Comment il y a des gens qui entendent quelque chose à la quadrature du cercle. — Comme quoi tout le monde s'étonne quand la morale est observée. — Ce que la politique sait. — Galilée jugé par Bacon. — Lois des passions aussi positives que celles de la musique. — Vice auquel devraient s'attacher tous les réformateurs. — L'Empirisme politique et la Science Sociale. — Incrédulité nécessaire en face d'une grande invention. — Que la société actuelle est impossible. — Est-elle perfectible? — Comment la charité cessera d'être une utopie. — De l'infidélité et de la morale. — Ce qu'il y a de plus pressé. — Éléments réglés, éléments non réglés. — Devoirs du gouvernement. — Escarmouche contre le commerce, les sciences morales et politiques. — Que l'on peut, sans blasphème et sans impiété, croire le bonheur possible *sur la terre.* — *A nous les artistes!* — Vanité civilisée. — Recette contre les importuns. — Les désirs de l'homme sont la révélation de sa destinée. — Eclosion des sympathies, des vocations. — Application à l'art théâtral. — Critique littéraire. — Identité absolue des deux termes *plaisir* et *devoir.* — Excellence de la propriété actionnaire. — Sentiments de famille. — La famille n'est pas le ménage. — Femmes de ménage et petites maîtresses. — Abolition des attaques de nerfs. — L'esprit de corps et les Corporations. — Contact de l'individu avec la société. — Sentiment de l'Ordre et de l'Unité. — Loi d'accroissement du bien-être des diverses classes. — Pourquoi la Science Sociale est venue si tard. — Égoïsme individuel; égoïsme collectif. — Des machines en Association. — Recette infaillible contre les voleurs. — Histoire des Treize. — Besoins du corps et désirs de l'âme. — La satisfaction des premiers est indispensable à la satisfaction des seconds. — Dogme du sacrifice. — La raison et la grâce. — Credo phalanstérien. — Du libre arbitre. — De l'incohérence civilisée. — Du mur mitoyen et du soldat français. — Un bon ménage civilisé. — Ce qu'il adviendra du marché, de la justice de paix et de la prison. — Conditions de l'éducation intégrale. — Vocations féminines et masculines. — Ce que c'est que la paresse. — Sagesse des enfants. — Ce qu'est un jeune homme sortant du collége. — Il y a quelque chose de mieux que la lutte éternelle d'Arimane et d'Oromase. — Titre d'une histoire universelle. — Les maîtresses de maison et les cuisinières. — Béranger phalanstérien. — De la flânerie. — Fêtes civilisées; fêtes phalanstériennes. — Impatience des nouveaux convertis. — Ce qu'on trouve dans les ouvrages en vogue. — Comment on doit lire les livres de l'École. — Exercice parcellaire et alternats. — Le vrai suffrage universel. — La Fontaine et Molière phalanstériens. — Travaux répugnants. — Petites Hordes. — De la Domesticité passionnée. — Récurrences passionnelles. — Une hypothèse. — De la répartition. — Comment se perdent les procès imperdables. — Plaidoyer d'un garde national. — Simple discours à la chambre des députés: Apologue sur la compétence électorale; du droit de juger, et de la légitimité des lois; droit au travail et *minimum;* le Sujet et le Milieu, l'Homme et la Société; position du problème social; que l'organisation de la Commune doit précéder celle de l'État; l'Ordre et la Liberté; le Noir libre ou prolétaire. Dieu le veut. — Effet de ce discours. — Fourier attaque les choses et non les individus. — Un ancien ami de M. votre père peut-il être un homme de génie? — Pourquoi les Phalanstériens ne se disent pas Fouriéristes et ne forment pas une secte. — Ce qu'il importe de faire passer dans la conscience publique. — Nature de l'essai proposé. — Caractères ambigus: initiateurs, occasionnels, ambiants, protées et finiteurs. — Invocation à Fourier. — Tableaux et aperçus d'Analogie. — Dégénération de l'espèce humaine.

***METTRAY ET OSTWALD, étude sur ces deux Colonies agricoles. Brochure in-8° de 66 pages. Paris, 1842. Prix: 1 fr.**

A la suite d'une analyse rapide du mouvement social, l'auteur établit le but et donne la

raison d'être de Mettray, puis il discute la thèse des différents moyens de réforme et d'améliorations sociales. Il montre, 1° que tous les avantages de Mettray tiennent à son caractère d'expérimentation locale, 2° que tous les inconvénients découlent du mode partiel de cette expérimentation. — Il indique ensuite les développements, les compléments, que nécessite cette institution, ainsi que celle d'Ostwald : il décrit rapidement cette dernière colonie, et il en établit la supériorité sur Mettray, au point de vue de l'organisation de l'Industrie, et de la reconnaissance du Droit au travail.

Cet écrit, court, mais substantiel, étend ses spéculations au-delà des deux essais en question : il renferme des vues générales que tous ceux qui s'occupent de colonisation devront méditer attentivement.

CHARLES PELLARIN,

Docteur en médecine.

—

*Fourier, sa Vie et sa Théorie, avec des lettres inédites et 8 *fac-simile* de l'écriture de Fourier. 1 fort vol. in-18, format anglais. Prix . . . . 6 fr.

Cette deuxième édition de la biographie de Fourier est un travail presque entièrement neuf, M. Pellarin étant parvenu à rassembler un grand nombre de renseignements nouveaux sur la personne de Fourier, et sur les démarches multipliées qu'il avait faites dans le but d'obtenir un essai de la Théorie, a doté l'École sociétaire d'un ouvrage plein d'intérêt et de documents précieux ; de nombreux extraits de la correspondance de Fourier avec son premier disciple, J. Muiron, terminent la première partie de ce livre. La deuxième partie est consacrée à une exposition de la Théorie sociétaire : cette exposition, écrite avec verve et lucidité, a non-seulement le mérite d'initier complétement le lecteur aux idées du maître et à sa méthode d'association intégrale, mais il a encore le mérite d'avoir la logique du cœur aussi bien que la logique de l'intelligence.

—

* Sur le Droit de Propriété. Brochure in-12 de 36 pages. Besançon. Prix . . . . 30 c.

Réponse à quelques attaques dirigées contre la *Théorie de la propriété* exposée par M. Considerant dans une brochure mentionnée plus haut.

HIPPOLYTE RENAUD,

Ancien Elève de l'École Polytechnique.

—

*Solidarité. — Vue synthétique sur la doctrine de Ch. Fourier. 1 vol. in-8°. Paris (impr. à Besançon), 1842. Prix . . . . 3 fr.

Ce livre est un résumé rapide et général de la conception de Fourier. Une distinction essentielle est établie par l'auteur entre les deux parties dont l'ouvrage se compose. Dans la première, il s'est borné à l'exposition de toutes les données positives de la raison et de la science sur Dieu et le Mal, sur l'Homme, ses facultés et ses penchants, données qui conduisent à la doctrine de l'Association industrielle et agricole telle que Fourier l'a proposée, et telle que ses disciples la réclament. Dans la seconde, il examine les conséquences ultérieures de cette réforme, et spécule sur l'application de la loi de l'harmonie à toutes les relations humaines. Il aborde le problème de l'Unité de l'homme avec lui-même, avec Dieu et avec l'Univers, et démontre victorieusement la haute moralité des vues de Fourier les plus calomniées et les moins comprises.

Ce petit volume est très-propre à être mis entre les mains des personnes qui, déjà initiées aux sciences historiques et positives, sont encore au début de leurs études en Science Sociale : il plaira infailliblement aux saines intelligences et aux nobles cœurs.

(*Epuisé.*) La nouv. édit. est sous presse.

Table des matières.

Première partie. De la raison et de la science. — De Dieu et du mal. — De l'homme, de ses facultés et de ses penchants. — Organisation de la commune. — Dispositions matérielles. — Dipositions passionnelles. — Conséquence de ces dispositions. — Éducation. — Répartition des bénéfices. — Propriété. — Ordre et Liberté.

Intermède. Distinction essentielle entre les deux parties de l'ouvrage.

Seconde partie. Organisation de la Société. — Hiérarchie. — Équilibre atmosphérique. — Équilibre de population. — Mœurs et coutumes. — Cosmogonie. — Analogie universelle.

—

Antidote. Réponse à une compilation anonyme intitulée *le Monde Phalanstérien*. Brochure in-8°. 1841. Prix 25 c.

Ce petit ouvrage plein d'esprit et de logique, réduit à néant l'écrit auquel il répond et arrache à l'auteur dudit écrit le voile de l'anonyme sous lequel il entendait se cacher.

A. TAMISIER,

Ancien Elève de l'Ecole Polytechnique.

—

* Coup-d'oeil sur la théorie des fonctions. Broch. in-8°. Lyon, 1841. Prix . . . . 50 c.

Mémoire lu à Lyon dans la 5e section du Congrès, le 6 septembre 1841, par M. Cuo[illegible]

siderant, pour répondre à cette question du programme: « Exposer et discuter la valeur des principes de l'Ecole Sociétaire fondée par Fourier. »

L'auteur fait voir que la question sociale se réduit à celle-ci : « Déterminer les fonctions de l'Humanité dans l'ordre général de l'univers, et trouver le moyen d'appliquer toutes les forces humaines à l'exercice de ces fonctions. » La solution est indiquée par une revue rapide, mais pleine de sagacité et d'élévation, des lois générales des sociétés. Ce travail est certainement un des morceaux les plus recommandables qui soient encore sortis de l'École sociétaire.

M. WLADIMIR GAGNEUR.

—

Des fruitières, ou associations domestiques pour la fabrication du fromage de Gruyère. Une feuille in-8°. Prix . . . . 40 c.

Les fruitières sont une des applications les plus intéressantes du principe d'association ; elles ont fait la richesse des populations du Jura, qui, sans cette ingénieuse combinaison, eussent vécu misérables au milieu de leurs montagnes. Il était important de faire connaître le mécanisme de ces petites associations dont le revers seul était connu jusqu'ici, car l'exposition d'un fait a souvent plus d'influence sur les esprits que les démonstrations les plus logiques. L'auteur a fait voir combien il serait avantageux et facile d'appliquer le même principe à plusieurs autres branches de l'industrie domestique et agricole.

G. GABET,
Ancien avocat.

—

Traité élémentaire de la science de l'homme, considérée sous tous ses rapports. 3 vol. in-8° avec figures. Prix . . . . 18 fr.

Cet ouvrage important est le fruit de longues et consciencieuses études.

Pénétrer de plus en plus la nature humaine, faire de cette connaissance le centre de toutes les améliorations, examiner comment se terminent les vies sensitives et spirituelles, et quelle est la différence entre l'homme et les animaux, sous ce double rapport : tel est le plan de l'ouvrage de M. Gabet, fruit des recherches studieuses d'une longue vie.

Le premier volume est consacré à des détails très complets sur la génération de l'homme, sur son organisation, sa vie végétative, etc.

Le deuxième volume traite de la vie sensitive et instinctive, et des facultés de cette vie *propres à produire des affections*. L'auteur examine ensuite l'action de diverses partie de l'organisme sur les affections de la vie sensitive. Le titre quatrième du second volume traite des opérations de l'esprit et de la connaissance qui résulte, pour l'homme, de ces opérations.

Le troisième volume commence par l'examen du concours des vies instinctuelle et spirituelle dans la direction de la conduite de l'homme. La huitième partie traite du développement et de la cessation de ces deux vies ; enfin de l'immortalité de l'âme. La dixième et dernière partie traite de l'Humanité, ou de l'homme en association universelle ; elle contient aussi une exposition très exacte de la Théorie Sociétaire.

BERTHAULT-GRAS.
Ancien élève de l'école Polytechnique.

—

Identité des morales chrétienne et phalanstérienne. — Extrait d'un ouvrage auquel travaille M. Berthault-Gras et qui aura pour titre : Exposition des Principes de la Science de l'Unité universelle découverte par Ch. Fourier. — Broch. in-8. — Châlon-S/S. 1843. Prix. . . . . 60 c.

* * *

—

Notions élémentaires sur la Science sociale de Fourier ; par l'auteur de la défense du Fouriérisme. Un volume in-18, de 2 à 300 pages. Prix. 1 fr. 50

Cet ouvrage d'un prix très modique et d'une lecture facile, contient l'exposition des premiers principes de la science sociale et de leur application pratique. Il offre plusieurs développements neufs, heureusement présentés.

Table des matières.

Introduction. — Contenant la définition, le but de la Théorie sociétaire, et la démonstration de son caractère à-la-fois *traditionnel* et *progressif*.

1re Partie. — PRINCIPES. Dieu. — L'attraction. — La série.

2e Partie. — APPLICATION. Théorie générale de l'association. — Droit au travail et droit de propriété. — Organisation du travail. — Répartition des produits. — Hiérarchie sociale.

3e Partie. — APPENDICE. Les femmes. — Les enfants. — Plan d'éducation. — Les vieillards.

CH. DAIN.

—

***De l'Abolition de l'Esclavage, suivi d'un article de Fourier. In-8°. 1 fr.**

L'auteur pose ainsi la question: « Quels sont les moyens de rendre le nègre libre et heureux en l'affranchissant? » et il fait voir que ce n'est qu'une face de cet autre problème plus général:

« Rendre le travail attrayant ». Or, la Doctrine sociétaire possède seule, pour l'affranchissement des blancs, comme pour l'affranchissement des nègres, la formule à l'aide de laquelle on peut atteindre le but sans danger.

CHARLES HAREL.

—

MÉNAGE SOCIÉTAIRE, OU MOYEN D'AUGMENTER SON BIEN-ÊTRE EN DIMINUANT SA DÉPENSE. Un vol. in-8° Prix . 2 fr.

S'il est difficile de faire admettre tout d'abord l'idée de l'association intégrale, c'est-à-dire, d'une association qui embrasserait à la fois la production et la consommation, il n'est pas aussi difficile de faire comprendre tous les avantages qu'offrirait une association réduite, appliquée seulement à la consommation. Ainsi posé le problème se simplifie, et les difficultés de l'application disparaissent. M. Harel propose de former une réunion de 200 personnes, composée principalement de célibataires, artistes, littérateurs, employés de bureau, anciens militaires, petits rentiers, et de fonder un établissement où l'on trouverait, à la fois, logement, nourriture, éclairage, chauffage, bibliothèque, journaux, billard, jardin, etc.; ce serait une sorte de pension bourgeoise sur une grande échelle, seulement elle serait administrée par des pensionnaires élus, ce qui offrirait des garanties de bonne gestion. L'auteur, homme compétent, a démontré par des calculs positifs, que dans une pareille réunion on pourrait se procurer avec une faible somme une existence confortable, qu'on ne peut acheter que fort cher dans l'isolement. Si le projet mis en avant par M. Harel était plus connu, on verrait sans aucun doute des capitalistes s'en emparer et le mettre à exécution; ce serait une bonne entreprise : c'est la même idée que Lord Ashley a émise en Angleterre en l'appliquant à des ménages d'ouvriers.

D. LAVERDANT.

—

COLONISATION DE MADAGASCAR. Un volume grand in-8°, avec carte. Paris, 1844. . . . . Prix 3 fr.

Cet ouvrage expose les principes de l'École sociétaire sur la politique colonisatrice, considérée comme le moyen de constitution de l'unité humaine. L'auteur s'attache à démontrer que tout grand peuple doit concourir à civiliser les barbares, et que le génie de la France la destine particulièrement à jouer un rôle important dans l'œuvre de la colonisation. Il critique vivement les procédés dont la civilisation a usé sur les terres conquises, et indique les règles générales que la justice et l'humanité imposent aux peuples initiateurs, à l'égard des peuples à l'état d'enfance.

Plus spécialement l'auteur traite la question de Madagascar, et démontre la légitimité des droits de la France sur cette île. Il établit qu'à la colonisation de ce magnifique pays se rattachent les plus grands intérêts politiques et commerciaux de la Métropole.

La partie historique contient des détails curieux sur les mœurs des Malegaches, sur le grand roi Radama, fondateur de la puissance Houva, et sur l'expédition française de 1829.

Table des matières.

R. BOUDON.

—

ORGANISATION UNITAIRE DES ASSURANCES. Brochure in-8°. Paris, 1840. Prix . . . . 2 fr. 50 c.

Une contribution annuelle de 80 millions, répartie sur toute la France, pourrait couvrir les sinistres de toute nature auxquels les fortunes sont exposées ; cependant les modes d'assurance organisés aujourd'hui n'atteindraient le même but qu'au prix de 300 millions de primes ; bénéfice net que la nation pourrait réaliser : 220 millions. Les inondations du Rhône, et plus récemment l'incendie de Hambourg, démontrent suffisamment les avantages d'une assurance universelle. L'auteur a parfaitement déduit les motifs de son projet, et les moyens d'exécution par une administration spéciale.

—

RÉFORME DES OCTROIS ET DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES. — ***Question vinicole.* — *Question des Bestiaux.*** Brochure in-8°. Prix . . . 75 c.

Dans ce travail, l'auteur, après avoir analysé les causes de la pléthore et de la souffrance de l'industrie vinicole, et les diverses taxes dont elle est surchargée, propose de reporter sur les valeurs locatives les droits d'octroi, et de recouvrer ces droits par l'intermédiaire des propriétaires, qui seraient chargés de les percevoir

TABLE DU LIVRET.

Note sur le titre.

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Des zoïles raillent sur le titre du Nouveau Monde Industriel. Eh ! quelle science n'a pas eu son nouveau monde ? La navigation a eu le sien par la boussole; la géographie, par l'Amérique ; l'astronomie, par la lunette ; les mathématiques, par l'algèbre; la mécanique, par la vapeur ; l'art militaire, par la poudre ; la littérature, par l'imprimerie; le transport, par la soupente et l'étrier. Pourquoi les passions, l'industrie et les sociétés ne seraient-elles pas réservées aussi à s'ouvrir une carrière neuve ?

Les opposans mêmes, les philosophes, en donnent l'augure ; tous proclament l'analogie (604 au bas). Schelling dit :

« L'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, et l'analogie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle, que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie, et de chaque partie dans le tout. »

Appliquant ce principe, disons que si chaque individu entre à quinze ans dans un nouveau monde sensuel et spirituel, le monde social doit de même atteindre à un âge de *puberté politique*, nouveau monde sensuel et spirituel, bonheur des sens par la richesse, bonheur des âmes par la mécanique des passions. Cette théorie se trouve dans une science effleurée et manquée par Newton, le calcul mathématique de l'attraction passionnée et de l'industrie combinée, hors de laquelle nos sociétés torturées par l'indigence, l'oppression, les déchiremens, sont un *monde à rebours*, dit fort bien le peuple (voir 591).